This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. III B. 1905

~~AS. 92 g. 21~~

HARAGUES

ET

COMMENTAIRES

Brux.—Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, r. Royale, 3, impasse du Parc.

HARANGUES

ET

COMMENTAIRES

LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES

PAR F. D. BANCEL

—

TOME III

MONTESQUIEU. — VOLTAIRE

L'ENCYCLOPÉDIE

J.-J. ROUSSEAU. — RÉSUMÉ GÉNÉRAL

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

18, RUE DE GRAMMONT, 18

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

—

1864

Droits de traduction et de reproduction réservés

Vet. Fr. III B. 1905

~~AS. 92 g. 21~~

Vet. Fr. III B. 1905

~~AS. 92 g. 21~~

HARAGUES

ET

COMMENTAIRES

que se portait évidemment le génie de l'auteur. En ce sens on peut dire que tous ses ouvrages se tiennent, se suivent, et qu'il y a dans les *Lettres persanes* le germe de l'*Esprit des lois*.

« Un livre frivole, amusante satire du dernier règne de la société présente, pose hardiment toutes ces questions, les résume avec profondeur, les résout par des épigrammes, et mêle des pensées de Tacite et de Machiavel à quelques peintures dignes du *Sofa* de Crébillon; tout s'y trouvait spirituellement dit, paradoxes et vérités piquantes; système de Law et Jansénisme, salons de Paris, et politique de l'Europe. »

Ce livre étrange eut un succès prodigieux. Je crois que le grave caractère de l'auteur y entra pour quelque chose. Un président à mortier écrivant dans le style de la *Ménippée*, de La Bruyère et de Pascal, avec quelques teintes adoucies, mais toujours gauloises, de Rabelais et de Montaigne gardant un peu de dignité jusque dans la licence, et frivole avec art, n'était-ce pas de quoi piquer la curiosité du public? Les *Lettres persanes* convenaient d'ailleurs au tempérament de la France; elles venaient à point. A peine échappée

au solennel ennui du dernier règne où elle avait dévotement langui pendant vingt années, flanquée à sa droite par Mme de Maintenon, à sa gauche par le père Tellier; refroidie par la jaune figure de Louis XIV qui digérait péniblement, la patrie de Molière s'élançait, avec une sorte de folie, se jetait tête baissée dans l'école de la satire, de l'ironie, de la fantaisie philosophique; cordiale école du rire qui jadis avait fait sa gloire. — Sur ses bancs elle avait coudoyé Panurge et Pantagruel.

A cette gaîté se mêlait une secrète tendance vers de nouveaux principes inconnus, vagues, mal définis; ardemment désirés comme tout ce qu'on entrevoit à peine. Au dessus de cette orgie carnavalesque et souvent odieuse qui s'appelle la Régence, après les fumées de cette nuit de mardi gras, la douce aurore de la philosophie baignait les âmes d'une douce lumière, — rayon de soleil sur la fange. — Les *Lettres persanes* trop complaisantes sans doute pour les travers du temps, contenaient, en germe, l'avenir. Elles étaient à la fois une satire, une complicité et une espérance. — Leur succès ouvrit à Montesquieu les portes de l'Académie; chose étrange! cette

vénérable institution n'ayant pas coutume d'ouvrir facilement aux noms populaires, et se recrutant, sans bruit, de littérateurs sans renommée. Depuis Richelieu, elle bat un rappel en sourdine dans tous les carrefours du blason, du poème épique, de la fable et de la tragédie. Montesquieu lui-même avant sa candidature, n'avait-il pas écrit :

Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores et d'antithèses !... Il n'est point ferme sur ses pieds; car le temps l'ébranle, et l'on dit qu'aussitôt qu'il a décidé, le peuple casse ses arrêts.

L'entrée fut malaisée. Aux portes de ce Capitole... je me trompe : aux portes de ces Champs-Élysées, veillait le cardinal Fleury, premier ministre, un cerbère en robe rouge, plus friand du gâteau de Virgile que de la poignée de terre de Dante. Instruit par des personnes pieuses et zélées des plaisanteries du Persan sur les dogmes, la discipline, les ministres du culte catholique, il refusait son agrément. —(Soyons équitables, même envers les cardinaux.) Le refus me paraît naturel, lorsque je songe à la lettre vingt-quatrième où le Persan insinue que :

le pape est un magicien, qu'il fait croire que trois ne sont qu'un; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin... et que les évêques ont pour principale mission celle de dispenser de la loi.

Et si je pense à la lettre vingt-neuvième, où, en parlant des juges ecclésiastiques, ce Persan infidèle écrit :

Les autres juges présument qu'un accusé est innocent : ceux-ci le présument toujours coupable. Dans le doute, ils tiennent pour règle de se déterminer du côté de la rigueur : apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais ; mais, d'un autre côté, ils en ont si bonne opinion, qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir ; car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie, de ceux qui exercent une profession infâme. Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux qui sont revêtus d'une chemise de soufre, et leur disent qu'ils sont bien fâchés de les voir si mal habillés, qu'ils sont doux, et qu'ils abhorrent le sang, et sont au désespoir de les condamner ; mais, pour se consoler, ils confisquent tous les biens de ces malheureux à leur profit.

Le cardinal Fleury est excusable. — Pour vaincre ses scrupules épiscopaux, Montesquieu, s'il faut en croire Voltaire, et après lui la plupart des critiques, eut recours à un stratagème. — Je rapporte l'anecdote, sans la garantir, ni la

juger. — Il fit faire des *Lettres persanes* une édition dans laquelle les passages mal sonnants étaient adoucis, la porta lui-même à M. de Fleury, qui lisait peu; et grâce à cette édition expurgée, capta sa bienveillance. Appuyé par le maréchal d'Estrées, directeur de l'Académie française, Montesquieu franchit le seuil de la compagnie et prononça le 24 janvier 1728, son discours de réception. Il n'avait pas trente-neuf ans. — Remarquable par la concision accoutumée de l'auteur, ce discours par sa fière simplicité se distingue du ton ordinaire à ces froides harangues de récipiendaire. Il loue l'Académie sans complaisance, avec la politesse bienséante d'un homme de bon ton; il loue la mémoire de Richelieu, sans servilité, avec l'indépendance d'un historien. Auparavant, en 1725, le jeune président à mortier avait fait entendre dans son discours de rentrée au parlement de Bordeaux, ces graves et fortes paroles :

Je ne parlerai point de ces grandes corruptions qui, dans tous les temps, ont été le présage de la chute des États; de ces injustices de dessein formé; de ces méchancetés de système; de ces vies toutes marquées de crimes, où des jours d'iniquités ont

toujours suivi des jours d'iniquités; de ces magistratures exercées au milieu des reproches, des pleurs, des murmures et des craintes de tous les citoyens. Contre des juges pareils, contre des hommes si funestes, il faudrait un tonnerre; la honte et les reproches ne sont rien!

Cette éloquence n'est-elle pas un symptôme des *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence?* Nous touchons, en effet, au moment où Montesquieu publiera ce livre ingénieux et sévère, cette grande étude de la plus grande nation de l'univers. Avant de l'écrire, il renonça à son titre de magistrat pour s'adonner entièrement à la philosophie et aux lettres; dépouilla la robe de Mathieu Molé pour revêtir celle de Platon et d'Aristote.

Je n'entendais pas la procédure, dit-il quelque part; ce qui m'en dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes le même talent qui me fuyait pour ainsi dire.

« Il vendit donc sa charge, et ne fut plus « qu'homme du monde et homme de lettres; ce « qui semblait encore, dans ce temps, » remarque finement M. Villemain, « une petite déro- « gation pour un président à mortier, né baron, « et seigneur de château. »

Pendant quatre années, il s'éloigna de la France, parcourut l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Hollande, la Suisse, et se fixa pour deux années en Angleterre. — Qu'allait-il chercher dans ces contrées étrangères? — Que demandait aux Hongrois, ce touriste élégant et sérieux? L'image des mœurs féodales alliées à une liberté abrupte. A l'Italie? Le secret de ses républiques, de ses principautés, de ses constitutions, depuis l'orageuse Florence jusqu'à la muette Venise. A la Hollande? Le spectacle à jamais mémorable de la richesse industrieuse et des mœurs républicaines. A la Suisse? L'harmonieuse et vivante unité de l'indépendance du peuple et de la virginité des Alpes. A l'Angleterre? La pensée libérale et philosophique, la pratique de ce gouvernement parlementaire qu'il entrevoyait comme un lointain bienfait pour la France; les enseignements politiques d'une aristocratie moins servile, d'une Église moins immobile que celles qui, d'un poids de dix siècles, pesaient sur son pays. C'est là surtout qu'il apprit à connaître la liberté; et (pourquoi ne le dirais-je pas?) à s'en défier. Il eut peur de ce bruit que fait l'imprimerie autour des tribunes;

son intelligence plutôt spéculative que positive, s'alarma : il lui semblait qu'un peuple qui parle est sans cesse à la veille de la révolte. Aux yeux de ce Français, la constitution anglaise risquait à toute heure, d'être emportée par une révolution et de sombrer dans la république. —Qui lui aurait dit qu'un jour l'antique monarchie des Capets disparaîtrait sous le souffle de l'opinion, tandis que, dans la vieille Angleterre, la royauté restait debout? Quel prophète, quel voyant lui aurait annoncé la Constituante, les Bourbons bannis, la Législative tumultueuse, l'invincible Convention, un nouveau Charles Stuart, un autre Cromwell ?

Montesquieu avait coutume de dire que l'Allemagne était faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, la France pour y vivre. Celle-ci était la patrie, celle-ci était la France. — De retour dans ce pays semblable à la molle et brillante Athènes qu'on ne pouvait se consoler d'avoir perdue que par l'espérance de la revoir, il se retira au fond de sa solitude de La Brède; et là parmi les vieux arbres ombrageant son domaine, en son château baigné par des eaux paisibles, parmi les vieux livres ferti-

lisant sa pensée, il acheva ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence.*

Quel sujet immense, messieurs! En est-il un plus grand? L'histoire de Rome n'est-elle pas l'histoire même du monde? Raconter les annales de ce peuple mangeur de peuples, n'est-ce pas raconter tous ceux qu'il absorba dans son appétit insatiable? Creuser jusqu'au fond les institutions romaines, qu'est-ce autre chose, sinon pénétrer dans les entrailles mêmes du genre humain? Celui qui vous convie à ce mélancolique et prodigieux spectacle de la grandeur et de la décadence de l'Italie, n'est-il pas en quelque manière, le metteur en scène de l'humanité? — Pour moi, plus je considère l'énormité de l'entreprise, et plus je m'étonne de la tranquille audace de Montesquieu. Autour de moi, du fond vague de mon enfance, du milieu des études de ma jeunesse, du sein des méditations de l'âge viril, de tous les coins de mon intelligence, de toutes les retraites de ma mémoire et de mon âme, s'élève et grandit la foule auguste et vénérable des témoins des anciens âges; ils m'appellent, ils s'approchent, ils m'environnent,

ils me parlent la langue des morts, — Les voilà, je les reconnais : les Tarquin, les deux Brutus, Scipion Emilien, les deux fils de Cornélie, les deux Caton, Sylla au visage échauffé et sillonné; le paysan d'Arpinum Marius, sept fois consul : Catilina rongé de dettes et de vices; et Pompée cher à la noblesse, et César idole de la plèbe, et les Hortensius et les Cicéron, et les Lucrèce et les Virgile; les hommes de génie, les hommes d'État, les conspirateurs, les capitaines, les familles sacerdotales, les flamines de Jupiter, les patriciens avares, les plébéiens turbulents. Rome assise sur les Sept Collines, traversée par le Tibre aux eaux livides, Rome avec ses tombeaux, ses forums, ses temples, ses égouts, ses comices, sa tribune rostrale, sa pauvre et vigoureuse enfance et sa vieillesse dégradée, les triomphes de ses généraux républicains et les ignominies de ses empereurs, le manteau de ses légionnaires et la pourpre de Néron et d'Héliogabale, Rome entière sort de la tombe de l'histoire et m'écrase sous l'ampleur de son ombre et sous la majesté de ses souvenirs.

Montesquieu n'a pas succombé; l'immensité du sujet a été égalée par la simplicité, la conci-

sion magistrale de la composition. Il ne néglige aucun détail de ceux qui peuvent jeter quelque lumière ; il écarte les superflus qui ne serviraient qu'à l'ornement. Malgré certaine recherche de style familière aux écrivains de son temps et dont il se dépouille mieux que pas un de ses contemporains, on peut dire de son livre, suivant l'expression de M. Villemain, « *que sa forme n'appartient en propre à aucune époque de la littérature française.* » Monument unique par sa brièveté, sa solidité ; par son tour facile en apparence, et d'une subtilité ingénieuse ; par une grande hardiesse que tempère une habileté consommée. Je reconnais les sages proportions d'un temple aux colonnes droites et polies, aux corniches sculptées. Parfois même, il me semble à de certains accents fiers, irrités, contenus, entendre battre et gémir l'âme antique en proie aux patriotiques regrets. Une chose surtout me frappe : c'est la rapidité. C'est de Montesquieu que je pourrais dire : « Le voyez-vous comme il vole ? » Le voyez-vous monter, par bonds réguliers, depuis la Rome fabuleuse des rois, jusqu'à la robuste assise de la république? demeurer un instant suspendu, à ce règne d'Auguste présenté

par la plupart des historiens comme l'apogée de la grandeur, et qui n'est que le commencement de la servitude ? — Il semble que Rome, par la seule force d'impulsion que lui donnaient sept cents ans de gouvernement libre, lentement s'élance à ce point culminant de l'abîme. Elle y gravit à travers les guerres civiles et serviles, portée par la puissanee morale de son tempérament républicain, sur les ailes de sa liberté et de sa gloire; un moment, elle y respire, admirée, suppliée, obéie : sur sa tête, les lauriers toujours verts de Plaute, de Virgile, d'Horace, d'Ovide l'exilé; en sa main les récompenses civiques, le code de ses lois, et les clefs de la terre; à ses pieds, l'univers. — Et puis tout tombe, tout se précipite, tout est dispersé, tout est évanoui. — Quels furent les artisans de cette fortune incomparable? Quelles furent les causes de cette chute? Ce livre se propose de vous les faire connaître.

« Avec un bon sens égal à celui de Polybe, avec plus de netteté et de pénétration, il met sous nos yeux les ressorts de la puissance romaine, les principes de cette force toujours croissante jusqu'à ce que sa vertu, qui en était l'âme, venant à se relâcher, ce grand corps commence

à s'affaiblir par des convulsions, avant de s'éteindre dans le marasme. Rome fut invincible aussi longtemps qu'elle eut pour se diriger une tête saine dans le sénat, et pour accomplir ses desseins un cœur généreux dans le dévouement du peuple à la chose publique. Le respect des dieux, la religion du serment, le sentiment du devoir, le mépris de la vie et des richesses et l'amour de la gloire étaient dans tous les rangs autant de forces vives, également propres à la discipline et à l'action, qui réglaient les mouvements de ce corps formidable, et le poussaient fatalement à la conquête du monde. Avec ce tempérament moral, les agitations intérieures étaient une menace pour l'étranger et non un péril pour la république, parce que ces luttes politiques entre le peuple et les patriciens exerçaient et augmentaient les forces qui devaient s'unir contre les ennemis du dehors. » « Il fallait bien, dit Montesquieu, qu'il y eut à Rome des divisions : et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors ne pouvaient pas être modérés au dedans. Demander, dans un État libre, des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles; et pour

règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un État qui se donne le nom de république, ou peut être assuré que la liberté n'y est pas. »

« Montesquieu est un patricien ami de la liberté. » — (Géruzez.)

D'après Montesquieu, les principales causes de la grandeur romaine sont : 1° L'amour de la liberté, du travail et de la patrie; 2° la sévérité de la discipline militaire; 3° le principe invariable de ne faire la paix qu'après la victoire; 4° la sagesse persévérante du sénat.

A ces mesures générales de l'accroissement continu de la puissance romaine, viennent s'en ajouter d'autres d'une moindre importance et que le génie de Montesquieu démêle avec une égale sagacité. Déjà avant lui Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle*, avait, en un style qu'on ne surpassera pas, exposé la suite de l'histoire de Rome et montré les secrets de sa force grandissante en même temps que les symptômes et les germes de sa ruine inévitable. Mais Bossuet ne fait que toucher d'un doigt rapide ces périodes que Montesquieu étudie, analyse et juge avec moins d'autorité, mais avec

plus de finesse, avec moins d'éclat, mais avec un sens historique plus vif et plus précis. Les pages sur Rome qui comptent parmi les meilleures du *Discours* de Bossuet ne sont, à vrai dire, qu'un programme savamment et ingénieusement rempli par Montesquieu. On sait d'ailleurs que Rome, la Grèce, l'antiquité, servent, aux mains de l'évêque de Meaux, de prolégomènes au christianisme. Chaque peuple, chaque siècle, chaque cité déposent en faveur de la révélation. L'histoire n'est que l'emplacement de la croix. Pour planter solidement ce signe de la Foi chrétienne, le dernier père de l'Église pétrit la poussière des générations.

Depuis Adam, Abraham et Jacob jusqu'au règne d'Auguste et à celui de Charlemagne, l'humanité, sous les verges de Bossuet, aboutit au catholicisme.

Les nations ne sont plus des êtres vivants, mais des témoins impassibles. — Bossuet est le magnifique doctrinaire des annales du monde.

Montesquieu arrache l'histoire à ce dogmatisme : Rome naît, grandit et meurt par des lois qui lui sont propres, et non pas seulement pour préparer le monde à la domination du Christ,

et disparaître après avoir accompli ce travail sacré. De cette nouvelle conception de l'histoire jaillissent maint jugement nouveau et maints lumineux aperçus. Bossuet parlait comme un prophète et un poète; Montesquieu parle en philosophe et en critique. Avec quelle sûreté, avec quelle concision digne de Tacite, vous pourrez en juger, messieurs, par ces extraits que je recueille presque au hasard, çà et là, et qui cependant, je l'espère, creuseront un durable sillon dans vos mémoires :

Rome, ayant chassé les rois, établit des consuls annuels; c'est encore ce qui la porta à ce haut degré de puissance. Les princes ont dans leur vie des périodes d'ambition; après quoi d'autres passions, et l'oisiveté même succèdent; mais la république ayant des chefs qui changeaient tous les ans, et qui cherchaient à signaler leur magistrature pour en obtenir de nouvelles; il n'y avait pas un moment de perdu pour l'ambition; ils engageaient le sénat à proposer au peuple la guerre, et lui montraient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y était déjà assez porté de lui-même, car étant fatigué sans cesse par les plaintes et les demandes du peuple, il cherchait à le distraire de ses inquiétudes et à l'occuper au dehors.

Rome était dans une guerre éternelle et toujours violente;

or une nation toujours en guerre, et par principe de gouvernement, devait nécessairement périr ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étaient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence et ne la fit avec tant d'audace.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir de son abaissement, et cela se sentit bien quand elle fut corrompue.

La tyrannie d'un prince ne met pas un État plus près de sa ruine que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république.

A Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffrait que le sénat eût la direction des affaires; à Carthage gouvernée par des abus, le peuple voulait tout faire par lui-même.

Carthage qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait, par cela même du désavantage; l'or et l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister longtemps dans leur médiocrité, mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élèvent peu à peu, et sans que personne s'en aperçoive; car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit et signale leur puissance; mais lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun

cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

Lorsqu'on voit deux grands peuples se faire une guerre longue et opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille; car celui des deux peuples qui est le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres, et une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens.

Les Grecs (après la conquête) crurent être libres en effet parce que les Romains les déclaraient tels.

Dans le cours de tant de prospérités où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissait toujours avec la même profondeur; et pendant que les armées consternaient tout, il tenait à terre ceux qu'il trouvait abattus.

Lorsque les Romains laissaient la liberté à quelques villes, ils y faisaient d'abord naître deux factions : l'une défendait les lois et la liberté du pays, l'autre soutenait qu'il n'y avait de lois que la volonté des Romains; et cette dernière faction était toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'était qu'un nom.

Rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides.

C'est la folie des conquérants de vouloir donner à tous les peuples leurs lois et leurs coutumes; cela n'est bon à rien, car dans toute sorte de gouvernement on est capable d'obéir.

Mais Rome n'imposant aucunes lois générales, les peuples n'avaient point entr'eux de liaisons dangereuses : ils ne faisaient

un corps que par une obéissance commune; et sans être compatriotes, ils étaient tous Romains.

Ce fut alors (après la guerre contre Mithridate) que Pompée, dans la rapidité de ses victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur des Romains. Il unit au corps de son empire des pays infinis, ce qui servit plus au spectacle de la magnificence romaine qu'à sa vraie puissance; et quoiqu'il parut par les écritaux portés à son triomphe qu'il avait augmenté le revenu du fisc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas et la liberté publique n'en fut que plus exposée.

Telles sont, messieurs, les causes principales de la grandeur romaine. Elles se peuvent résumer en un seul mot : *Persévérance*. La politique de Rome a triomphé parce qu'au milieu de gouvernements irréguliers et changeants, elle a été inébranlable et immuable. Pendant sept siècles, elle a étonné le monde par une vertu et une sagesse constantes. Chose étrange autant qu'admirable! la cité de Romulus, durant une période de sept cents ans, déploie sans se lasser jamais, la force, le courage, l'habileté, la fermeté, le désintéressement, la patience; durant sept cents ans, elle produit des législateurs consommés, de grands capitaines, des soldats héroïques. — O fécondité de la terre italienne que mille ans

de servitude n'ont pas épuisée! O sol pompéien d'où sortent encore d'indomptables légions!...

Voulez-vous maintenant connaître les causes de sa décadence? Elles sont nombreuses, diverses. Montesquieu est loin de les avoir entièrement signalées. Je crois cependant qu'il a trouvé les plus frappantes à la fois et les plus profondes. Ceux qui, après lui, ont pénétré, fouillé plus avant dans les secrets de la politique romaine, ceux que de nouvelles trouvailles historiques ont enrichi de détails qui lui manquaient, ceux-là même suivent ses traces. Il a été le pionnier; c'est lui qui ouvre le chemin et qui remue les premiers obstacles. — La décadence de Rome peut se rapporter : 1° à l'agrandissement exagéré de l'État; 2° au droit de cité accordé à tant de nations; 3° à la corruption introduite par le luxe de l'Asie; 4° aux proscriptions de Sylla et de Marius; 5° à l'obligation de changer de maximes, en changeant de gouvernement; 6° à la suite de monstres qui régnèrent depuis Tibère jusqu'à Constantin; 7° enfin, à la translation et au partage de l'empire.

Lorsque la domination de Rome était bornée dans l'Italie, la

république pouvait facilement subsister. Tout soldat était également citoyen; chaque consul levait une armée; et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avait attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin le sénat voyait de près la conduite des généraux et leur ôtait la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettait perdirent peu à peu l'esprit de citoyens; et les généraux qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée et de César. Rome ne put plus savoir si celui qui était à la tête d'une armée dans une province était son général ou son ennemi.

Pour lors Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalousie du pouvoir du sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'était qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chacun y apporta son génie, ses intérêts particuliers, et sa dépendance de quelque grand protecteur.

La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble; et comme

on n'en était citoyen que par une espèce de fiction, qu'on n'avait plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus.

La grandeur de l'État fit la grandeur des fortunes particulières; mais comme l'opulence est dans les mœurs et non pas dans les richesses, celles des Romains qui ne laissaient pas d'avoir des bornes produisirent un luxe et des profusions qui n'en avaient point. Ceux qui avaient d'abord été corrompus par leurs richesses le furent ensuite par leur pauvreté. Avec des biens au dessus d'une condition privée il fut difficile d'être un bon citoyen; avec les désirs et les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats; et comme dit Salluste, on vit une génération de gens qui ne pouvaient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent.

Je supplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius et de Sylla.

Il (Sylla) entra dans Rome à main armée, et enseigna aux généraux romains à violer l'asile de la liberté.

Les lois de Rome avaient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures qui se soutenaient, s'arrêtaient, et se tempéraient l'une l'autre; et comme elles n'avaient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen était bon pour y parvenir; et le peuple voyant passer devant lui plusieurs personnages l'un après l'autre, ne s'accoutumait à aucun d'eux. Mais dans ce temps-ci (au temps de Pompée) le système de la république changea : les plus puissants se firent donner par le peuple

des commissions extraordinaires, ce qui anéantit l'autorité du peuple et des magistrats, et mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul ou de peu de gens.

Quand on accorde des honneurs, on sait précisément ce que l'on donne; mais quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Vous remarquerez que, dans ces guerres civiles qui durèrent si longtemps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome toujours plus terrible acheva de détruire tous les rois qui restaient encore.

Il n'y a point d'État qui menace si fort les autres d'une conquête que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile.

César pardonna à tout le monde; mais il semble que la modération que l'on montre après qu'on a tout usurpé ne mérite pas de grandes louanges.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature, car les hommes ne sont guères touchés que des noms.

On n'offense jamais plus les hommes que lorsqu'on choque leurs cérémonies et leurs usages. Cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mépris.

Le crime de César qui vivait dans un gouvernement libre, n'était-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat? Et demander pourquoi on ne l'avait pas poursuivi par la force ouverte ou par les lois, n'était-ce pas demander raison de ses crimes?

Les premiers hommes de la république cherchaient à dégoûter

le peuple de son pouvoir, et à devenir nécessaires en rendant extrêmes les inconvénients du gouvernement républicain; mais lorsque Auguste fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

Il n'y eut donc plus (sous Tibère) de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves; la dissimulation et la tristesse du prince se communiquant partout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvait rappeler dans l'esprit des peuples le bonheur des temps précédents.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va pour ainsi dire noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étaient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instruments de sa tyrannie, Tibère trouva toujours des juges prêts à condanmer autant de gens qu'il en put soupçonner.

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succède à la république, car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avait pu se limiter lui-même.

La malheureuse coutume de proscrire continua sous les empereurs; et il fallait même qu'un prince eût quelque vertu pour ne pas la suivre; car, comme ses ministres, et ses favoris jetaient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parlaient que de la nécessité de punir et des périls de la clémence.

Voici, en un mot, l'histoire des Romains : ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes; mais lorsqu'ils y furent par-

venus, leur république ne put subsister, il fallut changer de gouvernement, et des maximes contraires aux premières, employées dans ce gouvernement firent tomber sa grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains qui eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes; et si le hasard d'une bataille, c'est à dire une cause particulière a ruiné un Etat; il y avait une cause générale qui faisait que cet Etat devait périr par une seule bataille. En un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers.

Arrêtons-nous, messieurs; contemplons cette longue suite de siècles qui s'étend depuis la fondation de Rome jusqu'au jour où, suivant l'expression de Montesquieu, « l'empire réduit aux « faubourgs de Constantinople finit comme le « Rhin qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se « perd dans l'Océan. »

L'Océan, ici, c'est l'invasion des Barbares. Les entendez-vous? Ils avancent, ils se pressent, ils se heurtent, ils se répandent, ils débordent. Huns, Vandales, Goths, Avares, traversent les

Palus-Méotides, le Danube, le Rhin; Attila campe sous les murs de Rome; les empereurs paient tribut à ces hordes; l'Occident succombe; l'Orient, en proie aux disputes théologiques, à son tour, s'écroule; « les Turcs inondent tout ce qui restait à l'empire grec en Asie; » c'en est fait, ô désastre! et la croix devant laquelle avaient fui les anciens dieux, disparaît devant le croissant. Arrêtons-nous, encore une fois, devant cette ruine : laissons mûrir en nos âmes les réflexions que fait naître un pareil spectacle et qu'inspire un semblable sujet. Avais-je tort de dire qu'il n'en est pas de plus grand? Et si je l'ose, je vous demande : Ne sentez-vous pas sur vous le poids d'un monde?

Montesquieu l'a soulevé par sa force propre. Le coup d'œil profond, sagace qu'il a jeté dans les ténèbres morales de la république et de l'empire, est un coup d'œil de génie, d'intuition. Il devine autant qu'il sait; et son savoir est considérable. Vivant dès sa jeunesse avec les anciens, il parle naturellement comme l'éloquent Tite Live, l'ingénieux Salluste, le grave Tacite. Mais ce commerce même, intime, familier, rend Montesquieu crédule à tous les récits des histo-

riens de Rome. Il ne paraît pas se douter qu'à Rome l'histoire était considérée comme un exercice oratoire et que ce que nous appelons la critique historique, c'est à dire la science exacte et comparée des faits et des origines, les anciens ne la connaissaient pas. Rome n'a pas eu d'historien jusqu'à la seconde guerre punique; *occupée*, suivant l'expression de M. Michelet, *à faire l'histoire et non à l'écrire*. Les Grecs qui les premiers compulsèrent les annales du peuple romain, ne trouvèrent aux mains d'une aristocratie jalouse que des documents rares, ou mutilés. Incapables de pénétrer le symbolisme des vieux âges, ils ne songèrent qu'à flatter leurs maîtres en représentant Rome dès son berceau telle qu'elle était au temps des guerres d'Annibal. C'est sur leurs livres que Tite Live a composé le sien; la fable a revêtu la majesté de l'histoire. Montesquieu, charmé par l'éloquence de Tite Live, convaincu par l'austérité de Tacite, les a suivis comme d'infaillibles autorités. Faut-il s'en étonner? Avons-nous le droit de reprocher à l'homme l'ignorance relative du temps? Le savant Niebuhr avait-il porté dans le chaos des origines romaines le flam-

beau (parfois vacillant) du symbolisme germanique?

« De nos jours, disait M. Villemain, un Allemand, jurisconsulte, philosophe, antiquaire, ayant longtemps vécu parmi les monuments et les textes latins, et déchiffré quelques lambeaux de palimpsestes, a découvert, dit-on, une autre histoire romaine. Son scepticisme est ingénieux et savant. Témoignages négligés ou mal compris avant lui, étude comparée de la civilisation naissante chez les divers peuples, explication de l'antiquité par le moyen âge, notions ou preuves de l'histoire empruntées à la science du droit, il emploie tout habilement. Il a vu, par exemple, qu'en Espagne, en Écosse, en Scandinavie, partout, des espèces de ballades héroïques avaient précédé l'histoire. Il a lu les *chants populaires* récemment recueillis, des Serviens et des Grecs modernes. Il en conclut que l'histoire des premiers temps de Rome n'est que le recueil fait en prose de chants semblables conservés dans le pays.

« L'histoire de Romulus lui paraît, à elle seule, toute une épopée. Dans Tullius Hostilius, les Horaces, et la chute d'Albe, il voit un autre

poème épique. L'arrivée de Tarquin-Priscus à Rome, l'enfance de Servius, Tarquin le Superbe et sa parricide épouse, Brutus et sa feinte folie, la mort de Lucrèce, la guerre de Porsenna, la bataille près du lac Regille, annoncée sur la place publique de Rome par Castor et Pollux qui rafraîchissent leurs chevaux haletants à la fontaine d'Apollon, ne sont-ce pas des fragments de traditions chantées, des anneaux épars d'un cycle épique mutilé ou perdu? Ne voyez-vous pas ces vieux récits populaires tomber de bouche en bouche jusqu'à la prose éloquente de Tite Live, où Niebuhr croit reconnaître quelque part les mètres de l'*Horrendum carmen*, comme Thierry retrouve dans le début pompeux de la loi salique les restes d'un vieux chant national. »

A son tour, M. Michelet appuyé sur les travaux de l'Italien Vico, du Hollandais Perizonius, du Français de Beaufort, du Germain Niebuhr, les précisant tous et les éclairant de la lumière nette et vive de son esprit à la fois poétique et critique, M. Michelet le plus grand des historiens contemporains, écrit cette magnifique histoire romaine où l'épopée se mêle à la science des lois, livre qui au souffle puis-

sant d'Homère et de Virgile unit la méthode investigatrice et la pénétrante analyse des Papinien, des Budé et des Cujas, et à l'inspiration de l'*Iliade* et de l'*Énéide* la précision des Institutes et des Pandectes. C'est là surtout qu'il faut lire les commencements de Rome, la formation de la cité, les querelles de la plèbe et du patriciat, les secrets des lois sacerdotales, les rigueurs de l'usure, la férocité des riches, la patience des pauvres, l'assimilation successive des nations italiennes, les guerres de Rome et de Carthage, les guerres de Pyrrhus, de Jugurtha, de Mithridate, la conquête du monde, la dissolution de la cité, la chute de la république et l'avénement de l'empire; c'est là, messieurs, que je vous convie à l'étude interne et physiologique des annales romaines, et que je vous appelle au diagnostic de ce grand corps romain agité, dévoré de tant de fièvres depuis Junius Brutus jusqu'à Jules César.

Ne savez-vous pas que le dix-neuvième siècle sera marqué, entre tous les autres, par le signe glorieux des recherches historiques? Nous devrons cette gloire à notre vieillesse. Venus tard, c'était pour nous un devoir religieux de

ramasser les os de nos pères. — Je vous conjure donc de regarder en arrière. Vous serez injustes envers Montesquieu si vous le jugez au point de vue contemporain. L'histoire, je le répète, sans vouloir me faire le courtisan de mon époque, atteint aujourd'hui son âge viril, et se dépouille des rêves de l'enfance, des poésies de la jeunesse ; elle entre en possession de sa raison ; elle se fait homme.

Avant Montesquieu, sauf chez Bossuet qui fut un de ses maîtres, où en était l'histoire? Non seulement la française, l'histoire de la patrie, — c'est la dernière que l'on sache en France, par la même cause qui faisait ignorer aux Romains l'histoire romaine, — mais l'ancienne? Au seizième siècle, plusieurs avaient plongé au fond de cette grande source. Parmi eux, Montaigne et la Boétie. Le premier en sortit, armé d'une érudition immense et flottante avec son livre *des Essais;* le second y puisa son opuscule de *la Servitude volontaire* que l'on dirait traduit de quelque livre contemporain des Gracques. Montaigne a pris de l'antiquité sa forme oratoire, sa philosophie verbeuse, sa grâce savante. La Boétie en a saisi l'âme, vivante. L'un dis-

serte, disciple gaulois du grec Isocrate, de l'espagnol Sénèque, compagnon d'étude de Cicéron ou de Pline. L'autre parle, en ami de Caton, en vaincu de Philippes. Là l'esprit s'oublie nonchalamment au sein d'une gymnastique modérée et fleurie comme celle des sophistes. Ici le cœur se trempe et se hausse dans l'héroïsme. Montaigne, aimable compagnon des heures tranquilles; La Boétie, ami qu'on aime aux mauvais jours.

Durant le dix-septième siècle, l'antiquité n'est consultée, aimée, que comme la mère des arts et des lettres. Si Racine lit Tacite, c'est pour extraire une tragédie des annales; il taille sa *Junie* et son *Britannicus* mélancoliques dans ce bronze latin. Le côté politique, moral, est relégué à l'ombre. L'histoire devient matière flexible pour les alexandrins sonores. Traducteurs souvent admirables, amoureux du verbe ancien, à peine si les auteurs du temps de Louis XIV osent creuser sous la parole. On dirait qu'ils tremblent d'y découvrir l'effigie de la liberté.

A un homme né chrétien et Français, les grands sujets sont interdits.

Quelle parole La Bruyère a prononcée! De quelle hauteur elle retombe sur la mémoire du grand roi!

Montesquieu a donc mérité le titre de créateur.

« Son livre sur les Romains n'est pas une source d'instruction complète. Bien des choses ont été dites depuis auxquelles il n'avait pas songé. Mais ce livre est un monument du grand art de composer et d'écrire. C'est ainsi que le triomphe des dons propres de l'imagination et de la pensée éclate encore dans ces défaites inévitables que le progrès du temps fait éprouver au génie. S'il est vaincu parfois dans ce qui appartient à la patience des recherches, au hasard des découvertes, il l'emporte dans ce qui appartient à lui-même, la méthode et la pensée. » (M. Villemain.)

« Cette manière de traiter l'histoire était une nouveauté; sans doute Montesquieu doit beaucoup à Polybe, à Machiavel, et plus encore à Bossuet qui, dans quelques pages de l'*Histoire universelle*, avait mis à découvert les ressorts humains de la grandeur de Rome; mais ces traits de génie, Montesquieu les a précisés par

une analyse plus fine; il les a continués et développés par une étude plus exacte des faits et des lois. La précision et le coloris du style donnent à la pensée de l'écrivain un éclat surprenant. Ce style brillant et contenu fait voir au delà de ce qu'il exprime, et l'auteur nous instruit doublement et parce qu'il nous découvre et parce qu'il nous force à trouver. » (M. Géruzez.)

Montesquieu a été original par le style, après Pascal et La Bruyère; original par la pensée, après Bossuet. Il a osé : *tentavit*. Nul parmi ses contemporains, non pas même Buffon et Voltaire, n'ouvrit à l'esprit humain de plus vastes perspectives.

On doit sans doute lui reprocher d'avoir négligé l'influence du dogme religieux sur la destinée romaine. Lorsqu'il parle de l'empire grec déchiré par les ridicules controverses des sectaires, je retrouve le ton des *Lettres persanes;* mais il a méconnu le fond même de Rome : l'âme sacerdotale. — Le dix-huitième siècle, en effet, s'est moqué des religions; il en a châtié l'intolérance, gourmandé les prêtres, signalé les sanglantes folies; mais il n'a pas assez cru à

leur puissance politique, à leur durable domination.

Les peuples ne sont pas des philosophes. Leurs institutions s'ordonnent sur leurs croyances; les dogmes sont les moules profonds où se creusent leurs lois, et l'on peut dire que leur génie politique se mesure à leur instinct religieux.

Le côté considérable de la philosophie de l'histoire romaine, mal étudié par Montesquieu, a été de nos jours pleinement élucidé, inondé d'une clarté mathématique dans le *Génie des Religions* de M. Edgar Quinet, livre que l'équitable postérité rangera parmi les plus éloquents, les plus savants et les plus graves du dix-neuvième siècle. Ainsi les grands hommes recueillent l'héritage des ancêtres et le fertilisent. Le mort saisit le vif dans cette succession des esprits.

Montesquieu est un ancêtre. Il partage avec Voltaire la gloire d'avoir donné à l'histoire une âme, une conscience.

Les événements crient et se lamentent ici. Leur plainte nous arrive agrandie par le lent écho des siècles, aggravée par l'expérience. —

Puisse-t-elle, en nous attendrissant, nous enseigner et nous servir! — Que cet entretien ne soit pas un vain jeu de la parole, mais une école de la pensée! Jamais, jamais je n'en sentis mieux l'importance, et c'est aujourd'hui surtout que je voudrais avoir la raison qui persuade, la passion qui émeut, et vous emporter comme cette feuille sèche dont parle Lamennais, aux régions de la vérité.

Messieurs, Rome a grandi, elle est tombée. Rome a été vivante, triomphante et libre; elle a été vaincue, esclave, trépassée. Et cependant elle posséda toutes les grandeurs, toutes les richesses, toutes les gloires. Comptez, si vous le pouvez, le nombre de ses ruines. La terre en est semée. Qu'y avait-il de plus beau que l'amphithéâtre de Titus? disparu. De plus confortable que les thermes de Caracalla? écroulés. De plus majestueux que le Colysée? l'herbe y pousse. De plus solide que les voies romaines? Les pâtres marchent, pieds nus, sur ces routes triomphales. — Ne vous enflez donc pas de vos progrès. Ne comptez pas sur la matière pour affranchir l'esprit. Il s'affranchit tout seul, ou il succombe. — Si vous perdez les mœurs, l'habi-

tude du droit, la pratique de la justice, si vous vous effrayez des orages d'un État libre, eussiez-vous les richesses de Carthage unies à la force de Rome, vous périrez!

Mars 1860.

MONTESQUIEU. — ESPRIT DES LOIS

MESSIEURS,

Le 25 août 1816, un an après la chute rapide et méritée du gouvernement impérial, l'Académie française couronnait un éloge de Montesquieu dans lequel on lit ces belles paroles :

« Si toutes les nations de l'Europe, enfin réu-
« nies par l'intérêt de l'humanité et la fatigue
« de la guerre, voulaient élever un monument
« de leur réconciliation et choisir un grand
« homme dont l'image, consacrée dans ce temple
« nouveau, parût un symbole de justice et d'al-
« liance, elles ne le chercheraient ni parmi les
« héros, ni parmi les rois. Mais si l'Europe
« avait produit un sage dont la gloire fût un

« titre pour le genre humain, et dont les hon-
« neurs au lieu de flatter une vanité nationale,
« paraîtraient un hommage décerné par tous
« les peuples au génie qui les éclaire; un philo-
« sophe assez profond pour n'être pas novateur,
« qui eût bien mérité de tous les siècles par des
« ouvrages composés avec tant de prévoyance et
« de réserve, que, sans avoir jamais pu servir
« de prétexte aux révolutions, ils pourraient en
« épurer les résultats, et devenir l'explication et
« l'apologie de cette liberté sociale qu'ils n'ont
« pas imprudemment réclamée; si ce grand
« homme avait à la fois recommandé le patrio-
« tisme et la raison; s'il avait flétri le despotisme
« d'un opprobre aussi durable que la raison hu-
« maine; s'il avait montré ce lien de politique
« qui doit rapprocher tous les peuples, et chan-
« ger le but de l'ambition, en rendant le com-
« merce et la paix plus profitables que ne l'était
« autrefois la conquête; ne serait-ce pas l'image
« de ce véritable bienfaiteur de l'Europe, ne se-
« rait-ce pas l'image de Montesquieu qu'il fau-
« drait aujourd'hui placer dans le temple de la
« paix, ou dans le sénat des rois qui l'ont jurée? »
(M. Villemain).

Messieurs, cet éloge du génie de la liberté politique et sociale prononcé au sein d'une académie qui venait d'échapper à peine au joug d'un despotisme ombrageux, à plus forte raison puis-je le répéter ici, dans ce pays libre, au sein de cette Université où l'enseignement ne reconnaît d'autres limites et ne respecte d'autres règles que celles du bon sens, de la morale, de la vérité. Louer Montesquieu, c'est en quelque sorte vous louer vous-mêmes et avec vous toutes les nations soucieuses de leurs droits; car c'est lui qui a jeté les fondements de l'édifice sous lequel vous vivez en paix. — Nous avons déjà étudié les deux premiers livres de ce grand esprit. Vous avez pu vous convaincre de sa souplesse, de sa grâce et de sa force. Les *Lettres persanes* vous ont montré les deux premières qualités; les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* vous ont appris la troisième unie à la profondeur. Il me reste à vous en enseigner la solidité et l'étendue. — Nourri de sévères études, le génie du compatriote de Montaigne embrasse des idées de plus en plus vastes et générales. Il monte lentement, et d'un pied sûr, à de nouveaux som-

mets, où, baigné d'une atmosphère plus transparente, il aperçoit et saisit de plus lointains horizons.

Les *Lettres persanes*, œuvre de sa jeunesse, sont empreintes, comme je l'ai dit, des qualités et des défauts de cet âge charmant, audacieux, mais ductile, malléable, facile aux entraînements, crédule aux séductions. Elles participent de la légèreté des mœurs du temps. A force de vouloir égayer la France, la distraire de l'ennui des dernières années du règne de Louis XIV, elles risquent de la faire glisser sur la pensée de l'indifférence et du scepticisme. Livre d'un homme d'infiniment d'esprit, quoique conseiller au Parlement de Bordeaux, elles jugent par un mot piquant, elles décident par une saillie, par un trait, par un sarcasme, en un style ingénieux et brillant sur les questions les plus épineuses. Belle audace de la jeunesse! spontanéité des premiers temps de l'intelligence! ce qu'ils ne savent pas ils le devinent; avant d'avoir pensé, ils prononcent; ils ne discutent pas, ils affirment. Souvent, ils rencontrent juste. Mais, d'aventure, la folle du logis chevauche et les emporte hors des sentiers du vrai où nous autres, les vieux,

marchons à pas lourds. Gardez-vous de renier cette faculté intuitive, ne vous hâtez pas de dépouiller la candeur de l'esprit; il suffit de les régler et de les modérer; car rien ne dure sans la modération et la règle.—C'est pourquoi Montesquieu, après ce traité philosophique et romanesque des mœurs, des coutumes, des religions; renonçant à la facilité de la jeunesse, sans en abdiquer l'élégance naturelle et l'ardeur, plonge au fond même de l'histoire, étudie Rome dans ses origines vaguement entrevues, dans ses combats italiens, dans ses révolutions civiles, dans ses secousses politiques qui donnent l'ébranlement au genre humain et font osciller les nations; parcourt ces gigantesques étapes qui, s'avançant de la pauvreté fière aboutissent à la riche et grasse servitude; raconte, à la manière de Jules César en ses *Commentaires*, les guerres puniques, les guerres asiatiques, la guerre servile et la guerre sociale; marque d'un mot et creuse, comme des médailles immortelles, les profils des Scipion, des Paul Émile, des Spartacus, des Tibère et des Trajan; contemple l'enseignemment donné au monde par l'écroulement de Rome, et du fond des ruines,

du milieu des mœurs et des lois en poussière, parmi les institutions abolies, les peuples foulés et dévorés, les âmes captives, la stupide lâcheté des esclaves, l'insolence des maîtres de l'univers, pousse vers les cieux le cri de délivrance et conclut à la liberté.

Armé et préparé par l'étude de ces annales universelles, il consacre vingt années à ériger le monument de l'ESPRIT DES LOIS. Nous retrouverons ici le subtil écrivain des *Lettres persanes*, le grave et précis commentateur de l'histoire romaine, agrandi, mûri, trempé par la réflexion, par la pratique des hommes et la contemplation des principes. Nous touchons à l'œuvre magistrale, au chef-d'œuvre. Chaque esprit créateur laisse à la postérité, avec les autres enfants de sa puissance génératrice, une production où il s'affirme, se concentre, où il vit d'une vie plus personnelle. Michel-Ange : *Le Jugement dernier;* Léonard de Vinci, *la Cène;* Raphaël, *la Transfiguration;* Racine, *Athalie;* Corneille, *Cinna;* Voltaire, l'*Essai sur les Mœurs;* Montesquieu, l'ESPRIT DES LOIS. — Le premier sentiment que l'on éprouve à la lecture de ce livre est mêlé d'étonnement, de stupeur et d'admiration. On

s'étonne d'une pareille entreprise, on est stupéfait de la science prodigieuse déployée, on admire l'art suprême qui la soutient sans se montrer; car l'auteur ressemble à ce grand Brunelleschi de Florence, architecte de Sainte-Marie des Fleurs ; il place au cœur du temple la force interne sur laquelle appuyé le dôme s'élève dans le ciel et dans la lumière.—L'Esprit des Lois, que de choses ce titre dit à l'intelligence! Que de choses il lui révèle! Philosophie, histoire, politique, économie politique, morale, il faudrait tout connaître afin de tout comparer. Que de fois j'ai renoncé, sachant mon impuissance, à paraître devant vous courbé, écrasé par un pareil fardeau! Combien d'études commencées et soudain interrompues! A quoi bon? disais-je, une esquisse étroite, froide et pâle d'une fresque aussi vaste, d'une peinture aussi chaude? Je ne pourrais, en passant, et d'une main inhabile, toucher que certains détails, les moins importants peut-être. — Mais Montesquieu lui-même m'encourage et me trace le chemin qu'il faut suivre :

Il ne faut pas, dit-il, il ne faut pas toujours tellement épuiser

un sujet qu'on ne laisse rien à faire au lecteur. Il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire penser.

Cette matière est d'une grande étendue. Dans cette foule d'idées qui se présentent à mon esprit, je serai plus attentif à l'ordre des choses qu'aux choses mêmes. Il faut que j'écarte à droite et à gauche et que je me fasse jour.

Cet ouvrage immense absorba sa vie. « Comme on aperçoit dans les *Lettres persanes* le germe de l'ESPRIT DES LOIS, dit La Harpe, on croit en voir aussi une partie détachée dans les *Considérations sur la grandeur des Romains et leur décadence.* » — Tantôt il lui semblait qu'il avançait à pas de géant, tantôt qu'il reculait, à cause de l'immensité de la carrière qui lui restait à parcourir. « Enfin, dans le cours de vingt années, je vis mon ouvrage commencer, croître et finir. »

Après avoir mis la dernière main à son livre, il consulta Helvétius, son ami, et Saurin, auteur de *Spartacus*, sur l'opportunité de la publication. Tous les deux s'y opposèrent. En faisant imprimer cet ouvrage, le célèbre auteur des *Lettres persanes*, dépouillé désormais de son titre de sage et de législateur, ne devait plus paraître aux yeux du public éclairé qu'un homme de robe, un

gentilhomme et un bel esprit. « Voilà, écrivait « Helvétius, ce qui m'afflige pour lui et pour l'hu- « manité qu'il aurait pu mieux servir. » Montesquieu, touché comme il le devait être par ses amicales remontrances, leur répondit avec la même sincérité, en envoyant son manuscrit à l'imprimeur, sans y changer une syllabe. C'était vers le milieu de l'année 1748.

« La publication de l'ESPRIT DES LOIS, en 1748, coupe en deux le dix-huitième siècle par une date mémorable. Nul ouvrage neuf et de génie ne pouvait être écrit avec plus de modération et de réserve; nul esprit indépendant ne fut moins novateur que Montesquieu. L'étendue même de ses études et de son esprit le disposait à l'impartialité; et par caractère, il n'avait pas cette conviction ardente, intraitable qui fait les réformateurs. Il a dit quelque part qu'il n'éprouva jamais de chagrin dont une demi-heure de lecture ne l'ait distrait. » (M. Villemain.)

Cependant critiques d'éclater; les unes acerbes, c'étaient celles des dévots; les autres réservées et hautaines, c'étaient celles des philosophes; celles-ci rogues, impertinentes, c'était la colère des courtisans; celles-là fines, spirituelles, c'était

la satire des femmes. L'une d'elles, madame Du Deffant, dit un mot charmant et qui fit fortune : « C'est de l'esprit sur les lois. » — « Racine passera, comme le café, » avait dit madame de Sévigné. — Au nombre des critiques infligées à l'œuvre de Montesquieu quelques-unes me paraissent fondées. On lui reprochait avec raison d'avoir attribué aux climats et aux causes physiques des effets dus à des causes purement morales ; d'avoir manqué d'ordre et fait un tout irrégulier avec de belles parties, en sorte que ce livre si vaste par son plan et la multitude des objets qu'il embrasse paraît être un amas d'admirables fragments ; enfin on y trouvait quelques idées confuses, une forme parfois tendue et recherchée.

« Peu de livres ont été plus contredits que l'Esprit des Lois, pour l'ensemble et pour les détails. On y a relevé des divisions arbitraires, de fausses conséquences, des faits inexacts. Il a subi les plus rudes atteintes de l'esprit et de la logique, depuis Voltaire jusqu'à M. de Tracy. La révolution française l'a tout d'abord dédaigné et outrepassé ; l'idéologie l'a mis en pièces ; la science politique l'a laissé en arrière, et s'est

enrichie d'expérience qu'il ne connaissait pas. » (M. Villemain.)

Mais par combien de qualités il rachette ces rares défauts. La seule conception d'un sujet aussi large ; une sagacité qui rappelle celle d'Aristote; des vues neuves, originales; des principes généreux et justes ; une érudition variée, choisie, nullement pédantesque, sous laquelle il ne succombe pas comme tant d'autres qui se croient savants et ne sont que surchargés ; un style précis, nerveux, en relief, étincelant de ces saillies d'esprit et de génie qui convainquent, entraînent, persuadent et charment ; surtout un grand cœur, bienveillant, ami de l'humanité, tendre, passionné avec mesure, mais avec constance ; une âme droite, élevée au dessus des préjugés, vaillante ; un jugement honnête des hommes ; une pénétration puissante des principales causes des révolutions ; le ton ferme, imposant de la raison qui s'affirme et se gouverne ; c'est le génie même de la modération et j'ose dire qu'on trouve en lui cet équilibre moral, cette pondération des facultés dont il rêvait de construire son gouvernement idéal.

Il fut cependant menacé d'une censure de la

Sorbonne. Attaqué par un auteur anonyme dans un journal intitulé : *Nouvelles ecclésiastiques*, déchiré avec fureur, représenté comme ennemi de Dieu et du trône, il écrivit un chef-d'œuvre de bon sens et d'ironie : *la défense de l'Esprit des Lois*. Il l'écrivit, trois ans avant de mourir, d'une main et d'un cœur rajeunis par la volonté de châtier les fabricateurs obscurs de libelles, et de confondre les savants patentés et officiels. « Ce « qui me plaît dans ma défense, » disait-il avec ce sourire éveillé et narquois que l'on remarque en ses portraits, « ce n'est pas de voir les vénéra- « bles théologiens mis à terre, c'est de les y voir « couler tout doucement. » Du reste, gardien de sa dignité d'écrivain et de penseur, il se tait sur une foule de brochures ineptes, grossières, injurieuses. « Le public me venge assez des unes « par le mépris, des autres par l'indignation. » C'était sa manière de se plaindre.

Pendant que la France accueillait avec une sorte de froideur ce nouveau titre de gloire, en Angleterre le succès fut énorme, universel. Ces pages où sonnait si haut le mot de liberté ne pouvaient que troubler le sommeil du despotisme; ces lignes où brillait la flamme de la

vertu et du droit étaient autant d'épées tirées contre la corruption et les priviléges.

« Le succès de l'ESPRIT DES LOIS fut prodigieux. surtout en Angleterre où Montesquieu avait vécu pendant plusieurs années, et d'où il avait rapporté le goût de la liberté légale qui est l'âme de son livre. La constitution anglaise était à ses yeux le chef-d'œuvre de la législation dans les temps modernes, comme celle de Rome dans l'antiquité. Il admirait cette nation sérieuse et fière, sa liberté de tout dire, sa ferme volonté de ne rien faire contre la loi, sa patience à attendre les réformes, sa fermeté à les maintenir, ses luttes patientes et ses sages transactions. Le génie de notre grand publiciste avait trop bien pénétré les Anglais, il leur avait témoigné trop d'estime, pour qu'il n'en fût pas payé par une admiration sincère. » (M. Géruzez.)

Le moyen, je vous le demande, de ne pas admirer, en Angleterre, l'écrivain qui avait écrit le parallèle suivant?

Les Anglais sont occupés; ils n'ont pas le temps d'être polis.

Les Français sont agréables; ils se communiquent, sont variés,

se livrent dans leurs discours, se promènent, marchent, courent, et vont toujours jusqu'à ce qu'ils soient tombés.

Les Anglais sont des génies singuliers, ils n'imiteront pas même les anciens qu'ils admirent; leurs pièces ressemblent bien moins à des productions régulières de la nature, qu'à ses jeux dans lesquels elle a suivi des hasards heureux.

A Paris on est étourdi par le monde, on ne connaît que les manières, et on n'a pas le temps de connaître les vices et les vertus.

Si l'on me demande quels préjugés ont les Anglais, en vérité je ne saurai dire lequel, ni la guerre, ni la naissance (?), ni les dignités, ni les hommes à bonnes fortunes, ni le délire de la faveur des ministres; ils veulent que les hommes soient hommes; ils n'estiment que deux choses, les richesses et le mérite.

L'Europe entière considéra Montesquieu comme le législateur des nations. Il ne fut ni surpris, ni ébloui de cette renommée. Il continua à partager son temps entre son château de La Brède et Paris. A La Brède, hospitalier, simple, vendant ses vins et les vendant plus cher aux Anglais depuis l'ESPRIT DES LOIS, on le voyait causer avec les paysans. « Ils ne sont pas assez savants, disait-il, pour raisonner de travers. » A Paris, aimable convive, négligé, trop peut-être, pour le soin de sa gloire, la plupart des hommes mesurant le mérite à la roideur de

l'attitude. Résolûment honnête et sincère : « Je loue toujours devant un envieux, disait-il encore, ceux qui le font pâlir. »

« Comme homme, ce fut véritablement un sage. Si ses ouvrages doivent être un objet d'études assidues et d'admiration, sa vie aussi est un modèle à suivre. Ce grand homme aima et pratiqua la vertu, parce que la vertu est selon l'ordre et qu'elle conduit au bonheur par le respect du juste et du vrai; il fit le bien sans ostentation, et goûta la paix d'une bonne conscience. Il a été donné à peu d'hommes de pouvoir dire comme lui : « Chaque jour, je m'éveille « en revoyant la lumière avec une joie inef- « fable. » Le goût de la solitude, où il ramassait les forces de son esprit dans une méditation féconde, ne le rendait pas insensible aux agréments du commerce des hommes. « Il était, dit D'Alembert, d'une douceur et d'une gaieté toujours égales; sa conversation, légère, agréable, instructive, était coupée comme son style, pleine de sel et de saillies; point d'amertume, point de satire; personne ne racontait mieux et sans apprêts. Ses fréquentes distractions ne le rendaient que plus aimable; il en sortait toujours

par quelque trait inattendu. Il était sensible à la gloire, mais il ne voulait y parvenir qu'en la méritant; jamais il n'a cherché à augmenter la sienne par aucune manœuvre. Digne de toutes les distinctions et de toutes les récompenses, il ne demandait rien, et ne s'étonnait pas d'être oublié; quoiqu'il vécut parmi les grands par convenance et par goût, leur société n'était pas nécessaire à son bonheur; il fuyait, dès qu'il le pouvait, dans sa terre, pour y retrouver sa philosophie, ses livres et son repos. » C'est lui qui a marqué l'ordre des devoirs imposés à l'homme pour la conduite de la vie dans ces paroles mémorables : « Si je savais « quelque chose qui me fût utile et qui fût « préjudiciable à ma famille, je le rejetterais « de mon esprit. Si je savais quelque chose qui « fût utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma « patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais « quelque chose utile à ma patrie et qui fût pré- « judiciable à l'Europe et au genre humain, je « le regarderais comme un crime. » (M. Géruzez.)

Il mourut le 10 février 1755, à 66 ans; usé par le travail, mais calme, résigné, le visage

empreint de la sérénité d'un juste, Quelques années auparavant il disait : « J'avais conçu le « dessein de donner plus d'étendue et de profon- « deur à quelques endroits de mon ESPRIT DES « LOIS; j'en suis devenu incapable. Mes lectures « m'ont affaibli les yeux, et il me semble que ce « qui me reste encore de lumière n'est que l'au- « rore du jour où ils se fermeront pour jamais. » — « Je suis accablé de lassitude. Je compte me « reposer le reste de mes jours. »

Les jésuites l'entourent au lit de mort, le pressent de leur remettre les corrections qu'il avait faites aux *Lettres persanes*, afin d'en effacer les passages anti-religieux. Il s'y refuse, lègue le manuscrit aux mains de madame la duchesse d'Aiguillon et de madame Dupré de Saint-Maur : « Je veux, leur disait-il, tout sa- « crifier à la religion et rien aux jésuites. » — Il reçut cependant le viatique des mains de son curé, et celui-ci lui disant : « Monsieur, vous « comprenez combien Dieu est grand? » — « Oui, et combien les hommes sont petits. » Ce furent ses dernières paroles.

Tel était l'écrivain que nous allons juger. Tel était l'homme de bien dont nous allons ouvrir le

testament. Il l'a rédigé en présence de sa conscience et de sa raison, libre d'entraves, affranchi de préjugés, exempt de haines, seul avec sa pensée qu'éclairait la triple lueur du passé, du présent et de l'avenir.

J'ai posé les principes, et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes, les histoires de toutes les nations n'en être que les suites, et chaque loi particulière liée avec une autre loi, ou dépendre d'une autre plus générale.

Ainsi, messieurs, il embrasse l'universel et formule la synthèse de l'histoire.

Je n'ai point tiré mes principes de mes préjugés, mais de la nature des choses.

Ainsi il donne à la science pour base et pour racine non pas l'infatuation, mais l'observation.

Il n'est pas indifférent que le peuple soit éclairé. Les préjugés des magistrats ont commencé par être les préjugés de la nation. Dans un temps d'ignorance, on n'a aucun doute, même lorsqu'on fait les plus grands maux; dans un temps de lumière, on tremble encore lorsqu'on fait les plus grands biens.

Ainsi, il aspire à réchauffer le monde dans le berceau de l'instruction.

Si je pouvais faire en sorte que ceux qui commandent augmentassent leurs connaissances sur ce qu'ils doivent prescrire, et que ceux qui obéissent trouvassent un nouveau plaisir à obéir, je me croirais le plus heureux des mortels.

Ainsi, il fonde l'ordre sur la justice, il l'asseoit sur l'égalité qui n'est autre chose que la connaissance, la pratique et le respect du droit.

Si cet ouvrage a du succès, je le devrai beaucoup à la majesté de mon sujet : cependant je ne crois pas avoir totalement manqué de génie. Quand j'ai vu ce que tant de grands hommes, en France, en Angleterre et en Allemagne, ont écrit avant moi, j'ai été dans l'admiration, mais je n'ai point perdu le courage. « Et moi aussi je suis peintre, » ai-je dit avec le Corrége, *ed io anche sono pittore!*

En effet, messieurs, il est l'égal des grands hommes qui ont étudié cette science ingrate et difficile de la politique et de la législation. Il mérite d'être placé à côté de Platon, d'Aristote, de Cicéron, de Vico et de Machiavel. Moins hardi en spéculations que l'auteur du *Phédon* et de la *République;* moins méthodique que le maître d'Alexandre; moins éloquent que l'auteur des *Tusculanes;* moins savant que Vico et moins solide que le Florentin de bronze qui a

écrit *le Prince* et les *Décades;* Montesquieu les égale tous et en surpasse quelques-uns par la clarté des principes, par la rigueur des déductions historiques, par l'ampleur des aperçus, la finesse des observations, la fécondité des maximes, surtout par le souffle moral et tolérant qui anime son œuvre et la fait en quelques endroits palpiter et vibrer comme le cœur d'un homme. Dès les premières pages, il est facile de nous convaincre que nous avons affaire à un esprit de haute portée, à un génie au vol puissant. Il s'élance et nous entraîne aux cimes sereines du juste éternel et invisible, du droit éternel et inviolé :

Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé de cercle tous les rayons n'étaient pas égaux.

La loi est la raison humaine, en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre ; et les lois politiques et civiles de chaque nation ne doivent être que les cas particuliers où s'applique cette raison humaine.

Il y avait plus de vingt-cinq siècles que Platon assignait à la loi pour modèle l'idéal de justice que chaque homme porte au dedans de lui-

même, en même temps qu'il donnait pour exemplaire à l'art le type de beauté qui vit en nous. L'homme était à soi-même son révélateur, son prophète, son législateur et son juge. Le philosophe appelé à gouverner les hommes devait avoir les yeux sans cesse fixés sur l'essence de la justice, de la beauté, de la tempérance et des autres vertus, et par ses paroles, son exemple et les lois sorties de sa sagesse, faire graviter l'âme de la patrie vers cet idéal toujours entrevu, toujours souhaité, toujours inaccessible. — Il y a deux mille ans, Cicéron écrivait dans son *Traité de la République :*

« Il est une loi véritable, la droite raison con-
« forme à la nature, immuable, éternelle, qui
« appelle l'homme au bien par ses commande-
« ments, et le détourne du mal par ses menaces.
« On ne peut ni l'infirmer par d'autres lois, ni
« déroger à quelqu'un de ses préceptes, ni l'abro-
« ger tout entière; ni le sénat, ni le peuple ne
« peuvent nous dégager de son empire; elle n'a
« pas besoin d'interprète qui l'explique; il n'y
« en aura pas une à Rome, une autre à Athènes,
« une aujourd'hui, une autre dans un siècle;
« mais une seule et même loi éternelle, inalté-

« rable régit à la fois tous les peuples, dans tous « les temps, l'univers entier est soumis à sa « puissance. »

Dans son *Traité des lois*, il édictait ces principes sauveurs de la liberté et de la dignité humaines :

« Quant au droit fondamental, dérivons-le « d'abord de cette loi suprême, née pour tous « les siècles, avant qu'aucune loi eût été écrite, « avant qu'aucune cité eût été fondée. » — « Je « chercherai les sources du droit dans la na- « ture. » — « Encore une autre absurdité, et la « plus forte c'est de tenir pour juste tout ce qui « est réglé par les institutions ou les lois des « peuples. Quoi? même les lois des tyrans? Si « les trente tyrans d'Athènes eussent voulu lui « imposer des lois, si même tous les Athéniens « aimaient ces lois tyranniques, seraient-elles « plus justes? Non, il n'existe qu'un seul droit, « dont la société humaine soit enchaînée, et « qu'une loi unique institua, cette loi est la « droite raison, en tant qu'elle prohibe ou qu'elle « commande; et cette loi, écrite ou non, qui- « conque l'ignore, est injuste. »

O cri vengeur qui traverse les âges! ô sen-

tence qui condamne les despotes, flétrit les esclaves volontaires, console et justifie les obstinés! Entendez-la, messieurs, retentir au fond de votre conscience; elle l'inspire, elle la secoue, elle l'insurge contre les faiblesses, les complicités et les sophismes. Oui, leurs iniquités fussent-elles bâties à chaux et à ciment, comme dit la Bible, leurs armées plus puissantes que les légions romaines, leurs votes plus nombreux, plus sombres et plus changeants que les vagues de la mer, ils échoueront vaincus aux pieds de la raison et de la justice immortelle.

Appuyé sur ces axiomes qu'avaient proclamés ses aînés, Montesquieu étudie les trois formes du gouvernement : le républicain, le monarchique, le despotique. Il les étudie dans leur nature, dans leur principe, dans la corruption de leur principe. — Je touche ici à un sujet délicat. Je supplie qu'on ne se presse pas de conclure. J'arriverai, je crois, à une conclusion qui satisfera tous les esprits sérieux et honnêtes. Je désespère de donner jamais satisfaction aux autres.

Par une définition brève, lapidaire, comme il

convient en ces matières, Montesquieu indique la nature des trois gouvernements :

Lorsque, dans une république, le peuple en corps a la souveraine puissance, c'est une démocratie. Lorsque la souveraine puissance est entre les mains d'une partie du peuple, cela s'appelle une aristocratie. — Les pouvoirs intermédiaires, subordonnés et dépendants, constituent la nature du gouvernement monarchique, c'est à dire de celui où un seul gouverne par des lois fondamentales.

Par-là, messieurs, vous voyez clairement qu'il s'agit d'une monarchie tempérée, organe de la loi; et non d'une monarchie absolue qui l'engendre et l'applique à son gré.

Le principe du gouvernement républicain démocratique est la vertu.

Le principe du gouvernement aristocratique est la modération.

Le principe du gouvernement monarchique est l'honneur.

Ces trois principes ont été contestés par des esprits distingués, par des hommes sages dont plusieurs sont illustres. Voltaire, Condorcet, Destutt de Tracy les considèrent plutôt comme ingénieux et séduisants que comme rigoureux

et fondamentaux. Pour moi, après avoir longtemps partagé ces scrupules, je crois (affermi dans ma croyance par une méditation nouvelle que je devais à l'écrivain et à vous, messieurs, car vous faites à la fois ma crainte et mon audace; j'ose souvent beaucoup parce que je parle à des âmes libres, mais je redoute aussi, persuadé que je m'adresse à des intelligences probes), je crois, dis-je, qu'ils ont leur racine dans la nature même des choses. Montesquieu entend par *vertu* dans l'état démocratique, non pas une qualité du cœur sanctifiée par la morale, reconnue par la théologie, mais l'amour de la démocratie, c'est à dire l'amour de l'égalité, des lois et de la patrie. En ce sens on peut dire qu'il est l'essence, la sauvegarde, le bouclier de l'État, et c'est pourquoi j'ai pu m'écrier un jour : « La meilleure forteresse d'une consti« tution, c'est l'amour des peuples qu'elle gou« verne et qu'elle protége. »

Lorsque cette vertu cesse, l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir, et l'avarice entre dans tous. Les désirs changent d'objets, ce qu'on aimait, on ne l'aime plus; on était libre avec les lois, on veut être libre contre elles; chaque citoyen est comme un esclave échappé de la maison de son maître; ce

qui était maxime on l'appelle rigueur ; ce qui était règle, on l'appelle gêne ; ce qui était attention, on l'appelle crainte.

La modération se définit soi-même : elle consiste, pour l'aristocratie, à ne pas fouler la plèbe d'un pied trop pesant, d'un dédain trop superbe. Eh! qui ne sait que les outrages d'Appius aiguisent le couteau du père de Virginie? Qui ne sait que, dans l'ombre épandue sur la Suisse par l'insolence de Gessler, on entend siffler la flèche de Guillaume Tell?

Le gouvernement aristocratique a par lui-même une certaine force que la démocratie n'a pas. Les nobles y forment un corps qui, par sa prérogative, et pour son intérêt particulier, réprime le peuple : il suffit qu'il y ait des lois pour que à cet égard elles soient exécutées.

Mais autant il est aisé à ce corps de réprimer les autres, autant est-il difficile qu'il se réprime lui-même. Telle est la nature de cette constitution qu'il semble qu'elle mette les mêmes gens sous la puissance des lois, et qu'elle les en retire.

Or un corps pareil ne peut se réprimer que de deux manières, ou par une grande vertu qui fait que les nobles se trouvent en quelque façon égaux à leur peuple, ce qui peut former une grande république ; ou par une vertu moindre, qui est une certaine modération qui rend les nobles au moins égaux à eux-mêmes, ce qui fait leur conservation.

La modération est donc l'âme de ces gouvernements.

Quant à l'honneur, Montesquieu, témoin et juge des bassesses de son temps, après avoir écrit :

L'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans l'orgueil, le désir de s'enrichir sans travail, l'aversion pour la vérité, la trahison, la perfidie, l'abandon de tous ses engagements, le mépris des devoirs du citoyen, la crainte de la vertu du prince, l'espérance de ses faiblesses, et plus que tout cela, le ridicule perpétuel jeté sur la vertu, forment, je crois, le caractère du plus grand nombre des courtisans, marqué dans tous les lieux et dans tous les temps. Or il est très mal aisé que la plupart des principaux d'un État soient malhonnêtes gens, et que les inférieurs soient gens de bien ; que ceux-ci soient trompeurs, et que ceux-ci consentent à n'être que dupes.

Montesquieu ajoute, comme épouvanté de sa hardiesse à démasquer les Turcaret de la cour et les Mascarille de haut lignage :

Je me hâte, et je marche à grands pas, afin qu'on ne croie pas que je fasse une satire du gouvernement monarchique. Non, s'il manque d'un ressort, il en a un autre. L'honneur, c'est à dire le préjugé de chaque personne et de chaque condition prend la place de la vertu politique et la représente partout. Il y peut inspirer les plus belles actions, il peut, joint à la force des lois, conduire au but du gouvernement comme la vertu même.

Ainsi dans les monarchies bien réglées, tout le monde sera à

peu près bon citoyen, et on trouvera rarement quelqu'un qui soit homme de bien ; car pour être homme de bien, il faut avoir intention de l'être, et aimer l'État moins pour soi que pour lui-même.

Le gouvernement monarchique suppose, comme nous avons dit, des prééminences, des rangs, et même une noblesse d'origine. La nature de l'honneur est de demander des préférences et des distinctions : il est donc, par la chose même, placé dans ce gouvernement.

Il est vrai que, philosophiquement parlant, c'est un honneur faux qui conduit toutes les parties de l'État ; mais cet honneur faux est aussi utile au public que le vrai le serait aux particuliers qui pourraient l'avoir.

Nul doute que le philosophe et le publiciste ne préfèrent la vertu des républiques à cet honneur aléatoire des monarchies ; mais cette préférence, justifiée par la morale, ne l'aveugle pas au point de lui faire méconnaître les leçons de l'expérience.

Quand Sylla voulut rendre Rome à la liberté, elle ne put plus la recevoir ; elle n'avait plus qu'un faible reste de vertu ; et comme elle en eut toujours moins, au lieu de se réveiller après César, Tibère, Caïus, Claude, Néron, Domitien, elle fut toujours plus esclave ; tous les coups portèrent sur le tyran, aucun sur la tyrannie.

Parole admirable et profonde. Puisse-t-elle ne pas être prophétique!... — Ainsi, messieurs, même le gouvernement populaire, objet des secrètes espérances de Montesquieu, tombe et s'abîme dans l'oubli de la dignité, dans le mépris de la vertu civique.

En attendant l'aube de cette démocratie qu'il considère comme l'idéal, lointain, mais assuré de la civilisation moderne, idéal qui fut celui de Lamennais mourant et que Chateaubriand saluait du bord de sa tombe, Montesquieu s'efforce d'établir une monarchie tempérée, représentative, parlementaire; progrès considérable, immense, prodigieux si l'on songe à l'état de la France, quarante années avant la révolution. Il analyse, il dissèque, il vante, il célèbre les institutions anglaises qu'il révélait peut-être dans leur pacifique beauté, à ceux qu'elles couvrent de leur égide.

Il y a dans chaque État trois sortes de pouvoirs : la puissance législative, la puissance exécutrice des choses qui dépendent du droit des gens, et la puissance exécutrice de celles qui dépendent du droit civil.

Par la première, le prince ou le magistrat fait des lois pour un temps ou pour toujours, et corrige ou abroge celles qui sont

faites. Par la seconde, il fait la paix ou la guerre, envoie ou reçoit des ambassades, établit la sûreté, prévient les invasions. Par la troisième, il punit les crimes ou juge les différends des particuliers. On appellera cette dernière la puissance de juger; et l'autre, simplement la puissance exécutrice de l'État.

La liberté politique, dans un citoyen, est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté ; et, pour qu'on ait cette liberté, il faut que le gouvernement soit tel qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen.

Lorsque dans la même personne ou dans le même corps de magistrature la puissance législative est réunie à la puissance exécutrice, il n'y a point de liberté, parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fasse des lois tyranniques pour les exécuter tyranniquement.

La puissance de juger ne doit pas être donnée à un sénat permanent, mais exercée par des personnes tirées du corps du peuple, dans certains temps de l'année, de la manière prescrite par la loi, pour former un tribunal qui ne dure qu'autant que la nécessité le requiert.

Il faut même que dans les grandes accusations le criminel, concurremment avec la loi, se choisisse des juges ; ou, du moins, qu'il en puisse récuser un si grand nombre que ceux qui restent soient censés être de son choix.

Comme dans un État libre tout homme qui est censé avoir une âme libre doit être gouverné par lui-même, il faudrait que le peuple en corps eût la puissance législative ; mais comme cela est impossible dans les grands Etats, et est sujet à beaucoup

d'inconvénients dans les petits, il faut que le peuple fasse par ses représentants tout ce qu'il ne peut faire lui-même.

Tous les citoyens, dans les divers districts, doivent avoir le droit de donner leur voix pour choisir un représentant, excepté ceux qui sont dans un tel état de bassesse qu'ils sont réputés n'avoir point de volonté propre.

Le corps des nobles doit être héréditaire.

La puissance exécutrice doit être dans les mains d'un monarque, parce que cette partie du gouvernement, qui a presque toujours besoin d'une action momentanée, est mieux administrée par un que par plusieurs ; au lieu que ce qui dépend de la puissance législative est souvent mieux ordonné par plusieurs que par un seul.

Si la puissance exécutrice n'a pas le droit d'arrêter les entreprises du corps législatif, celui-ci sera despotique ; car, comme il pourra se donner tout le pouvoir qu'il peut imaginer, il anéantira toutes les autres puissances.

Le corps législatif ne doit point avoir le pouvoir de juger la personne, et par conséquent la conduite de celui qui exécute. La personne doit être sacrée, parce que étant nécessaire à l'état pour que le corps législatif n'y devienne pas tyrannique, dès le moment qu'il serait accusé ou jugé, la liberté serait perdue. Dans ces cas l'Etat ne serait point une monarchie, mais une république non libre. Mais comme celui qui exécute ne peut rien exécuter mal sans avoir des conseillers méchants et qui haïssent les lois comme ministres, quoiqu'elles les favorisent comme hommes, ceux-ci peuvent être recherchés et punis.

Voici donc la constitution fondamentale du gouvernement

dont nous parlons : le corps législatif y étant composé de deux parties, l'une enchaîne l'autre par sa faculté mutuelle d'empêcher. Toutes les deux seront liées par la puissance exécutrice qui le sera elle-même par la législative.

Ces trois puissances devraient former un repos ou une inaction. Mais comme par le mouvement nécessaire des choses elles sont contraintes d'aller, elles seront forcées d'aller de concert.

Si l'on veut lire l'admirable ouvrage de Tacite *sur les mœurs des Germains*, on verra que c'est d'eux que les Anglais ont tiré l'idée de leur gouvernement politique.

Comme toutes les choses humaines ont une fin, l'Etat dont nous parlons perdra sa liberté, il périra. Rome, Lacédémone et Carthage ont bien péri. Il périra lorsque la puissanse législative sera plus corrompue que l'exécutrice.

Ce n'est point à moi à examiner si les Anglais jouissent actuellement de cette liberté, ou non. Il me suffit de dire qu'elle est établie par leurs lois, et je n'en cherche pas davantage.

Tel est, messieurs, en ses dispositions essentielles, le fameux chapitre de Montesquieu sur la constitution anglaise.

Plusieurs historiens et plusieurs publicistes de l'école radicale ont blâmé cette apologie des lois britanniques. Je comprends leurs réserves et j'applaudis à leurs ambitions : ils écrivaient en un temps où la liberté n'avait qu'à choisir; amis et ennemis s'abritaient sous son nom vé-

néré ; c'était à qui lui offrirait sa plume, sa parole, son sang ; à qui la voudrait plus vaillante, plus austère, plus virginale. Nul n'en était désenchanté. Nous l'aimions tant, et d'un amour si viscéral qu'il nous était bien permis d'en être jaloux.

Mais aujourd'hui, messieurs, parmi cet écroulement de tant de droits que nous croyions à jamais conquis par le sang de nos pères ; à cette heure où nous voilà instruits par l'amertume de ce qui n'est plus, et cependant toujours affermis dans l'espérance de ce qui sera ; vaincus, mais non domptés, mulctés, mais non asservis ; à cette heure pensive qui sonne la passion des peuples et peut-être leur résurrection, il convient d'abjurer les discordes et de s'unir dans la revendication du droit.

D'ailleurs, et c'est là ma thèse, Montesquieu a écrit cette parole qu'on ne saurait trop méditer :

L'inconvénient n'est pas lorsque l'État passe d'un gouvernement modéré à un gouvernement modéré, comme de la république à la monarchie, et de la monarchie à la république ; mais quand il tombe et se précipite du gouvernement modéré au despotisme. — La plupart des peuples de l'Europe sont encore gou-

vernés par les mœurs. Mais si, par un long abus du pouvoir; si par une grande conquête, le despotisme s'établissait à un certain point, il n'y aurait pas de mœurs, ni de climats qui tinssent; et dans cette belle partie du monde, la nature humaine souffrirait, au moins pour un temps, les insultes qu'on lui fait dans les trois autres.

Se peut-il, grands dieux? ni l'exemple d'Athènes envahie, dépouillée; ni l'exemple de Rome avilie et muette; ni la leçon de Constantinople déshonorée; ni les souvenirs des anciens jours, ni la mémoire des temps à peine révolus, rien n'a servi, rien, rien, rien! L'humanité est-elle donc enfermée en un cercle, et sera-t-il dit à jamais que la leçon des pères est perdue pour les fils?... Messieurs, si plusieurs qui devraient parler se taisent par indifférence ou par prudence, qu'une voix au moins proteste! Qu'elle ressuscite le droit, ce Lazare couché dans le sépulcre de la fatalité! Levez-vous nations héroïques et misérables, ombres pâles et sanglantes qui errez sur les bords de la Vistule, du Danube et de l'Adriatique, mortes toujours vivantes! Montrez à l'univers vos flancs sacrés destinés par Dieu à enfanter des hommes libres et que vos

despotes forcent à porter des esclaves! Dépouillez le linceul qui vous couvre, déchirez vos suaires; faites-en de la charpie pour vos blessures et des drapeaux pour vos victoires! — Apprenons à connaître le secret de la corruption des gouvernements :

Le principe de la démocratie se corrompt, non seulement quand on perd l'esprit d'égalité, mais encore lorsqu'on prend l'esprit d'égalité extrême que chacun veut être égal à ceux qu'il choisit pour commander.

Le peuple tombe dans ce malheur lorsque ceux à qui il se confie, voulant cacher leur propre corruption, cherchent à le corrompre. Pour qu'il ne voie pas leur ambition, ils lui parlent sans cesse de sa grandeur; pour qu'il n'aperçoive pas leur avarice, ils flattent sans cesse la sienne.

Il se forme de petits tyrans qui ont tous les vices d'un seul. Bientôt ce qui reste de liberté devient insupportable; un seul tyran s'élève; et le peuple perd tout, jusqu'aux avantages de sa corruption.

« Pauvres gens et misérables, s'écriait en 1548 le jeune ami de Michel Montaigne, La Boétie enlevé, hélas! si vite à la philosophie, aux lettres et à l'amitié, « peuples insensés, nations opiniâ-« tres en votre mal, et aveugles en votre bien, « vous vous laissez emporter devant vous le plus

« beau et le plus clair de votre revenu, piller vos « champs, voler vos maisons, et les dépouiller « des meubles anciens et paternels! »

Après avoir dit la vérité au peuple, Montesquieu a le droit de la dire aux grands, et, suivant l'expression de Bossuet, de donner aux patriciens et aux rois de grandes et de terribles leçons.

L'aristocratie se corrompt quand le pouvoir des nobles devient arbitraire.

L'extrême corruption est lorsque les nobles deviennent héréditaires; ils ne peuvent plus guère avoir de modération. S'ils sont en petits nombre, leur pouvoir est plus grand, mais leur sûreté diminue; s'ils sont en plus grand nombre, leur pouvoir est moindre, en sorte que le pouvoir va croissant, et la sûreté diminuant, jusqu'au despote, sur la tête duquel est l'excès du pouvoir et du danger.

Comme les démocraties se perdent lorsque le peuple dépouille le sénat, les magistrats et les juges de leurs fonctions, les monarchies se corrompent lorsqu'on ôte peu à peu les prérogatives des corps ou les priviléges des villes. Dans le premier cas, on va au despotisme de tous : dans l'autre au despotisme d'un seul.

La monarchie se perd lorsque le prince, rapportant tout uniquement à lui, appelle l'État à sa capitale, la capitale à sa cour, et la cour à sa seule personne.

Enfin elle se perd lorsqu'un prince méconnaît son autorité, sa situation, l'amour de ses peuples, et lorsqu'il ne sent pas bien qu'un monarque doit se juger en sûreté, comme un despote doit se croire en péril.

Le principe monarchique se corrompt lorsque les premières dignités sont les marques de la première servitude; lorsqu'on ôte aux grands le respect des peuples, et qu'on les rend de vils instruments du pouvoir arbitraire.

Il se corrompt lorsque le prince change sa justice en sévérité; lorsqu'il met, comme les empereurs romains, une tête de Méduse sur sa poitrine; lorsqu'il prend cet air menaçant et terrible que Commode faisait donner à ses statues.

Le principe de la monarchie se corrompt lorsque des âmes singulièrement lâches tirent vanité de la grandeur que pourrait avoir leur servitude, et qu'elles croient que ce qui fait que l'on doit tout au prince fait que l'on ne doit rien à sa patrie.

Il se corrompt encore plus lorsque l'honneur a été mis en contradiction avec les honneurs, et que l'on peut être à la fois couvert d'infamie et de dignités.

Alors, si quelque pudeur demeure au fond des âmes, elle murmure, s'indigne, se soulève : c'est une révolution. Sinon, c'est la décadence, et la mort. Tout descend, tout croule, tout s'abîme dans le despotisme d'un seul; car c'est l'embûche incessamment tendue sous les pas des nations qui s'abandonnent; c'est le piége dressé,

dans la nuit, sous les pieds du droit qui s'affaisse; c'est la fosse des libertés publiques. — Messieurs, Mirabeau s'écriait le 22 septembre 1789 : « La banqueroute, la hideuse banque-« route est là; elle menace d'engloutir vous, vos « propriétés, votre honneur... et vous délibé-« rez! » — Et moi je vous dis avec Montesquieu : « Le despotisme, le hideux despotisme est là, il menace d'engloutir les démocraties qui renoncent à la vertu, les aristocraties qui oublient la modération, les monarchies qui abjurent l'honneur, et vous vous endormez dans l'indifférence!... N'êtes-vous plus les fils de vos pères?... »

Savez-vous ce que c'est que le despotisme? Connaissez-vous le principe sur lequel il se fonde ?

Comme il faut de la vertu dans une république et dans une monarchie de l'honneur, il faut de la *crainte* dans un gouvernement despotique. Pour la vertu, elle n'y est point nécessaire, et l'honneur y serait dangereux. — Il faut que la crainte y abatte les courages, et y éteigne jusqu'au moindre sentiment d'ambition. — Comme l'éducation dans les monarchies ne travaille qu'à élever le cœur, elle ne cherche qu'à l'abaisser dans les États despotiques, il faut qu'elle y soit servile. — Quand les

sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit, voilà le gouvernement despotique. — Comme le principe du gouvernement despotique est la crainte, son but est la tranquillité; mais ce n'est point une paix, c'est le silence des villes que l'ennemi est près d'occuper.

Et enfin, messieurs, cette prophétie lamentable :

« *Le despotisme d'un seul finit par la conquête.* »

Ah! les idées se pressent en foule; les sentiments, les regrets, les patriotiques douleurs m'assiégent. Ils sont venus, ils sont venus de l'Orient, de l'Occident et du Nord, montés sur des chevaux rapides; ils ont foulé le sol sacré; nos pères pleuraient en nous racontant l'opprobre de la patrie!...

Je touche à la conclusion que je vous annonçais tout à l'heure. Montesquieu reconnaît et proclame des lois antérieures aux lois positives. Ces lois, que nul n'a créées, que nul n'a le droit d'abolir, ont pour asile, pour règle et pour organe : la conscience, la raison, la justice. Elles sont l'assise du monde moral, l'exemplaire sur lequel s'ordonnent les constitutions. Celles-ci à leur tour contiennent des principes essentiels dont la corruption entraîne leur décadence. Eh

bien, je dis qu'au dix-neuvième siècle la plupart des monarchies représentatives participent de la nature du gouvernement républicain et du gouvernement aristocratique. Elles touchent à la république par l'élection et le suffrage; elles tiennent de l'aristocratie par les pouvoirs intermédiaires, subordonnés et dépendants. Ne croyez donc pas qu'il vous suffise, pour durer, d'un seul des trois principes. Eh, messieurs, c'est votre gloire d'être condamnés au divin supplice de l'honneur, de la modération et de la vertu. La vie vaudrait-elle d'être conservée dans l'abjection, la violence et l'infamie? — Il vous faut encore la douceur des lois, l'indépendance du pouvoir civil, la liberté de la pensée, de la parole et du livre, la tolérance religieuse et la répression de l'ambition sacerdotale.

Dans les États modérés un bon législateur s'attachera moins à punir les crimes qu'à les prévenir; il s'appliquera plus à donner des mœurs qu'à infliger des supplices.

L'expérience a fait remarquer que, dans les pays où les peines sont douces, l'esprit du citoyen en est frappé, comme il l'est ailleurs par les grandes.

Le mal est venu de cette idée qu'il faut venger Dieu. Mais il faut faire honorer la divinité, et ne la venger jamais. En effet, si

l'on se conduisait par cette dernière idée, quelle serait la fin des supplices? si les lois des hommes ont à venger un être infini, elles se règleront sur son infinité, et non pas sur les faiblesses, sur les ignorances, sur les caprices de la nature humaine.

« — Vous êtes les juges du champ et du pré, disait Michel de l'Hospital; non de la religion, non des intentions, non de la pensée. »

Les familles particulières peuvent périr; ainsi les biens n'y ont pas une destination perpétuelle. Le clergé est une famille qui ne peut pas périr; les biens y sont donc attachés pour toujours, et n'en peuvent pas sortir. Le clergé est une famille qui ne doit point s'augmenter; les biens doivent donc y être bornés. Nous avons retenu les dispositions du Lévitique sur les biens du clergé, excepté celles qui regardent les bornes de ces biens : effectivement, on ignorera toujours parmi nous quel est le terme après lequel il n'est plus permis à une communauté religieuse d'acquérir.

Ces acquisitions sans fin paraissent aux peuples si déraisonnables, que celui qui voudrait parler pour elles serait regardé comme un imbécile.

Arrêtez la main-morte, s'il est possible.

Le moindre bon sens fait voir que ces corps qui se perpétuent sans fin ne doivent pas vendre leurs fonds à vie, ni faire des emprunts à vie, à moins qu'on ne veuille qu'ils se rendent héritiers de tous ceux qui n'ont point de parents, et de tous ceux

qui n'en veulent point avoir. Ces gens jouent contre le peuple, mais ils tiennent la banque contre lui.

Encore un mot, un seul, le plus éloquent à la fois et le plus respectueux qui soit tombé des lèvres d'un philosophe réclamant les droits de l'humanité, au nom même du Dieu qui fut cloué sur le gibet de l'intolérance.

Nous vous conjurons, non pas par le Dieu puissant que nous servons vous et nous, mais par le Christ que vous nous dites avoir pris la condition humaine pour vous proposer des exemples que vous puissiez suivre; nous vous conjurons d'agir avec nous comme il agirait lui-même s'il était encore sur la terre. Vous voulez que nous soyons chrétiens et vous ne voulez pas l'être. Mais si vous ne voulez pas être chrétiens, soyez du moins des hommes.

Oui, encore un coup, vous avez besoin de sauver ces principes, d'appliquer ces préceptes, de pratiquer ces vertus. Non seulement vous, mais avec vous la Hollande, l'Angleterre, la Suède, la Suisse, l'Italie ressuscitée et régénérée; en un mot toutes les nations libres. Quant aux autres, je ne leur souhaite rien, sinon la honte de leur servitude et le courage d'en sortir.

Messieurs, je me suis étendu — trop peut-être — sur la partie philosophique, dogmatique et politique de l'ESPRIT DES LOIS. Il m'a semblé qu'elle était la plus vivante. Je voudrais effleurer la partie historique, vous montrer l'auteur des *Considérations sur la grandeur des Romains et leur décadence*, pénétré du véritable esprit de l'histoire, je voudrais vous le montrer racontant le premier aux Français leurs origines et portant quelque lumière dans le chaos des lois barbares et féodales. Cet historien, en qui je retrouve un souvenir de l'élégante gravité de Thucydide et comme un écho de la conscience de Tacite, il me serait facile de vous convaincre qu'il est l'ancêtre des historiens contemporains : Aug. Thierry, Michelet, Monteil, Henri Martin, Sismondi. Ces rapprochements donnent de la vie, du mouvement, de l'âme à nos entretiens; ils étaient une des séductions du grand critique auquel j'empruntais les premières paroles de mon discours. Le monde passé n'est visible souvent qu'à travers le monde actuel. La Constituante résonne des bruits de l'Agora et du Forum, Mirabeau explique Démosthène; je comprends mieux César depuis que nos pères

ont vu Bonaparte; et nos enfants connaîtront le fond de l'âme de Tibère. — Je voudrais aussi vous initier aux capitulations, aux tempéraments de Montesquieu, touchant certains principes de sa philosophie et même quelques points de l'histoire. Il obéissait à la détestable nécessité de se plier au temps, de s'ajuster aux circonstances, aux hommes. Quelle tristesse! Quelle amertume! Les génies s'abaissent devant les habiles. Les principes fléchissent devant les intérêts. Les consciences plient sous la menace, Alceste se dérobe à Tartufe, et Montesquieu, l'émule de Platon, le rival d'Aristote, l'égal de Cicéron et de Machiavel, s'alarme de l'opinion stipendiée d'un lieutenant-général de la police. En effet, l'Esprit des Lois, comme la plupart des chefs-d'œuvre qui honorent la France, fut imprimé à l'étranger, clandestinement, comme un mauvais livre. Et cependant, vous en avez pu juger, quelle grandeur! quelle ampleur! quelle sagesse! quelle modération!

Il y avait trois manières principales de traiter un sujet pareil à celui de l'Esprit des Lois. Premièrement la manière théocratique et surnaturelle; celle de Moïse, des premiers législateurs

de la Grèce, et des prêtres romains; laquelle, renouvelée par Bossuet et ceux de son école, engendrant la loi humaine par la loi divine, considère la première comme une émanation fatale de la seconde, et se réservant le monopole de pénétrer les conseils de la Providence, s'arroge le droit de les appliquer comme autant d'inflexibles décrets. Deuxièmement la manière spéculative et théorique, celle de Lycurgue, de Platon, de Campanella, de Thomas Morus, de Saint-Simon et de Fourier, par laquelle, considérant l'homme en lui-même sans tenir compte des circonstances qui l'entourent, ils construisent une cité idéale appuyée ou plutôt suspendue sur des principes abstraits. Ces deux méthodes me paraissent applicables aux époques de l'enfance des peuples lorsque leur conscience sommeille avec leur intellect. Je n'entends discuter ici ni leur puissance éducatrice, ni leur utilité temporaire. — En troisième lieu se présente la manière historique et positive que je suis tenté d'appeler expérimentale, par laquelle, comparant entre elles les institutions, considérant l'homme concret, entouré, façonné, dominé par l'événement, nous bâtissons la cité la plus con-

forme à ses aptitudes naturelles et à la force des choses. C'est la méthode d'Aristote, de Cicéron, de Machiavel, de Bodin, de la Boétie, de Beccaria. Vous avez vu qu'elle est aussi celle de Montesquieu. Cet esprit équilibré et pondéré choisit naturellement le système qui donne la plus large part à la raison, et qui relève de l'observation et de l'expérience. Il marche sur les traces de quelques anciens, mais non d'un pas servile, car Aristote conclut à l'aristocratie, Cicéron à l'excellence des lois romaines telles quelles; tandis que le publiciste français, secouant le joug du préjugé, le lourd fardeau de l'admiration nationale, aboutit au gouvernement parlementaire, promesse de la démocratie. Il ne s'avance pas seul dans cette carrière où l'ont précédé Étienne Marcel, Molé, Harlay, Michel de l'Hospital, il appartient à cette lignée de penseurs, de magistrats et de légistes qui ont fait de la France la terre natale du droit moderne, comme Rome avait été celle du droit antique. Hélas! Rome est tombée. La lettre a tué l'esprit. Le code de Justinien et la loi des Douze Tables n'ont pu sauver un peuple, tant il est vrai que l'âme seule est vivace, et non la forme.

Il se pourrait donc que la France éprouvât le sort de Rome, car une nation doit mourir de qui la législation n'est pas progressive. Il se pourrait que ma chère France se glaçât à son tour dans le formulaire de ses lois. Il faut que la loi embrasse le temps et qu'il s'y meuve à l'aise.

C'est là, messieurs, le caractère général du dix-huitième siècle. Son œuvre me paraît contenir en un cercle immense, aux rayons sans cesse grandissants, tout ce qui intéresse l'humanité. Lois, dogmes, coutumes, elle touche à tout, elle remue l'intelligence en ses profondeurs, elle discute la foi en ses mystères, elle secoue la raison sur sa base. Comme elle a pour guide le libre examen, je vous le demande, s'arrêtera-t-elle? Jamais, jamais, jamais! Les siècles la recueillent; ils se la passeront l'un à l'autre, agrandie, mûrie, transfigurée, et nul ne sait quelle main plantera les bornes de cet héritage.

On peut dire d'elle ce que disait M. Guizot de la Révolution : « Et nous mêmes, après « soixante années de métamorphoses et d'épreu- « ves, relancés tout à coup sur cet océan d'où « l'on ne voit plus de terres, pouvons-nous dire

« aujourd'hui, à l'abri de notre nouvelle relâche,
« vers quels abîmes ou vers quels ports nous
« poussera encore ce grand vent de 1789, tant
« de fois assoupi et jamais épuisé? »

Avril 1862.

VOLTAIRE, HISTORIEN

MESSIEURS,

Il y a un an, j'ai lu devant vous divers passages d'une tragédie de Voltaire, ainsi que de nombreux fragments de ses dialogues philosophiques. Tout en reconnaissant l'infériorité littéraire de sa forme dramatique, comparée à celle de Racine et de Corneille qu'il se proposait pour modèles; tout en le proclamant inégal à Shakespeare dont il imitait les sauvages et sublimes hardiesses anglaises avec une sorte de pudeur académique et française, j'ai essayé de définir exactement le caractère et le rôle de son théâtre.

Caractère glorieux, rôle considérable. Il a, conformément au précepte ancien, agrandi la scène jusqu'aux proportions d'un temple et d'une école, élargi l'enceinte tragique pour y faire entrer, en même temps que les passions humaines, les pensées philosophiques; créé par ses héros une armée qui propage au sein du plus impressionnable des peuples les principes d'une morale miséricordieuse et d'une tolérance universelle. Racine nous remue, Corneille nous rehausse, Voltaire nous enseigne. L'un, d'une main délicate, soulève les chastes draperies des passions élégiaques et tendres; l'autre se drape fièrement dans le manteau castillan des héros; le troisième s'enveloppe, pour ainsi parler, de la robe traînante du maître et du penseur. — Nous sortons des tragédies de Racine, charmés, pénétrés, attendris. Qui de nous ne sait compatir à la destinée lamentable de Phèdre? Qui de nous n'a frémi en lisant ces beaux vers où la fatalité antique se mêle, en la combattant, à la conscience moderne, où le cœur d'une femme se débat et crie sous la main des dieux? — Nous quittons les tragédies de Corneille, avec des tressaillements d'émulation

et d'enthousiasme; pour un peu de temps, nous gardons en nous-mêmes la vague ressemblance, la parenté fugitive des Cid, des Horace, des Polyeucte. Le plus humble d'entre vous, s'il entend Auguste s'écrier :

> Soyons amis, Cinna; c'est moi qui t'en convie!

le plus humble versera les larmes du grand Condé; car le théâtre est la patrie commune, la cité des égaux. L'homme du peuple qui tressaille au même choc moral, la femme du peuple qui pleure sous l'atteinte de la même douleur, voilà les signes auxquels je reconnais, en la bénissant, notre commune et fraternelle origine. — Les tragédies de Voltaire nous rendent meilleurs, plus doux, plus humains, plus bienfaisants. Il en rayonne je ne sais quelle atmosphère saine et cordiale où nos cœurs respirent à l'aise. Qui de nous ne haïra le fanatisme en écoutant cette maxime de Mahomet :

> Je dois régir en Dieu l'univers prévenu,
> Mon empire est détruit si l'homme est reconnu.

Qui de nous ne sentira son âme s'adoucir sous la sereine influence de ces vers d'Olympie :

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence,
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels...

Qui de nous n'éprouvera la légitime fierté de la probité plébéienne et du travail à ces paroles de Cicéron, dans *Rome sauvée :*

Pensez-vous affaiblir ma gloire et ma puissance;
En décriant mes soins, mon état, ma naissance?
Dans ces temps malheureux, dans nos jours corrompus,
Faut-il des noms à Rome? Il lui faut des vertus.
Ma gloire (et je la dois à ces vertus sévères),
Est de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi! De votre honneur jaloux,
Craignez que votre nom ne finisse dans vous...

Ainsi, messieurs, si je voulais caractériser les trois grands tragiques dont les œuvres immortalisent la scène française, je dirais que Racine habille et fait parler les anciens héros en chevaliers des romans modernes, mêle incessamment aux passions païennes la résignation

des femmes chrétiennes et leur virginale pudeur; que le grand Corneille dessine et sculpte les types surhumains de ses rêves; que Voltaire s'applique à former des hommes. Le premier attendrit; le second transfigure; le troisième civilise.

Par la lecture de ses dialogues philosophiques, je me suis proposé de venger Voltaire et avec lui le dix-huitième siècle tout entier des accusations d'athéisme et d'immoralité qui pèsent sur leur mémoire. En dépit des calomnies et malgré les colères amassées pieusement, comme une sorte de bûcher moral où ses œuvres devaient être brûlées, j'ai prouvé par le dialogue d'*Evhémère* que la philosophie de Voltaire reposait sur le théisme, base commune à la plupart des cosmogonies depuis celle de Platon et de Confucius jusqu'à celle de Descartes et de Leibnitz; j'ai prouvé que pas plus que ces grands génies, il n'avait suspendu l'homme entre le hasard et le néant, le faisant sortir de l'un pour le plonger dans l'autre, après cet éclair, ce souffle, ce soupir d'une ombre qu'on appelle la vie humaine.

Par le dialogue du *Caloyer et d'un homme*

de bien, j'ai montré la morale universelle jaillissant, comme d'une source profonde et pure, de cette croyance en un être générateur et conservateur, principe et fin, ordre, harmonie, puissance, éternellement cherché, inconnu éternellement, aspiration de l'âme, désespoir de la raison qui sent en même temps qu'il est et qu'elle ne le peut saisir; et j'ai voulu par le dialogue de *Marc Aurèle et d'un Récollet*, par le chapitre éloquent des *Esprits serfs*, prouver que la superstition est plus ridicule encore et plus sinistre que l'incrédulité, qu'il y a des abîmes et des escarpements au sommet desquels les esprits asservis sont pris de vertige et d'épouvante, que le giron de la foi est moins sûr et moins tranquille que l'ample sein de la science, et que si nous ne pouvons gravir jusqu'aux cimes de l'absolu, ce n'est pas une raison pour nous agenouiller aux pieds de l'impossible. — Enfin, quittant ces questions formidables, j'ai cherché et trouvé, dans les fragments sur la *Question*, sur la *Peine de mort*, sur la *Meilleure législation*, sur la *Tolérance*, les titres de Voltaire à l'admiration, à la vénération de tous ceux que domine et dirige un amour sincère de

l'humanité. Je l'admire parce qu'il est grand et vrai; je le vénère parce qu'il a été persécuté de son vivant, et que même de nos jours sa mémoire paie encore la rançon de ses philippiques amères et de ses fougueuses ironies contre les folliculaires et les cuistres. C'est lui qui a soigneusement colligé et fustigé les trente-quatre sottises du Père Nonotte. C'est lui qui a écrit ces mots sur le Père Garasse : « Chaque siècle, « chaque nation a eu ses Garasses. C'est une « chose incompréhensible que cette multitude « de calomnies dévotement vomies dans l'Eu- « rope par des bouches infectes qui se disent « sacrées. Crie encore : Dieu! Dieu! Dieu! tu « ressembleras à ce prêtre irlandais qu'on allait « pendre pour avoir volé un calice : « Voyez, « disait-il, comme on traite les bons kétéliques « qui sont venus en France pour la rlichion. »

Voilà, messieurs, ce que les Garasse ne pardonneront jamais à Voltaire. Mais nous que l'injustice afflige et que révolte la calomnie, nous continuerons librement, respectueusement l'étude de cette figure à la fois railleuse, indulgente, méditative. L'œuvre de Voltaire embrasse presque tout ce qu'il est donné à l'homme

de connaître. L'activité, la fécondité s'allient ici à la rectitude; le bon sens marche de pair avec l'enthousiasme. A vingt ans, il était déjà philosophe : à quatre-vingts ans, il était encore poète. Il me semble le voir sortant de la Bastille où il réfléchissait depuis six mois sur les inconvénients de la fréquentation des grands seigneurs, il me semble, dis-je, le voir s'embarquer pour l'Angleterre, aborder en proscrit à cette île hospitalière, en 1725, à l'aurore de sa jeunesse; s'initier aux principes de la philosophie, aux immenses travaux de Newton dont il suivit le convoi funèbre, à la pratique de la liberté qu'il aima, comme tout le monde, du jour où il reçut ses premières caresses; vivre en sage et en épicurien dans le commerce de Bolingbroke et des hommes d'État, comparer entre elles les diverses institutions politiques et préparer les matériaux des livres dont il devait, presque malgré elle, enrichir bientôt sa patrie. Puis, soixante ans après, au théâtre, applaudi, fêté, acclamé, bercé par cette douce popularité que donnent les arts, l'éloquence, le génie, une vie entière consumée au service de la vérité et du droit, et que la France accorde rarement à ceux

qui font sa gloire, je crois voir l'illustre vieillard tout à coup rajeuni, embrasser avec une grâce sénile, empreinte peut-être d'un souvenir de la cour du Régent, madame la duchesse de Villars que la foule désigne comme la plus belle des femmes au plus spirituel des hommes. Ne dirait-on pas une scène d'Homère.

Ce poète qui chante Hélène et fait lever
Les plus vieux devant les plus belles (1)?...

Mais un Homère du dix-huitième siècle..... qui aurait quitté le Scamandre pour la Seine, et des forêts de l'Ida serait descendu dans les jardins de Trianon.

Cette jeunesse obstinée, cette égalité morale sont un des signes distinctifs du génie de Voltaire. Il a tout entrepris, et il ne s'est dégoûté de rien, sa vie ayant été invariablement dirigée vers le même but : l'extirpation des préjugés et l'adoucissement des mœurs humaines.

Nous connaissons le philosophe et le poète. Apprenons à connaître l'historien. — Je disais en parlant de Montesquieu : « il partage avec

(1) V. Hugo.

Voltaire la gloire d'avoir donné à l'histoire une âme, une conscience. » Avez-vous bien compris le sens de ces paroles? et moi-même ne les ai-je pas trop rapidement jetées dans vos esprits, comme une semence que la méditation devait féconder?

Qu'est-ce à dire? Avant Voltaire et Montesquieu, les historiens français n'étaient-ils que des nomenclateurs, des classificateurs indifférents? Le bien et le mal, l'innocence et l'iniquité, les abus de la force, le droit outragé, ne trouvèrent-ils jusqu'au dix-huitième siècle, que des avocats tièdes ou corrompus, prêts à plaider et à trahir toutes les causes? Est-ce que, par hasard, pour me servir de l'éloquente expression d'un pasteur protestant; est-ce que la conscience a fait une *irruption soudaine* dans l'humanité, comme un volcan de justice qui trouverait tout à coup une issue? Non, messieurs, je ne prétends pas cela. Je ne crois pas aux révélations subites, et je sais aussi bien que personne combien les anciens âges travaillent à former les nouveaux. Non, je ne dis pas que Voltaire a eu la gloire d'inventer la conscience. Si je le disais, Michel de l'Hospital, Sully, La

Noue, Harlay, Agrippa d'Aubigné, Coligny, le président de Thou, Catinat, tous ces magistrats, ces soldats, ces ministres, ces chefs de parti qui furent à la fois de grands esprits et de grands cœurs et dont plusieurs écrivirent l'histoire d'une plume aussi brave que leur épée, aussi intègre que leur vie, tous se lèveraient contre moi, et m'accableraient sous le poids de leurs démentis héroïques. — Mais le grand cœur du seizième siècle ne battait plus. L'histoire devenait servile, sous Louis XIV, comme tout le reste. Ce n'est pas en vain qu'on habitue une nation à se courber, ce n'est pas pour un jour que le despotisme détend les âmes et déprime les intelligences. Longtemps encore après qu'il est disparu, elles demeurent dans l'attitude humiliée où il les a forcées d'être. Les peuples échappés à la servitude ont de la peine à se tenir debout, chancellent comme des enfants dont ils ont les terreurs, les fantaisies, les exigences, l'impatiente avidité et les inexplicables désespoirs. M. Villemain a donc eu raison de dire et j'aime à répéter après lui : « Il faut « l'avouer, sauf l'incomparable génie de Bos- « suet, dans une œuvre à part, et malgré l'ex-

« cellent style de Saint-Réal et de Vertôt, l'his-
« toire sous Louis XIV était bien dégénérée du
« grand caractère que lui avait imprimé le
« seizième siècle; ou du moins, pour le garder,
« elle se cachait dans la liberté des mémoires
« posthumes. Hors de là, elle était officielle et
« menteuse, même dans le passé le plus loin-
« tain. C'était une tradition, une habitude, non
« seulement de taire ou d'altérer certains faits
« par circonspection politique, mais de falsifier
« la couleur générale des événements et des
« mœurs, par respect pour le temps présent.
« On n'osait juger librement Charles IX ou
« Henri III. Cette contrainte aggravée sous les
« dernières années de Louis XIV, dura même
« après sa mort, et dans la licence qui suivit. »

Ce qui manquait à l'histoire, c'était la hardiesse, la sincérité. Voltaire les lui a rendues. L'entreprise était malaisée. — Chose digne à jamais d'étonnement! Sujet bien fait pour inspirer des réflexions tristes et salutaires! — Il est des temps où dire la vérité aux morts est un acte de courage, où les vivants redoutent la leçon qui sort des tombes. — En 1731, la première œuvre historique de Voltaire, « l'*Histoire de*

Charles XII, bien qu'elle ne touchât en rien à l'arche sainte du gouvernement en France et malgré l'éloge fort exagéré du roi Stanislas, père de la reine, ne put se produire que furtivement grâce aux stratagèmes de l'auteur et à l'activité des contrefaçons. » (M. Villemain.)

Voltaire écrivit cette histoire au sein de la paisible solitude de Cirey, où retiré près d'une amie exquise et fidèle, madame du Châtelet, il fuyait les persécutions, et cherchait un abri contre les calomnies. Déjà il en était abreuvé. Les ennemis de la raison lui ont fait cet honneur de le considérer comme son plus éloquent défenseur, et de le traiter comme tel. Personne n'inspira d'amitiés plus ferventes, d'admiration plus unanime, et de haines plus vivaces. — Mais je l'avoue, lorsque je cherche la cause de la clandestinité de l'*histoire de Charles XII*, je ne puis la trouver que dans le discours préliminaire de la première édition :

Il y a bien peu de souverains dont on dût écrire une histoire particulière. En vain la malignité ou la flatterie s'est exercée sur tous les princes : il n'y en a qu'un très petit nombre dont la mémoire se conserve; et ce nombre serait encore plus petit si l'on ne se souvenait que de ceux qui ont été justes.—Les princes

qui ont le plus de droit à l'immortalité sont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Par une raison contraire, on garde le souvenir des mauvais princes, comme on se souvient des inondations, des incendies et des pestes. Il y a un vulgaire parmi les princes comme parmi les autres hommes, *qui ne mérite pas que l'on s'occupe de lui*. Si quelque prince et quelque ministre trouvaient dans cet ouvrage des vérités désagréables, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions; que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur; que l'histoire est un témoin et non un flatteur; et que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire.

Ces paroles alors paraissaient hardies; elles l'étaient en effet. Eh qui sait? Peut-être aujourd'hui même le sont-elles encore.—Quant au livre en lui-même, ce que j'en admire, c'est la grâce, la rapidité, l'intérêt du récit, l'élégance du style, la simplicité fière, en quelque sorte soldatesque. On dit que Quinte-Curce servit de modèle à l'historien français. Voltaire surpasse Quinte-Curce de la hauteur dont Alexandre dépasse Charles XII. Parfois je trouve le tour ingénieux de Salluste, mais c'est avant tout une histoire française, alerte, souple, claire et qui court droit au but. Nulle déclamation, nul embarras, nulle décoration oratoire; des pein-

tures exactes, pittoresques; le paysage mêlé au récit, comme dans Xénophon, en sorte que l'on voit les événements se dérouler, les hommes agir au sein de la nature. Cette vive peinture des contrées me charme et me rappelle ces belles histoires grecques où les descriptions abondent... trop peut-être. On dirait que les auteurs se sont proposés de rendre amoureux de leur patrie tous ceux qui liraient leurs livres, et de transmettre à la postérité le portrait de la Grèce en même temps que le récit de ses guerres et le tableau de ses mœurs. On raconte cependant que Napoléon, durant cette funèbre campagne de 1812 où le soleil d'Austerlitz s'éteignit dans les neiges, lisant sur les lieux mêmes l'histoire du roi de Suède, constatait avec amertume les inexactitudes de Voltaire. En effet, la carte de Voltaire est loin d'avoir la rigueur d'une carte stratégique. L'esprit géométrique de Napoléon répugnait à ces tableaux où quelque fantaisie d'artiste se mêle à la vérité, sans l'altérer en ses caractères essentiels, mais couvrant çà et là de lambeaux de pourpre son austère nudité. Pour moi, ce n'est pas au compas que je mesure l'histoire

et je ne fais pas à Voltaire ce reproche de conquérant. Encore moins dirai-je comme Montesquieu « l'auteur manque quelquefois de sens. » Ce sont là griefs de grand homme, critiques de confrère. — Le principal, le seul défaut de l'*histoire de Charles XII* est le ton général, l'allure de la composition. Condorcet s'irrite contre ceux qui l'appellent un roman.

« La vie de Charles XII, écrit-il, est le pre-
« mier morceau d'histoire que Voltaire ait pu-
« blié. Le style aussi rapide que les exploits du
« héros entraîne dans une suite non interrom-
« pue d'expéditions brillantes, d'anecdotes sin-
« gulières d'événements romanesques qui ne
« laissent reposer ni la curiosité, ni l'intérêt.
« Rarement quelques réflexions viennent inter-
« rompre le récit, l'auteur s'est oublié lui-même
« pour faire agir ses personnages. Il semble
« qu'il ne fasse que raconter ce qu'il vient d'ap-
« prendre sur son héros. Il n'est question que
« de combats, de projets militaires; et cepen-
« dant on y aperçoit par dessus tout l'esprit d'un
« philosophe, et l'âme d'un défenseur d'huma-
« nité.

« Voltaire n'avait écrit que sur des mémoires

« originaux, fournis par les témoins mêmes des « événements; et son exactitude a eu pour ga- « rant le témoignage respectable de Stanislas, « l'ami, le compagnon, la victime de Charles XII.

« Cependant on accusa cette histoire de n'être « qu'un roman, parce qu'elle en avait tout l'in- « térêt. »

Condorcet a raison au fond : jamais histoire ne fut plus véridique. Voltaire, en général, néglige de citer ses sources, d'indiquer ses origines; emporté par le mouvement du récit il se refuse à charger sa narration de ces notes savantes qui guident, soutiennent, éclairent et rassurent les lecteurs dont la plupart ont besoin d'être rassurés. La science de Voltaire est considérable, sa mémoire immense, prodigieuse, mais, soit dédain, soit candeur, il les prodigue sans chercher à les justifier.

Pour moi, bien éloigné de recommander la raideur pédantesque de quelques auteurs gonflés de rhétorique, je voudrais, je l'avoue, plus de gravité dans le récit. Il me semble, pour ne citer qu'un seul exemple, que la bataille de Pultawa gagnerait à être racontée de ce style sévère, énergique, mélancolique, dont Tacite

ornait sobrement le récit de quelques batailles romaines, et que Voltaire lui-même a su trouver plus tard pour peindre la défaite de Malplaquet et l'humiliation de la France. Il y a des événements si considérables qu'il faut savoir s'arrêter devant eux, les contempler en hauteur et en profondeur, suivant l'expression de Bossuet, pénétré d'une sorte de respect et d'étonnement; car ils me paraissent grands et respectables comme de gigantesques colonnes milliaires destinées à marquer de distance en distance, les étapes du genre humain. Voltaire passe outre. Peut-être ne les a-t-il pas vus ces témoins impassibles.

Cependant, à de rares intervalles, il ralentit sa marche et consent à pénétrer avec son lecteur dans les secrets de la politique, des mœurs ou des constitutions. Les pages qu'il a écrites sur la Pologne demeurent au nombre des plus vraies qu'on ait publiées sur ce peuple dont la servitude est un remords pour les cabinets européens :

La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que

la Suède. Ses peuples ne sont chrétiens que depuis environ sept cent cinquante ans. C'est une chose singulière que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne se parle aujourd'hui communément qu'en Pologne. Ce grand pays est très fertile; mais les peuples n'en sont que moins industrieux. Les ouvriers et les marchands qu'on voit en Pologne sont des Écossais, des Français, surtout des juifs. Ils y ont près de trois cents synagogues; et à force de multiplier, ils en seront chassés comme ils l'ont été en Espagne. Ils achètent à vil prix les blés, les bestiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick et en Allemagne, et vendent chèrement aux nobles de quoi satisfaire l'espèce de luxe qu'ils connaissent et qu'ils aiment. Ainsi ce pays, arrosé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de sel, et couvert de moissons, reste pauvre malgré son abondance, parce que le peuple est esclave, et que la noblesse est fière et oisive.

Son gouvernement est la plus fidèle image de l'ancien gouvernement celte et gothique, corrigé ou altéré partout ailleurs. C'est le seul État qui ait conservé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner sa voix dans l'élection d'un roi, et de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits est joint au plus grand des abus : le trône est presque toujours à l'enchère; et comme un Polonais est rarement assez riche pour l'acheter, il a été vendu souvent aux étrangers. La noblesse et le clergé défendent leur liberté contre leur roi, et l'ôtent au reste de la nation. Tout le peuple y est esclave, tant la destinée des hommes est que le plus grand nombre soit par-

tout, de façon ou d'autre, subjugué par le plus petit! Là, le paysan ne sème point pour lui, mais pour des seigneurs à qui lui, son champ et le travail de ses mains appartiennent, et qui peuvent le vendre et l'égorger avec le bétail de la terre. Tout ce qui est gentilhomme ne dépend que de soi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une assemblée entière de la nation : il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné ; ainsi il n'est presque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres ; ceux-là se mettent au service des plus puissants, en reçoivent un salaire, font les fonctions les plus basses. Ils aiment mieux servir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce ; et, en pansant les chevaux de leurs maîtres, ils se donnent le titre d'électeurs des rois et de destructeurs des tyrans...

Cette énergique peinture de la misère des paysans, de l'omnipotence de la noblesse, de son oisive opulence et de son orgueilleuse domesticité; ce tableau où la pauvreté du serf conspire avec la vanité du gentilhomme la décadence de la nation polonaise, n'ont-ils pas armé contre l'*histoire de Charles XII* les sévérités de la police? N'y avait-il pas là une satire de la France? Est-ce la première fois d'ailleurs, que pour dire à ce grand pays ses vérités il convient de les affubler de livrées étrangères?

La noblesse, jalouse de ses libertés, vend souvent ses suffrages,

et rarement ses affections. A peine ont-ils nommé un roi qu'ils craignent son ambition, et lui opposent leurs cabales. Les grands qu'il a faits, et qu'il ne peut défaire, deviennent souvent ses ennemis, au lieu de rester ses créatures. Ceux qui sont attachés à la cour sont l'objet de la haine du reste de la noblesse : ce qui forme toujours deux partis; division inévitable et même nécessaire, dans un pays où l'on veut avoir des rois et conserver sa liberté.

Ce qui concerne la nation est réglé dans les états généraux qu'on appelle diètes.

Ces diètes se doivent tenir, par les lois du royaume, alternativement en Pologne et en Lithuanie. Les députés y décident souvent leurs affaires le sabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils sont descendus, et quelquefois même au milieu de l'ivresse, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états généraux jouit du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple de s'opposer aux lois du sénat. Un seul gentilhomme qui dit : *Je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste ; et s'il part de l'endroit où se tient la diète, il faut alors qu'elle se sépare.

On apporte aux désordres qui naissent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les lois, mais autorisées par l'usage, se font au nom du roi, quoique souvent contre son consentement et contre ses intérêts; à peu

près comme la ligue se servait en France du nom de Henri III pour l'accabler; et comme en Angleterre le parlement, qui fit mourir Charles Ier sur un échafaud, commença par mettre le nom du prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux diètes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les États monarchiques un roi peut abolir les lois de son prédécesseur et les siennes propres.

La noblesse qui fait les lois de la république, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, et peut composer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, nommée *pospolite*, se meut difficilement, et se gouverne mal : la difficulté des vivres et des fourrages la met dans l'impuissance de subsister longtemps assemblée. La discipline, la subordination, l'expérience lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime se rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un temps dans l'esclavage; mais elle secoue bientôt le joug : ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, et qui se relèvent dès que le vent ne souffle plus. C'est pour cette raison qu'ils n'ont point de places de guerre... Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontières.

Il ne se peut mieux raconter, ni dans un style plus simple, plus clair et plus pittoresque, les romanesques institutions de ce peuple qui n'arriva jamais à la concentration de la monar-

chie ni aux libertés et aux vertus des républiques. Race de héros légendaires descendus des Eddas ou des Niebelungen, fils de Jaroslaw aux yeux d'aigle et de Zaboj à la guzla sonore, les Slaves par leur vaillance étourdie, par leur double instinct de domination et d'égalité, par les soubresauts de leur humeur et les contradictions de leur conduite, par leur amour du luxe mêlé à leur patience dans les privations, par leur confiance vaniteuse et candide, sont l'éternel enfant de l'Europe. Le caractère de l'enfance aurait dû leur servir de sauvegarde et de bouclier. *Res sacra miser*, disaient les anciens. Combien plus sacrée est l'enfance! Mais les vautours chauves ont enfoncé leurs serres dans le col de ces agneaux, si profondément enfoncé dans les chairs vives qu'une traînée de sang en coule depuis un siècle et que de rares spasmes attestent vainement l'obstination de l'être dans ce corps supplicié. Vainement? quel mot ai-je dit là! ô Pologne, ô chevalier du moyen âge, je ne puis croire que tu sois à jamais couchée au cercueil. Es-tu morte, ensevelie et raide dans ton armure si souvent faussée au service des nations

de l'occident? Non, je ne prononcerai pas sur toi les paroles faussement attribuées à ton grand Kosciusko : *Finis Poloniæ!* Il me plaît de t'invoquer au milieu des ombres par la voix de Voltaire : « On peut te vaincre, te tenir pour un « temps dans l'esclavage, mais bientôt tu se- « coues le joug (1). »

« Charles XII, dit M. Villemain, est un chef- « d'œuvre de narration. Voltaire commença « cette histoire, à la fin de son voyage d'Angle- « terre, en relisant Quinte-Curce et en faisant « causer le chevalier Dessaleurs qui avait long- « temps suivi le service de Charles XII. L'Eu- « rope était encore pleine du bruit de ce roi. « L'historien recueillit, en courant, des détails « et des témoignages; et il écrivit dans quel- « ques mois de retraite à Rouen, avec cette « vitesse qui faisait partie de sa verve, et tout « en composant à la fois *Éryphile* et la *Mort de* « *César*. »

Son livre marche au pas de charge, comme le roi lui-même dont toute la vie fut une course au clocher des aventures. Il semble qu'on monte

(1) Voltaire.

à l'assaut. On éprouve un certain charme à cette fougue, cette verve vous entraîne. Nul détail oiseux, tout est sobre et plein comme un chapitre des *commentaires* de Jules César. Voltaire ici doit plaire aux soldats : il mène son lecteur, tambour battant, depuis l'avénement du roi jusqu'au jour de sa mort, le 11 décembre 1748. « Con-
« sidérant les soldats qui travaillaient aux tran-
« chées de Frédrickhall, à la lueur des étoiles,
« Charles XII, frappé d'une balle à la tempe
« droite, expira sans proférer une parole, la
« main naturellement étendue sur la garde de
« son épée, par un geste plein de fierté et de bra-
« voure. A ce spectacle, M. Mégret, ingénieur
« français, au service de la Suède, ne dit autre
« chose, sinon : « La pièce est finie, allons
« souper. »

Après cette biographie d'un héros que la légende saisit incontinent, Voltaire entreprit l'*histoire du siècle de Louis XIV*, composa *les Annales de l'Empire*, et mit le sceau à sa gloire par son immortel *Essai sur les Mœurs*.

Je parlerai un jour de ce dernier ouvrage. Nous étudierons ensemble cet essai d'une histoire universelle philosophique; je comparerai

Voltaire à Bossuet, le libre penseur au catholique, en un mot l'histoire universelle du monde à la glorification éloquente d'une secte et d'un peuple. Nous verrons, s'il se peut, où gît la vraie grandeur, et si les pompes du langage parviendront à cacher le néant du système.

Aujourd'hui le *siècle de Louis XIV* suffit à ma tâche. Voltaire le publia à Berlin, auprès de ce roi Frédéric qui semblait né pour lui apprendre toutes les douceurs, toutes les séductions, en même temps que l'inconstance et les ombrages des amitiés royales. C'est au sein de cette cour militaire, dont le monarque ceignait l'épée qui conquit la Silésie, et maniait assez gauchement la plume qui essaya de réfuter Machiavel, c'est parmi ces soldats et ces penseurs qu'il écrivit ce beau livre dont Condorcet a dit : « C'est la « seule histoire de ce règne qu'on puisse lire. »

« C'est sur le témoignage des anciens courti- « sans de Louis XIV ou de ceux qui avaient vécu « dans leur société, qu'il raconte un petit nom- « bre d'anecdotes choisies avec discernement « parmi celles qui peignent l'esprit et le carac- « tère des personnages et du siècle même. Les « événements politiques ou militaires, sont ra-

« contés avec intérêt et rapidité; tout y est peint « à grands traits. Dans des chapitres particu- « liers, il rapporte ce que Louis XIV a fait pour « la réforme des lois ou des finances, pour l'en- « couragement du commerce et de l'industrie; « et on doit lui pardonner d'en avoir parlé sui- « vant l'opinion des hommes les plus éclairés du « temps où il écrivait, et non d'après les lumières « qui n'existaient pas encore. »

« Les chapitres sur le calvinisme, le jansé- « nisme et le quiétisme, la dispute sur les céré- « monies chinoises sont les premiers modèles de « la manière dont un ami prudent de la vérité « doit parler de ces honteuses maladies de l'hu- « manité, lorsque le nombre et le pouvoir de « ceux qui en sont encore attaqués oblige de sou- « lever avec adresse le voile qui en cache la tur- « pitude. »

« La liste des écrivains du siècle de Louis XIV « est un ouvrage neuf. On n'avait pas encore « imaginé de peindre ainsi, par un trait, par « quelques lignes, des philosophes, des savants, « des littérateurs, des poètes, sans sécheresse, « sans prétention, avec un goût et une précision « presque toujours piquante. » (Condorcet.)

De Fénelon il dit :

On a de lui cinquante-cinq ouvrages différents. Tous partent d'un cœur plein de vertu, mais son *Télémaque* l'inspire.

Il juge Molière et le met à sa vraie place, à la première :

Le meilleur des poètes comiques de toutes les nations. Cet artiste a engagé à relire les poètes comiques de l'antiquité. Il faut avouer que si l'on compare l'art et la régularité de notre théâtre avec ces scènes décousues des anciens, ces intrigues faibles, cet usage grossier de faire annoncer par des acteurs, dans des monologues froids, et sans vraisemblance, ce qu'ils ont et ce qu'ils veulent faire (1); il faut avouer, dis-je, que Molière a tiré la comédie du chaos, ainsi que Corneille en a tiré la tragédie (2); et que les Français ont été supérieurs en ce point à tous les peuples de la terre. Molière avait d'ailleurs une autre sorte de mérite que ni Corneille, ni Racine, ni Boileau, ni La Fontaine (La Fontaine?...) n'avaient pas. Il était philosophe et il l'était dans la théorie comme dans la pratique.

(1) J'aurais ici de nombreuses réserves à faire. Le théâtre ancien n'est pas ce qu'en dit Voltaire qui le connaissait mal, l'ayant relu sans doute à la hâte et pour le besoin de l'article. Aristophane, Ménandre, Térence et Plaute ont droit à être jugés moins sommairement ; ils sont de ceux qui valent d'être longtemps médités et creusés ; *Nocturnâ versate manu, versate diurnâ;* demeurant la supériorité de Molière.

(2) Voltaire, on le voit, tenait pour les modernes.

De Larochefoucauld, rival de La Bruyère, il écrit :

Ses mémoires sont lus, et l'on sait par cœur ses pensées.

Je pourrais multiplier ces citations, et partout l'esprit de Voltaire jaillirait, rapide, concis, brillant; non qu'il juge tous les écrivains avec la même sûreté, et que chacun de ses jugements soit un arrêt sans appel : il lui arrive de diminuer La Fontaine, d'exagérer Fontenelle, de ne pas entendre Descartes, d'égaler Lebrun à Paul Véronèse, mais on peut dire qu'en général il prononce sagement et avec goût.

Je souscris donc aux louanges décernées à Voltaire par un des plus fermes esprits qui aient honoré la révolution française, je veux dire Condorcet. Il disparut dans l'orage. Génie brillant et sûr, esprit vaste, grande âme, raison ferme et sereine, il avait tout donné à cette révolution préparée par ses livres. Hélas! messieurs, lorsqu'il vit la liberté souillée, il s'enveloppa de silence; il aima mieux mourir que de vivre après la condamnation de ses amis, et tandis que les notes funèbres de leur

dernière Marseillaise s'éteignaient au pied de l'échafaud, lui, repoussé de son asile, se tua comme un stoïcien. Combien elles renferment de larmes les luttes glorieuses et austères de la politique! Quels chocs douloureux et sanglants entre les partis! combien de blessures mortelles se sont faites à eux-mêmes les amis de la liberté! Que l'exemple des pères profite aux enfants! apprenez enfin à vous aimer, à vous unir, à vous connaître! — Pour cela je ne sais pas de meilleure école que celle de l'histoire. Ne vous lassez donc jamais de la méditer. Mais si cette mère du progrès a droit à nos respects, nous avons droit à sa fidélité. Elle ne sera utile qu'à la condition d'être vraie. Le *siècle de Louis XIV* nous offre un exemple accompli de cette première vertu de l'histoire. Accompli? Je me trompe. Parfois, malgré sa critique sagace et la naturelle indépendance de sa raison, il me semble que Voltaire se laisse éblouir, étourdir, en vrai Français, par l'éclat des armes et les fanfares de la guerre. Ou plutôt (car l'auteur de *Candide* est peu suspect d'enthousiasme pour les boucheries héroïques), il a été séduit par la splendeur des lettres et des arts. Corneille, Bos-

suet, Racine, Lesueur, lui cachent le despotisme de Louis. Non au dehors. Il prend parti pour la Hollande et l'Angleterre. Il penche, au moins en secret, pour la cause de la république des Provinces Unies contre celle de la cour de Versailles; et dans la querelle du prince d'Orange et du protégé de Louis XIV, Jacques II, il se range du côté du droit des peuples contre le droit divin, reconnaît aux Anglais la faculté inaliénable de choisir leur gouvernement et laisse clairement entendre que celui qui avilit la couronne est indigne de la porter.

Même dans le parallèle qu'il établit entre Guillaume de Nassau et Louis XIV, je crois voir pencher la balance du côté de la modération, de la justice, de la prudence et de la persévérance :

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs;

ceux-là sans doute donneront le nom de grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des ministres et ses généraux ont ajouté des provinces à la France sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un tel État résister à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de France qui fait donner l'Espagne à son petit-fils qu'un gendre qui détrône son beau-père; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

Ainsi Voltaire n'est pas le complaisant de toutes les vanités, de toutes les témérités du roi. J'en sais la cause, messieurs : Il avait vu la France envahie, le sol natal foulé par des troupes étrangères; il connaissait, comme plus tard l'ont connu les hommes de 1814 et de 1815, les chemins par où le despotisme militaire déborde en victorieux, se répand sur le monde et revient un jour en vaincu amenant sur ses traces l'Europe en armes dans la patrie humiliée. Heureux Louis XIV si ses premières victoires n'avaient pas fermé son orgueil à la crainte salutaire des revers!

La France écrit Voltaire avec cette plume que M. Thiers s'efforcera de ressaisir pour raconter les désastres de 1812, la défaite de Leipsick et l'évanouissement de l'empire, la France, épuisée d'hommes et d'argent, était dans la consternation. Les esprits ne se rassuraient point par les conférences d'Utrecht que les succès du prince Eugène pouvaient rendre infructueuses. Déjà même des détachements considérables avaient ravagé une partie de la Champagne, et pénétré jusqu'aux portes de Reims.

Déjà l'alarme était à Versailles comme dans le reste du royaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de Bourgogne, la duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, et portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfants moribonds; toutes les infortunes domestiques, jointes aux étrangères et à la misère publique fesaient regarder la fin du règne de Louis XIV comme un temps marqué pour la calamité; et l'on s'attendait à plus de désastres que l'on n'avait vu auparavant de grandeur et de gloire.

O leçon des événements qui se chargent d'avertir les peuples lorsque leurs protecteurs et leurs guides s'égarent! Leçon terrible et cependant méritée. Châtiment infligé aux nations qui, renonçant aux charges du self-gouvernment remettent, avec leur liberté, le soin de leur vie même aux mains d'un roi.

Cette rectitude de jugement pour les choses

extérieures, cette sûreté de coup d'œil manquent à Voltaire lorsqu'il s'agit de raconter la politique intérieure, Ici, les grands travaux, l'essor des industries, les miracles de Colbert, l'unité réalisée lui font oublier la liberté sacrifiée. Le gouvernement absolu exercé par un grand prince ne lui inspire ni un blâme, ni un étonnement. Insouciant, en quelque sorte fier de tant de splendeurs accumulées, c'est à peine s'il se demande la cause de la chute finale. On dirait que la royauté de Louis contient à la fois la majesté et l'éternité. Son historien s'arrête à ce point culminant et contemple le soleil immobile. Et cependant, par une invisible pente, par une invincible loi, la monarchie despotique glissait, descendait, roulait au fond de l'abîme. Quelle misère que l'esprit de l'homme puisqu'un de ceux qui préparèrent la révolution ne savait pas même de quel nom s'appellerait cette fille de ses œuvres!...

Rendons toutefois cette justice à Voltaire : si le despotisme le laisse indifférent, ou plutôt s'il ne voit pas le despotisme; les cruautés, les exécutions, les attentats contre la liberté de conscience l'irritent et l'affligent. En son histoire

où la politique s'égare, l'humanité règne et commande. Partout où meurt une victime, où l'innocence est frappée, où la force écrase le droit, Voltaire accourt et proteste. C'est en ces termes qu'il déshonore les dragonades et la révocation de l'Édit de Nantes :

Ce fut alors qu'on persuada au roi qu'après avoir envoyé des missionnaires dans toutes les provinces, il fallait y envoyer des dragons. Ces violences parurent faites à contre-temps; elles étaient les suites de l'esprit qui régnait alors à la cour, que tout devait fléchir au nom de Louis XIV. On ne songeait pas que les huguenots n'étaient plus ceux de Jarnac, de Moncontour et de Coutras; que la rage des guerres civiles était éteinte; que cette longue maladie était dégénérée en langueur; que tout n'a qu'un temps chez les hommes; que si les pères avaient été rebelles sous Louis XIII, les enfants étaient soumis sous Louis XIV. On voyait en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, plusieurs sectes qui s'étaient mutuellement égorgées le siècle passé, vivre maintenant en paix dans les mêmes villes. Tout prouvait qu'un roi absolu pourrait être également bien servi par des catholiques et par des protestants. Les luthériens d'Alsace en étaient un témoignage authentique. Il parut enfin que la reine Christine avait eu raison de dire dans une de ses lettres, à l'occasion de ces violences et de ces émigrations : « *Je considère la France comme un malade à qui l'on coupe bras et jambes, pour le traiter d'un mal que la douceur et la patience auraient entièrement guéri.* »

Les frontières étaient aussi soigneusement gardées qu'on le pouvait, pour prévenir la fuite de ceux qu'on voulait réunir à l'Église. C'était une espèce de chasse qu'on faisait dans une grande enceinte.

C'était un étrange contraste que du sein d'une cour voluptueuse, où régnaient la douceur des mœurs, les grâces, les charmes de la société, il partit des ordres si durs et si impitoyables. Le marquis de Louvois porta dans cette affaire l'inflexibilité de son caractère; on y reconnut le même génie qui avait voulu ensevelir la Hollande sous les eaux, et qui, depuis, mit le Palatinat en cendres. Il y a encore des lettres de sa main, de cette année, 1685, conçues en ces termes : « Sa Majesté veut qu'on fasse éprouver les dernières rigueurs à ceux qui ne voudraient pas se faire de sa religion; et ceux qui auront la sotte gloire de vouloir demeurer les derniers, doivent être poussés jusqu'à la dernière extrémité. »

Tandis qu'on faisait ainsi tomber partout les temples, et qu'on demandait dans les provinces des abjurations à main armée, l'édit de Nantes fut enfin cassé, au mois d'octobre 1685; et on acheva de ruiner l'édifice qui était déjà miné de toutes parts.

Le vieux chancelier Le Tellier, en signant l'édit, s'écria plein de joie : « *Nunc dimittis servum tuum, Domine... quia viderunt oculi mei salutare tuum.* »

Il ne savait pas qu'il signait un des plus grands malheurs de la France.

Ce fut en vain qu'on remplit les prisons et les galères de ceux qu'on arrêta dans leur fuite. Que faire de tant de malheureux, affermis dans leur croyance par les tourments? comment laisser

aux galères des gens de loi, des vieillards infirmes? On en fit embarquer quelques centaines pour l'Amérique.

Tous les temples détruits, tous les ministres bannis, il s'agissait de retenir dans la communion romaine tous ceux qui avaient changé par persuasion ou par crainte. Il en restait plus de quatre cent mille dans le royaume. Ils étaient obligés d'aller à la messe et de communier. Quelques-uns, qui rejetèrent l'hostie après l'avoir reçue, furent condamnés à être brûlés vifs. Les corps de ceux qui ne voulaient pas recevoir les sacrements à la mort étaient traînés sur la claie, et jetés à la voirie.

Il y avait aussi peine de mort contre les ministres qui rentreraient dans le royaume, et cinq mille cinq cents livres de récompense pour qui les dénoncerait. Il en revint plusieurs qu'on fit périr par la corde ou par la roue.

Et comme si ce n'était pas assez de tant de détails navrants, Voltaire poussant jusqu'au bout l'éloquente revendication de la justice, ajoute dans une note :

Ces lois qui violaient également et les premiers droits des hommes et tous les sentiments de l'humanité, étaient demandées par le clergé, et présentées par les jésuites à leur pénitent, comme le moyen de réparer les péchés qu'il avait commis avec ses maîtresses. On lui proposait pour modèle Constantin, Théodose, et quelques autres scélérats du bas empire. Jamais ses ministres, esclaves des prêtres et tyrans de la nation, n'osèrent lui faire connaître ni l'inutilité, ni les suites cruelles de ses lois.

La nation elle-même aidait à le tromper; au milieu des cris de ses sujets innocents, expirant sur la roue et dans les bûchers, on vantait sa justice et même sa clémence.

Louis XIV élevé, gouverné par des prêtres dans sa jeunesse, entouré de femmes qui joignaient les faiblesses de la dévotion aux faiblesses de l'amour, et de ministres qui croyaient avoir besoin de se couvrir du manteau de l'hypocrisie, ne put jamais soulever un coin du bandeau que la superstition avait jeté sur ses yeux. Il croyait que l'on n'était huguenot de bonne foi que faute d'être instruit, et la bassesse des courtisans qui, en vendant leur conscience, fesaient semblant de se convertir par conviction, l'affermissait dans cette idée.

Souvenez-vous des paroles de Bossuet et dites de quel côté est le chrétien.... En quoi surtout Voltaire est admirable et véritablement créateur, c'est par la critique enthousiaste, passionnée des grands hommes et des chefs-d'œuvre. Son histoire est un Panthéon où tous les morts qui illustrèrent la patrie reposent côte à côte et sont donnés en exemple aux vivants. Il s'est conformé à ces belles paroles de l'introduction :

Ce n'est pas seulement la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire; on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre à la postérité, non les actions d'un seul homme, mais

l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais. Tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera, dans cette histoire, qu'à ce qui mérite l'attention de tous les temps, à ce qui peut peindre le génie et les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction et conseiller l'amour de la vertu, des arts et de la patrie !

Mais la patrie française n'est pas seule dans le monde. Voltaire dessine à larges traits le tableau des États de l'Europe avant Louis XIV. L'Espagne, l'Angleterre, Rome, l'Italie, la Flandre, les Pays-Bas, figurent dans cette toile que j'appellerais volontiers la Cène des nations européennes. C'est Voltaire qui le premier a dit : « *Toute guerre entre Européens est une guerre civile.* » Il nous initie à la marche convergente, à la solidarité des peuples. L'isolement disparaît dans l'histoire comme il disparaît dans la philosophie, la religion et la morale. Le premier coup, et le plus sûr, est porté à l'édifice du moyen âge. *Diviser pour régner*, maxime chère non seulement à Louis XI, mais à toutes les tyrannies politiques ou religieuses. Unir dans la liberté pour être égaux, c'est le travail de Voltaire et de son siècle. Abaisser les barrières, dissoudre les sectes, fléchir les intolérances,

déraciner les préjugés, ces poteaux sanglants qui marquent d'inutiles et barbares frontières au sein de l'esprit humain, abjurer, avec les haines de castes, les rivalités nationales, considérer pour la première fois l'Europe, *comme une sorte de république partagée en plusieurs États, les uns monarchiques, les autres mixtes, ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires*, tous ayant les mêmes principes de droit public, tous entraînés par une même force ascendante vers le progrès, telle est l'idée fondamentale de l'histoire de Voltaire. Ai-je besoin d'en signaler la grandeur et la fécondité? — Faut-il que je marque, en finissant, l'enseignement que vous en devez recueillir?

Cette idée substitue à la chronique la véritable histoire, aux glacés formulaires de l'étiquette le récit animé des actions humaines, destitue Dangeau, mêle enfin la majesté des peuples à la vanité des rois; réintègre l'homme dans son domaine, et témoigne de la vertu, de la bravoure, des travaux, de la patience de ce grand exilé.

Quel enseignement résulte de l'idée voltairienne, le voici : Chaque peuple doit agir librement, suivre en paix le chemin tracé par ses aptitudes naturelles, creusé par son histoire,

éclairé par sa conscience propre. Aucune suprématie, nulle supériorité que celle de la civilisation; car si vous souffrez qu'une puissance s'ingère de gourmander et d'intervenir, si vous reconnaissez, en droit, une autorité supérieure à l'autonomie, vous constituez à son profit la servitude; la vieille Europe n'est plus cette grande république dans laquelle la première condition de l'ordre est le respect du droit de chacun; elle se change en un champ de compétitions, d'ambitions et de batailles, en un cirque de peuples gladiateurs où le plus fort acquiert l'impunité de l'insolence.

L'idée voltairienne est donc l'idée même de la paix. En effet, messieurs, l'amour auguste et doux de la paix a été la passion de Voltaire. On peut dire de ce philosophe, de cet historien, de ce poète, qu'il embrassait le monde et les âges dans une effusion d'universelle tendresse.

Alors on n'avait pas inventé le sophisme détestable à l'aide duquel sont glorifiés, divinisés, au nom de je ne sais quelle fatalité monstrueuse et stupide, tous les caprices, toutes les fantaisies, toutes les chimères de l'humanité. La Saint-Barthélemy ne trouvait que de rares théo-

riciens. Nous sommes en progrès sur nos aînés, et je connais bon nombre d'esprits distingués, amis de la liberté et des lois, qui, dans le passé, considèrent toutes les tyrannies comme autant de sources de libertés; font savamment sortir du catholicisme la Réforme, affirment que la révolution de 89 est un écoulement naturel de la Ligue, reconnaissent dans l'énergique et indomptable vouloir du comité de salut public la politique de Grégoire VII, considèrent et enseignent que l'humanité ne marche que par les coups d'État; et, chaque fois que le droit est souffleté, s'écrient : Quel honneur pour la justice!

Voltaire ne capitulait pas ainsi, ne sacrifiait pas son bon sens et sa bonne conscience aux creuses nécessités d'un système. Il voulait résolûment la paix entre les États, au sein des partis, dans les sectes religieuses, c'est à dire dans la triple sphère de la vie des peuples.

La condition de la paix entre les États est le respect réciproque de leur dignité, c'est à dire leur mutuelle indépendance.

La condition de la paix au sein des partis est leur soumission à la loi, et premièrement à la Constitution qui est la loi des lois.

La condition de la paix, parmi les sectes religieuses, est leur égalité en droit, protégée, en fait, par la tolérance.

Ces idées ne sont pas neuves, messieurs. Elles l'étaient au temps de Voltaire. Je vous conjure en outre de considérer que depuis soixante ans, nous combattons par l'épée, la parole, le livre, afin d'en conquérir pour nous-mêmes et d'en assurer à nos descendants la paisible jouissance. Elles ne sont pas neuves, mais elles sont tous les jours attaquées et outragées. Cependant comme elles portent le berceau de l'avenir et le salut du monde, je ne doute pas de leur domination finale. Un jour viendra où les cœurs seront réconciliés. — Oui! je le jure : nous forcerons le monde, s'il le faut! nous lui imposerons le joug de la tolérance! nous proclamerons l'insurrection de la douceur, de la vérité et de la justice! — Et si les vieux succombent, c'est à vous, ô jeunesse, c'est en vos mains vaillantes qu'ils remettront les armes de la liberté future.

Février 1859.

VOLTAIRE, LA HENRIADE

MESSIEURS,

Le roi Louis XIV descendait lentement du sommet d'une gloire éclatante à l'abîme d'une dévotion glaciale, image de sa tombe prochaine. « L'hypocrisie et l'intolérance, suivant Condor-« cet, régnaient à la cour; on s'y occupait à « détruire le jansénisme, beaucoup plus qu'à « soulager les maux des peuples. » La politique de Bossuet et de Michel Le Tellier portait ses fruits. « La réputation d'incrédulité avait fait « perdre à Catinat la confiance que méritaient « ses vertus et son talent pour la guerre. On « reprochait au duc de Vendôme de manquer à « messe quelquefois, et on attribuait à son indé-

« votion le succès de l'hérétique Marlborough et « de l'incrédule Eugène. Cette hypocrisie avait « révolté ceux qu'elle n'avait pu corrompre; et « par aversion pour la sévérité de Versailles, les « sociétés de Paris les plus brillantes affectaient « de porter la liberté et le goût du plaisir jusqu'à « la licence. » — Un spirituel et brillant élève des jésuites, le jeune Arouet auquel ses maîtres, le père Lejay et le père Porée avaient annoncé qu'il serait en France le coryphée du déisme, fut présenté au sortir du collége par son parrain l'abbé de Chateauneuf à mademoiselle Ninon de Lenclos, au duc de Sully, au marquis de la Fare, à l'abbé Chaulieu, *aimables disciples d'Anacréon et d'Épicure*. — M. Arouet, le père, apprit avec effroi que son fils faisait des vers en aussi bonne compagnie. Il le fit exiler à La Haye auprès de l'ambassadeur de France, M. le marquis de Chateauneuf. Revenu à Paris, l'indocile enfant, exclu de la maison paternelle, fourvoyé dans une étude de procureur, en sortit bientôt pour accompagner à Saint-Ange M. de Caumartin, ami de son père. Là, seul avec un vieillard tout rempli des souvenirs de la cour de Louis, admirateur passionné de Sully et de Henri IV, débris

respectable et vivant d'une époque disparue, il conçut le projet d'un poème épique dont le fils de Jeanne d'Albret serait le héros.

Cependant en l'année 1716, des vers satiriques coururent dans Paris, sur la mémoire du roi défunt.

Sous le titre bizarre et peu français de *Les j'ai vu*, le poète anonyme racontait les vices, les malheurs et les crimes du dernier règne, en un style qui n'a rien que de prosaïque et de vulgaire :

Tristes et lugubres objets,
J'ai vu la Bastille et Vincennes,
Le Châtelet, Bicêtre et mille prisons pleines
De braves citoyens, de fidèles sujets :
J'ai vu la liberté ravie,
De la droite raison la règle poursuivie ;
J'ai vu le peuple gémissant
Sous un rigoureux esclavage :
J'ai vu le soldat rugissant
Crever de faim, de soif, de dépit et de rage :
J'ai vu les sages contredits,
Leurs remontrances inutiles :
J'ai vu des magistrats vexer toutes les villes
Par des impôts criants et d'injustes édits :

J'ai vu sous l'habit d'une femme
Un démon nous donner la loi (1);
Sacrifier son Dieu, sa religion, son âme
Pour séduire l'esprit d'un trop crédule roi;
J'ai vu cet homme épouvantable (2),
Ce barbare ennemi de tout le genre humain,
Exercer dans Paris les armes à la main,
Une police abominable :
J'ai vu les tyrans impunis :
J'ai vu les gens d'honneur persécutés, bannis :
J'ai vu même l'erreur en tous lieux triomphants,
La vérité trahie et la foi chancelante :
J'ai vu le lieu saint avili;
J'ai vu Port-Royal aboli;
J'ai vu l'action la plus noire
Qui puisse jamais arriver :
L'eau de tout l'Océan ne pourrait la laver,
Et nos derniers neveux auront peine à le croire;
J'ai vu dans ce séjour par la grâce habité,
Des sacriléges, des profanes
Remuer et tourmenter les mânes,
Des corps marqués au sceau de l'immortalité,
Ce n'est point tout encor, j'ai vu la prélature
Se vendre, ou devenir le prix de l'imposture;
J'ai vu les dignités en proie aux ignorants :
J'ai vu les gens de rien tenir les premiers rangs;

(1) Madame de Maintenon.
(2) M. d'Argenson.

J'ai vu de saints prélats devenir la victime
Du feu divin qui les anime.
O temps! ô mœurs! j'ai vu dans ce siècle maudit
Ce cardinal, l'ornement de la France,
Plus grand encor, plus saint qu'on ne le dit,
Ressentir les effets d'une horrible vengeance :
J'ai vu l'hypocrite honoré;
J'ai vu, c'est dire tout, le jésuite adoré.
J'ai vu ces maux sous le règne funeste
D'un prince que jadis la colère céleste
Accorda, par vengeance, à nos désirs ardents;
J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans.

Soupçonné (sans doute à cause du dernier vers), d'être l'auteur de cette complainte satirique, le jeune Arouet fut incarcéré à la Bastille. Il y ébaucha son poème sous le titre de *la Ligue*.

M. le duc d'Orléans, instruit de son innocence le rendit à la liberté et lui accorda une gratification : « Monseigneur, écrivit Voltaire, « je remercie Votre Altesse Royale de vouloir « bien continuer à se charger de ma nourriture; « mais je la prie de ne plus se charger de mon « logement. »

« Une édition de *la Ligue* avait paru, furtive, « incomplète, mais saillante de pensées, et

« pleine de beautés d'autant plus au goût du « siècle qu'elles étaient moins épiques. On mur- « murait dans le haut clergé contre certains « endroits du poème; on parlait d'une censure « de la Sorbonne; mais la faveur publique était « grande et protégeait le poète, quand tout à « coup il fut averti cruellement de l'odieuse iné- « galité que les rangs et l'arbitraire laissaient « encore dans la société française. Un homme « de grande naissance, dont il avait relevé l'im- « pertinence par une épigramme à table, chez « le duc de Sully, s'en vengea peu de jours « après par un lâche guet-apens : Voltaire at- « tiré sous un prétexte à la porte de l'hôtel de « Sully, où il dînait encore, est saisi et bâtonné « par quelques laquais déguisés du chevalier de « Rohan. Il ne trouve auprès de son ami le duc « de Sully que froideur pour cette injure, et « sympathie de grand seigneur pour celui qui « l'a faite. Il envoie un cartel au chevalier de « Rohan; celui-ci accepte pour le lendemain; « dans la nuit Voltaire est arrêté, mis à la Bas- « tille pour six mois, puis exilé. » (M. Villemain.)

Messieurs! qui sait de quel poids ont pesé

sur l'ancien régime les coups de bâton donnés à Voltaire? Qui sait si la lettre de cachet lancée contre cet homme de génie n'a pas servi de bourre aux fusils du 14 juillet, du 20 juin et du 10 août?...

Le proscrit se retira en Angleterre. Il vint à Londres, ce grand refuge des vaincus de toutes les causes. Londres était alors l'asile inviolable de la science, de la philosophie, de la liberté politique. Ceux que la France, avec une nuance d'ironie, appelait les esprits forts, l'Angleterre les nommait les libres penseurs. Voltaire cultiva dans leurs rangs d'illustres amitiés : Bolingbrocke l'accueillit; le poète Pope le connut; Swift l'aima. Pendant trois ans il vécut au sein d'une société élégante et hardie; ou bien d'une studieuse solitude : « Je mène la vie d'un rose-« croix, écrivait-il, toujours ambulant, toujours « caché. » Pendant trois ans il exerça sur mille sujets son infatigable esprit : histoire, tragédies, poèmes, métaphysique, mathématiques, astronomie, préludant ainsi à cette universalité qui en fit le véritable souverain du dix-huitième siècle.

« Le 20 mars 1727, Newton mourut. Après

« que son corps eut été exposé aux flambeaux « sur un lit de parade, comme le corps d'un roi, « on le porta dans la sépulture royale de West- « minster, suivi d'un immense cortége, où mar- « chaient les plus grands seigneurs de l'An- « gleterre, le chancelier, les ministres, et « qu'entourait le respect public. » (M. Villemain.)

Quel enseignement pour ce martyr d'un guet-apens de gentilhomme! Comme la victime du chevalier de Rohan se redressa dans sa force, sa dignité native, à l'aspect des plus grands noms de l'Angleterre courbés sur le cercueil d'un savant! Il comparaît, sans doute, à cet applaudissement unanime, à cette piété patriotique, à ce trépassé environné de respect, Corneille mort pauvre, Descartes mort banni, Racine disgracié, Bayle en exil, Molière sans sépulture. Quel changement! quel contraste! Il suivait d'un œil méditatif le vaste cortége, et lorsque celui-ci disparut sous les arcades de la chapelle, ne pensez-vous pas que Voltaire se retourna amèrement vers les splendeurs égoïstes de Versailles et qu'une larme peut-être mouilla ses yeux au souvenir de ce Paris frivole dont il

était chassé?... Mais que devint-il! quel frémissement, quel désir de gloire et de renommée, quel élan vers l'avenir s'emparèrent de lui à la lecture des beaux vers de Thompson sur le génie que la vieille Angleterre venait d'ensevelir?

La grande âme de Newton quittera-t-elle la terre, pour se mêler aux astres de son domaine; et les muses frappées de silence, craindront-elles de soulever une telle gloire? Mais que peut notre faible voix? à cette heure même, les fils de la lumière, par de sublimes accents, célèbrent sa présence sur le rivage de l'éternelle félicité. Je n'y renonce pas cependant : que le sujet soit grand et chanté sur la harpe des anges; flammes éthérées, j'aspire à me joindre à vous dans ce concert de la nature!... Et maintenant, qu'il est vôtre, quelles merveilles inconnues pourrez-vous montrer à celui qui, même sur ce point obscur où les mortels travaillent enveloppés de poussière, avait suivi à la trace, d'après les lois simples du mouvement, l'invisible main de la providence agissant à travers la machine universelle?...

Œil tout intellectuel, pénétrant d'abord notre système solaire par les forces mêlées de la gravitation et de la projection, il le voit accomplir son tour dans une muette harmonie. Cachées au regard de l'homme, ces lunes nombreuses dont la clarté réjouit les planètes lointaines, ont apparu à Newton dans tous leurs cercles entrelacés. Il a fixé le cour de la reine errante de nos nuits, soit que son orbe à peine formé ne rende qu'un faible éclat, soit que, large flambeau, elle inonde doucement les cieux de sa pâle lumière. De là, il prit son vol ardent à travers l'azur

infini... ô magnificence divine! ô sagesse vraiment parfaite! produire ainsi d'un petit nombre de causes un ensemble de résultats, des effets si variés, si beaux, et si grands, un univers complet! ô bien aimé du ciel, dont l'œil épuré, perçant ce voile mystérieux, vit au dedans, se lever et se mouvoir un si vaste assemblage! Le premier il poursuivit la comète dans son éclipse immense; il dirigea sa route au travers de mondes innombrables, jusqu'au point où reparaissant sur le fond de notre ciel du soir, la flamboyante merveille brille de nouveau, et secoue la terreur sur les nations tremblantes... ô gloire de la Bretagne, soit que tu converses avec les anges, devenu leur égal et admis à leurs honneurs, soit que, monté sur les ailes des chérubins, tu suives dans ta course le mouvement des sphères, comparant les êtres avec les êtres, perdu dans le ravissement et la reconnaissance pour cette lumière si abondante qui rayonnais dans ton âme; du sein de la lumière; oh! regarde avec pitié l'espèce humaine, cette race fragile et pleine d'erreurs; relève l'esprit de ce bas univers; préside à ta patrie déchue, et sois nommé son génie tutélaire! Relève ses arts, corrige ses mœurs, inspire sa jeunesse; car cette patrie, bien que corrompue et affaiblie, elle t'a donné naissance, et se glorifie dans ton nom; elle te montre à tous ses enfants et leur dit de regarder ton étoile, tandis que ta poussière sacrée dort avec celle des rois et ennoblit leurs tombeaux.

Par ces accents l'âme de Voltaire fut remuée. Jamais les muses françaises n'avaient pris un vol si ample et si fastueux. Jamais la poésie n'avait entouré la science de cette splendeur

sereine. La sérieuse Angleterre consacrait les beaux vers aux belles découvertes. L'astronomie newtonienne rayonnait d'un nouvel éclat, et il semble que le dythirambe de Thompson ajoutait une nouvelle lumière à celle des astres découverts et guidés par le savant dans les lointaines profondeurs des cieux. — Voltaire demeurait pensif. Une sorte d'initiation s'accomplissait : il rêva dès ce jour, à ses discours philosophiques, et peut-être ébaucha-t-il vaguement les vers de sa magnifique explication du système des mondes. Il s'abreuvait ainsi aux sources d'un art inconnu, d'une philosophie étrangère, d'un droit inespéré, aux sources même de la dignité et de l'honneur. — Il apprenait à penser. — Mais ni ces méditations, ni cette vie occupée et facile, ni ce commerce avec les plus grands esprits, ni les mirages d'une gloire prochaine, ne suffisaient à tromper les ennuis de l'exil et la tristesse de l'absence. A quoi songeait-il donc? Sur quel sujet tournait-il incessamment les yeux? — Messieurs, Eschine proscrit d'Athènes, s'écriait à Rhodes : « O pa-« trie qu'on ne peut se consoler d'avoir perdue « que par l'espérance de la revoir! » Ovide

chassé de Rome, écrivait les *Tristes* et mourait chez les Sarmates, les bras et le cœur tendus vers la campagne romaine; le soldat Virgilien expirant se souvenait d'Argos; Dante Alighieri, dans les cercles du ciel et de l'enfer, retrouvait et chantait Florence, la douce contrée où le *si* résonne, Florence ingrate, mais toujours adorée et bénie. Voltaire ne se pouvait rassasier de songer à la France. Il conspirait (non pas à la manière des soldats de Coblentz et de l'armée de Condé, qui plus tard, ramenèrent les fantômes du passé sur la croupe de leurs chevaux); il conspirait d'apporter à la France les notions du droit, de la tolérance et de la justice. Pour se venger d'elle, il résolut de lui donner un poème; il mit la dernière main à *la Ligue* qu'il appela désormais LA HENRIADE, il se proposa d'ajouter un nouveau fleuron à la couronne poétique de sa patrie; il voulut la doter d'une épopée. Pauvre enfant banni, tu savais qu'on ne peut se venger d'une mère que par de nouvelles caresses et de nouveaux baisers.

La France en effet n'avait pas de poème épique; car je ne parle pas ici des épopées du douzième siècle, de ces œuvres fortes et naïves où respi-

rent l'âme chevaleresque des aïeux et l'instinct des batailles; de ces trésors « *qui brillent autant par la profondeur des traditions que par l'éclat du langage, par le génie individuel des poètes, l'imagination radieuse qui les soutient sans cesse, par la largeur et l'ampleur de l'idiome.* » (M. Edgar Quinet.) La France ne savait pas que ces épopées françaises avaient été citées et admirées par Dante, que trois siècles après leur complet achèvement, Arioste les imitait en respectant leur éclat, leur pittoresque, sans pouvoir égaler leur naïveté, leur naturel et leur profondeur. L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, les Iles Scandinaves se disputèrent de les traduire librement. La tradition française animait, inspirait les grands poètes de toutes les nations de l'Occident. En France, au contraire, elle allait s'éteignant. Au seizième siècle le souvenir de ces poèmes de l'enfance nationale est aboli. Au dix-septième, comme je vous l'ai dit à propos de Boileau, tout art, toute doctrine littéraire, se modèlent et se formulent sur l'antiquité grecque et romaine. Le poème épique et la tragédie empruntent leurs lois à Homère, à Virgile, à Sophocle; Eschyle et Pindare, Horace et Sénèque,

Auguste et Périclês sont les seuls ancêtres reconnus par les rois et par les artistes.— La première condition de l'épopée, l'originalité, manque absolument aux poètes. Et cependant, messieurs, les sujets abondent. Quelle histoire est plus riche? quelles annales plus grandes et plus variées ? L'âme épique chante à chaque page; l'héroïsme déborde, nulle nation ne se répandit sur le monde avec plus de fougue et d'enthousiasme. Il semble, en de certains siècles, qu'elle le veuille embrasser.—Hélas! on dirait, en d'autres temps qu'elle s'efforce de l'étouffer. C'est sa gloire et sa misère de passer en un jour de la tendresse à la colère, et de la liberté à la servitude. Ses pas sont dans tous les chemins : elle a véritablement le caractère de l'épopée : l'universalité. — Aussi plusieurs, avant Voltaire, avaient cherché à tailler dans ce marbre de l'histoire une statue épique. Jeanne d'Arc attirait Chapelain; Saint-Louis et les croisades inspiraient le père Lemoine. Qu'est-il resté de Chapelain? quelques beaux vers, et l'épigramme de Boileau :

Maudit soit l'auteur dur dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,

Et de son lourd marteau, martelant le bon sens.
A fait de méchants vers douze fois douze cents.

Qu'est-il resté du père Lemoine, de la compagnie de Jésus? Rien. Je me trompe, un éloge, écrit par Châteaubriand pour les besoins de la cause, et quelques mots sanglants de Pascal.

Faut-il aux noms de Lemoine et de Chapelain, ajouter les noms de Scudéry, auteur du poème d'*Alaric : Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre;* de Desmarets de Saint-Sorlin, auteur de *Clovis;* de Sainte-Garde, père poétique d'un *Charles Martel* ? Partout ils se traînent gauchement et lourdement sur les traces du génie homérique et virgilien, semblables en leur marche lente et compassée à ces insectes qui souillent les fleurs. — Les autres nations avaient leurs poètes qu'elles montraient avec orgueil. L'Italie, Dante, le Tasse, Arioste; l'Angleterre, Milton; le Portugal, Camoëns. Le nord répétait les chants rudes et sonores des *Niebelungen*. Seule, la France dépouillée par ses propres mains de ses traditions nationales, restait muette.

Lorsque Voltaire eut ébauché LA HENRIADE,

il montra son essai à M. de Malezieux, homme d'infiniment d'esprit, de goût et d'érudition. « Vous aurez beau faire, » lui dit cet Aristarque bienveillant et sceptique, « vous ne réussirez pas; les Français n'ont pas la tête épique. »—Malgré cet arrêt d'un juge compétent, Voltaire persévéra. Il avait sur ce genre de poésie des idées très saines exprimées d'abord en anglais, puis en français, en termes excellents, et que malheureusement il ne mit point en pratique :

Le poème épique regardé en lui-même, écrivait-il à Londres en 1726, est un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action soit simple ou complexe, qu'elle s'achève dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtemps; que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'*Iliade;* que le héros voyage de mer en mer, comme dans l'*Odyssée;* qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme Achille ou pieux comme Énée; qu'il y ait un principal personnage ou plusieurs, que l'action se passe sur la terre ou sur la mer; sur le rivage d'Afrique, comme dans la *Luisiade;* dans l'Amérique, comme dans l'*Araucana;* dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le *Paradis perdu* de Milton; il n'importe : le poème sera toujours un poème épique, un poème héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Si vous vous faites scrupule, disait le célèbre M. Addisson, de donner le titre de poème épique au *Paradis perdu* de

Milton, appelez-le si vous voulez un poème divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confessiez que c'est un ouvrage en son genre aussi admirable que l'*Iliade*.

Comme nous sommes loin de la sèche définition de Despréaux! Les droits du poète sont enfin reconnus et proclamés. Nulle classification pédante et stérile. L'homme qui aspirait à la gloire d'émanciper les âmes, d'ouvrir les prisons du dogme et du fanatisme où depuis mille ans séchaient les esprits captifs, l'homme qui dans son *Essai sur les Mœurs* détrônait l'histoire exclusive et jalouse, sacerdotale et persécutrice de Bossuet, au profit de l'histoire fraternelle, cordiale, laïque et tolérante du genre humain; celui qui reconnaissait pour frère l'Indien et le Persan et le Siamois des bords du fleuve jaune, le grand et sage ami de toutes les nations, ce Jean-Baptiste de la civilisation moderne qui baptisait tous les peuples sans distinction de races, au nom de l'humanité et du progrès, Voltaire était digne d'affranchir les poètes et de reconnaître, en la bénissant, la fraternité des génies. — Pourquoi faut-il que le poème ne réponde pas à la hardiesse de la doctrine? Le cri-

tique ici, messieurs, par une rare exception, est plus avancé que le poète; et lorsque Voltaire ajoute :

> Nous devons admirer ce qui est universellement beau chez les anciens; mais ce serait s'égarer étrangement que de les suivre partout à la piste. Il faut peindre avec des couleurs vraies, comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choses.

Que fait-il? Il condamne LA HENRIADE. En effet deux entraves pèsent sur elle, arrêtent son essort, enchaînent ses ailes. Premièrement : le choix du sujet; en second lieu l'asservissement de Voltaire, non pas à l'esprit antique, à l'âme poétique de Rome ou de l'Ionie, mais à la forme, au procédé, à ce que je suis tenté d'appeler le mécanisme orthodoxe de l'épopée.

Le sujet de LA HENRIADE est le siége de Paris, commencé par Henri de Valois et Henri de Bourbon, achevé par ce dernier seul. Le poème est fondé sur une histoire très connue et très diversement interprétée : La conversion de Henri IV au catholicisme. Époque tourmentée par les guerres civiles : La race des Valois unie à celle des Médicis pratique l'assassinat, le poi-

son, le massacre; partout embûches, félonies, guet-apens, depuis la dague des quarante-cinq du roi Henri III, jusqu'au couteau de Jacques Clément; on tue à Blois, on tue à Saint-Cloud, on égorge à Paris; je ne sais quelle vapeur de sang et de meurtre obscurcit l'histoire; la conscience chancelle et s'épouvante; les ministres d'un Dieu de paix et de pardon prêchent dans toutes les chaires de leurs églises la sainteté du glaive, la légitimité du poignard, la nécessité de l'invasion; les fenêtres du Louvre s'ouvrent pour l'arquebuse de Charles IX parricide de son peuple; la Seine roule des cadavres frappés au nom de la foi; les fils des protestants assassinés assassinent à leur tour les catholiques; une horrible émulation de vengeance s'empare de la nation et lui donne la fièvre; la Ligue, cette démagogie bourgeoise et cléricale, par la terreur, opprime les seize quartiers; le roi est chassé de la capitale; l'anarchie est à son comble; le spectre de la Saint-Barthélemy reparaît; la famine sévit; l'Espagnol est en France! — Sérénité d'Homère, patriotisme de Virgile, sentiments religieux de l'épopée antique, qu'êtes-vous devenus? — Quel homme, quel héros s'élève au

dessus de ces fanges? Quel caractère résume cette orgie? Aucun. Partout le drame éclate, se lamente et gémit; mais nulle part la figure épique n'apparaît, majestueuse et dominatrice. Celle du Béarnais est la figure même du scepticisme, de la raillerie, de la forfanterie gasconne. Ce vert galant qui possède le triple talent que vous savez, cet Henriot hâbleur, frondeur, le vainqueur de Coutras et d'Arques, l'ami de Crillon et du sage Mornay, ingrat envers tous deux, le huguenot qui s'écrie, riant dans sa barbe : « Paris vaut bien une messe! »—ou—« Demain « je fais le saut périlleux, » — ce roi tantôt berger, tantôt soldat, toujours politique, cet époux de Marie de Médicis qui fut celui de la reine Margot, l'amant de Gabrielle, de la Fosseuse, de madame de Sauve, ce chérubin à moustache grise, un héros d'épopée? Oui d'une épopée de l'Arioste ou d'une nouvelle de Boccace. Homme d'esprit, à la bonne heure, homme de cœur, je le veux bien. *La Poule au pot* me touche; mais cette légende pastorale et soldatesque, cette bucolique à la Florian ne sont ni de la taille, ni de l'ampleur, ni de la saveur des légendes d'Homère; même devant la statue du Pont-Neuf

j'évoque et je regrette Achille, Ajax, Hector, Diomède, les héros et les demi-dieux sculptés dans le marbre de l'*Iliade*.

On dirait que Voltaire, comprenant l'insuffisance de son héros, s'est efforcé de la couvrir de l'ample manteau des métaphores, des allégories, des descriptions. Il appelle à son aide toutes les ressources d'un art consommé. Il fouille, avec la ténacité et la crédulité de la jeunesse, dans ses souvenirs. Sa HENRIADE est un savant mélange de *l'Enéide*, de *la Pharsale*, de *la Jérusalem délivrée* et du *Paradis Perdu*. Il sème, il répand à pleines mains les broderies poétiques sur cette trame usée. Par un prodige de génie individuel, il s'élève à de brillantes imitations de la poésie alexandrine. Ce n'est pas certes l'aube matinale d'Homère, ni la mélancolie puissante de Virgile, ni la fougue espagnole de Lucain, ni la grâce du Tasse, ni l'énergie puritaine de Milton; c'est l'œuvre d'un esprit délicat, parfois inspiré, rarement naïf à la manière des grands artistes, mais toujours guidé par une douce philosophie. Par ce dernier caractère LA HENRIADE a vaincu le temps; par là elle demeure dans la mémoire des lettrés, après avoir passionné les contempo-

rains, depuis le sage Marmontel jusqu'au roi de Prusse.

Dans une préface du poème, écrite par Frédéric, je remarque les passages suivants :

« M. de Voltaire, peut-être l'unique auteur « qui préfère la perfection de son art aux intérêts de son amour-propre, ne s'est point lassé « de corriger ses fautes; et depuis la première « édition où LA HENRIADE parut sous le titre de « *Poème de la Ligue*, jusqu'à celle qu'on donne « aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours « élevé, d'efforts en efforts, jusqu'à ce point de « perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans « l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

« On trouve toute la sagesse imaginable dans « la conduite de LA HENRIADE. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à Homère : « ses chants et l'action ont peu ou point de liaison avec les autres, ce qui leur a mérité le « nom de rapsodies. — (O roi! roi de Prusse!) « — Dans LA HENRIADE on trouve une liaison « intime entre tous les chants; ce n'est qu'un « même sujet divisé par l'ordre des temps en dix « actions principales. Le dénouement de LA

« HENRIADE est naturel; c'est la conversion de « Henri IV et son entrée à Paris qui met fin « aux guerres civiles des ligueurs, qui trou- « blaient la France; et en cela le poète fran- « çais est infiniment supérieur au poète latin, « qui ne termine pas son *Énéide* d'une manière « aussi intéressante qu'il l'avait commencée; ce « ne sont plus alors que les étincelles du beau « feu que le lecteur admirait dans le commence- « ment de ce poème; on dirait que Virgile en a « composé les premiers chants dans la fleur de « sa jeunesse, et qu'il a composé les derniers « dans cet âge où l'imagination mourante et « le feu de l'esprit à moitié éteint ne permettent « plus aux guerriers d'être héros, ni aux poètes « d'écrire.

« La seule idée d'attribuer au rêve de Henri IV « ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, et « ce qui lui est pronostiqué au temple du Des- « tin, vaut seule toute l'*Iliade;* car le rêve de « Henri IV ramène tout ce qui lui arrive aux « règles de la vraisemblance, au lieu que le « voyage d'Ulysse aux enfers est dépourvu de « tous les agréments qui auraient pu donner l'air « de vérité à l'ingénieuse fiction d'Homère.

« De plus, tous les épisodes de LA HENRIADE « sont placés dans leur lieu ; l'art est si bien ca- « ché par l'auteur, qu'il est difficile de l'aper- « cevoir ; tout y paraît naturel, et l'on dirait que « ces fruits qu'a produits la fécondité de son « imagination, et qui embellissent tous les « endroits de ce poème, n'y sont que par né- « cessité.

« Toutes les allégories qu'on trouve dans « ce poème sont nouvelles ; il y a la Politique « qui habite au Vatican ; le temple de l'Amour, « la vraie Religion, les Vertus, la Discorde, les « Vices ; tout est animé par le pinceau de « M. de Voltaire ; ce sont autant de tableaux « qui surpassent, au jugement des connais- « seurs, tout ce qu'a produit le crayon habile « du Carrache et du Poussin.

« Il me reste à présent à parler de la poésie « du style, de cette partie qui caractérise pro- « prement le poète. Jamais la langue française « n'eut autant de force que dans LA HENRIADE ; « on y trouve partout la noblesse (hélas !) ; l'au- « teur s'élève avec un feu infini jusqu'au sublime « (holà !), et il ne s'abaisse qu'avec grâce et di- « gnité ; quelle vivacité dans les peintures,

« quelle force dans les caractères et dans les « descriptions, et quelle noblesse dans les dé- « tails! Le combat du jeune Turenne doit faire « en tout temps l'admiration des lecteurs; c'est « dans cette peinture de coups portés, parés, « reçus et rendus, que M. de Voltaire a trouvé « principalement des obstacles dans le génie de « sa langue; il s'en est cependant tiré avec toute « la gloire possible. Il transporte le lecteur sur « le champ de bataille; et il vous semble plutôt « voir un combat qu'en lire la description en « vers. »

A la bonne heure! et je soupçonnais déjà quelque longue épée sous cette cape d'enthousiasme. O roi! ô vainqueur de la Silésie!... les voici ces inimitables vers qui racontent le combat du vicomte de Turenne et du chevalier d'Aumale; la voici cette page immortelle d'estoc et de taille : les deux vaillants gentilshommes se provoquent et se haranguent à la façon des héros d'Homère :

Mais la trompette sonne : ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,

Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite ;
L'autre d'un pas léger se détourne, et l'évite :
Tantôt, plus rapprochés, ils semblent se saisir ;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir ;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre :
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et, s'élançant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux :
Turenne est plus adroit, et moins impétueux ;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur :
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse ;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse ;
Enfin, d'un coup mortel, il lui perce le flanc.

J'admire autant que personne cette poétique leçon d'escrime et je conçois qu'elle ait paru au

grand Frédéric le triomphe de l'art d'écrire en vers (de même que *le Lutrin* à M. Nisard); mais, quoi ! un auteur plus pacifique, un critique moins subjugué par les merveilles de la salle d'armes, Marmontel écrit sur LA HENRIADE :

« LA HENRIADE a été traduite en plusieurs « langues; en vers anglais par M. Lockman; « une partie l'a été en vers italiens par M. Que- « rini, noble vénitien, et une autre en vers latins « par le cardinal de ce nom, bibliothécaire du « Vatican, si connu par sa grande littérature. « Ce sont ces deux hommes célèbres qui ont tra- « duit le poème de Fontenoy. MM. Ortolani et « Nenci ont aussi traduit plusieurs chants de « LA HENRIADE. Elle l'a été entièrement en vers « hollandais et allemands, et en vers latins par « M. Caux de Cappeval. Cette justice rendue « par tant d'étrangers contemporains, semble « suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce « poème; et puisqu'il a été généralement ap- « prouvé dans un siècle qu'on pourrait appeler « celui du goût, il y a apparence qu'il le sera « des siècles à venir. On pourrait donc sans « être téméraire, le placer à côté de ceux qui « ont le sceau de l'immortalité. »

Enfin, M. Antoine Cocchi, lecteur de Pise, dans une lettre à E. Rinuccini, secrétaire d'État de Florence, s'exprimait en ces termes :

« Selon moi, monsieur, il y a peu d'ouvrages « plus beaux que le poème de LA HENRIADE que « vous avez eu la bonté de me prêter.

« En voyant que ce poème soutient toujours « sa beauté, sans être paré comme tous les au- « tres d'une infinité d'agents surnaturels, cela « m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue « que si l'on retranchait de la poésie épique ces « personnages imaginaires, invisibles et tout « puissants, et qu'on les remplaçât comme dans « les tragédies par des personnages réels, le « poème n'en deviendrait que plus beau.

« D'ailleurs il faut avouer que sur la consti- « tution de l'univers, sur les lois de la nature, « sur la morale et sur l'idée qu'il faut se for- « mer du mal et du bien, des vertus et des vices. « le poète surtout a parlé avec tant de force et « de justesse que l'on ne peut s'empêcher de « reconnaître en lui un génie supérieur et une « connaissance parfaite de tout ce que les philo- « sophes modernes ont de plus raisonnable dans « leur système. Il semble rapporter toute sa

« science à inspirer au monde entier une espèce « d'amitié universelle, et une horreur générale « pour la cruauté et pour le fanatisme. » Ces dernières paroles plus sensées que l'enthousiasme emporté de Frédéric, me paraissent confirmées par le sentiment non moins sage de Condorcet.

« Parmi tous les poèmes épiques, LA HEN- « RIADE seule a un but moral; non qu'on puisse « dire qu'elle soit le développement d'une seule « vérité; du pédantesque à laquelle un poète ne « peut assujettir sa marche, mais parce qu'elle « respire partout la haine de la guerre et du « fanatisme, la tolérance et l'amour de l'huma- « nité. »

Quant aux difficultés inhérentes au sujet du poème épique, à la langue, au génie de la nation, Voltaire lui-même, dans une note sur Milton, les juge mieux que personne; et je dois à la vérité de dire que la plupart des critiques adressées à LA HENRIADE, il les avait prévues; les défauts de son œuvre, il les a nettement entrevus, et expliqués sinon justifiés.

Il est honteux pour nous, à la vérité, disait-il, que les étran-

gers se vantent d'avoir des poèmes épiques, et que nous, qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer, sur ce point, notre stérilité et notre faiblesse.

(Cet aveu fait le tourment et le remords des poètes depuis Voltaire jusqu'à M. Ed. Quinet qui a merveilleusement et puissamment compris que l'épopée est le seul genre dans lequel le palme soit encore à cueillir.)

L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée; mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les Chapelain, les Lemoyne, les Desmarets, les Cassaigne et les Scudéri. Si un écrivain, célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entreprise; si un Corneille, un Despréaux, un Racine, avaient fait de mauvais poèmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit français incapable de cet ouvrage : mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre; il n'y a eu que les plus faibles qui aient osé porter ce fardeau, et ils ont succombé.

On a encore accusé longtemps notre langue de n'être pas assez sublime pour la poésie épique. Il est vrai que chaque langue a son génie, formé en partie par le génie du peuple qui la parle, et en partie par la construction de ses phrases, par la longueur ou la brièveté de ses mots, etc. Il est vrai que le latin et le grec étaient des langues plus poétiques et plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne; mais, sans entrer dans un plus long détail, il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'italienne, et plus douce

que l'anglaise. Les Anglais et les Italiens ont des poèmes épiques : il est donc clair que, si nous n'en avions pas, ce ne serait pas la faute de la langue française.

On s'en est pris aussi à la gêne de la rime, et avec encore moins de raison. La *Jérusalem* et le *Roland furieux* sont rimés, sont beaucoup plus longs que l'*Énéide*, et ont de plus l'uniformité des stances.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un poème épique; mais ce n'est ni à cause de la rime ni à cause de la sécheresse de notre langue. Oserai-je le dire? c'est que, de toutes les nations polies, la nôtre est la moins *poétique*. Les ouvrages en vers qui sont le plus à la mode en France sont les pièces de théâtre : ces pièces doivent être écrites dans un style naturel, qui approche assez de celui de la conversation.

Despréaux n'a jamais traité que des sujets didactiques, qui demandent de la simplicité : on sait que l'exactitude et l'élégance font le mérite de ses vers, comme de ceux de Racine; et lorsque Despréaux a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été Despréaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poésie française à une marche trop uniforme; l'esprit géométrique, qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la poésie. Notre nation, regardée comme si légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, est de toutes les nations la plus sage, la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos écrivains.

Je me souviens que lorsque je consultai, il y a plus de douze

ans, sur ma HENRIADE feu M. de Malezieux, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense, il me dit : « Vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre « nation ; *les Français n'ont pas la tête épique.* » Ce furent ses propres paroles ; et il ajouta : « Quand vous écririez aussi bien « que MM. Racine et Despréaux, ce sera beaucoup si on vous « lit. »

C'est pour me conformer à ce génie sage et exact qui règne dans le siècle où je vis, que j'ai choisi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, et non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité.

Nous avons l'aveu de Voltaire, il nous donne la mesure et la règle de son poème ; il en trace la marche, il en fixe les horizons. *Habemus confitentem reum.* Voltaire n'a pas été pris, saisi, dominé par son sujet comme le fût autrefois Virgile qui allait mourir en Grèce pour vérifier quelques détails de l'*Énéide ;* comme Alighieri qui, au sein de l'exil, montait et descendait sans cesse les gigantesques spirales de son enfer, de son purgatoire et de son paradis ; on ne peut le comparer à Camoëns qui, tombé à la mer, aborde épuisé, mourant, le manuscrit des *Luisiades* à la main ; ni à Milton, au grand aveugle dictant, parmi l'éternelle nuit qui l'environne, à ses filles

réveillées en sursaut, les pages de son livre déroulées au milieu de l'incrée et de l'infini. Voltaire n'aspire point, après ces maîtres, à raconter la légende de l'invisible et de l'impalpable qu'ils ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains dans leurs songes démesurés; il ne gravit pas ces hauteurs, il ne pénètre point au fond mystérieux et flamboyant de ces abîmes; tranquille, jamais il ne succombe sous le vertige de l'inspiration; maître de sa raison, il la gouverne et jamais ne l'enivre à la coupe écumante du rêve; il ne s'enferme pas dans son œuvre, il n'y vit pas, il n'en fait ni son armure, ni sa maison, ni son tombeau. L'*Énéide*, la *Comédie divine*, le *Paradis perdu* contiennent, enserrent Virgile, Dante et Milton tout entiers; LA HENRIADE n'est que l'élégant portique des premiers jours de la jeunesse de Voltaire, portique bâti savamment, accommodé au goût de ses contemporains, exact, géométrique, avec des colonnes corinthiennes taillées par le ciseau de l'académie dans les moellons augustes de Versailles. — Ses aînés habitaient le burg merveilleux et farouche de la fantaisie; Voltaire s'installe au confortable logis de la méthode et de l'ordonnance. — LA

HENRIADE, grâce à l'exquis bon sens de son auteur, peut être mise au nombre de nos meilleurs poèmes didactiques. — Elle débute cependant par une invocation, comme l'*Iliade*, comme l'*Énéide*, comme la *Jérusalem délivrée* :

> Ille ego qui quondàm gracili modulatus avenâ
> Carmen...

soupirait Virgile quittant à regret les *églogues* et les *géorgiques* pour aborder l'*Énéide*, couvrant le palais d'Évandre du chaume de sa ferme mantouane et parfumant ses vers épiques de l'odeur des cytises.

> Je chante ce héros qui régna sur la France
> Et par droit de conquête et par droit de naissance,

s'écrie Voltaire :

> Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
> Calma les factions, sut vaincre et pardonner,
> Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibère,
> Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.

L'antithèse remplace la simplicité virgilienne. Nous sommes loin, bien loin, du : *Quamvis, avido*

parerent arva colono, du fils du colonde Mantoue.

Descends du haut des cieux, auguste Vérité!
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté :
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'est à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs divisions.

« Chante, muse, la colère d'Achille, » ainsi préludait Homère; et Virgile, sous l'ombrage des pins résineux : *Musa mihi causas memora!* et Tasse, au milieu des jardins de Ferrare : *Canto l'armé pietose, el capitano, che gran sepolcro liberò di Cristo.*

Voltaire reste fidèle à la tradition; ce philosophe hardi suit le sillon classique. Combien je préfère l'exposition sévère, triste, résignée de la Divine Comédie :

« Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura, etc..... »

Au milieu du voyage de notre vie, je me trouvai dans une forêt obscure, car j'étais sorti du droit chemin. Ah! cela serait pénible à dire combien était sauvage, âpre et épaisse cette forêt

dont le souvenir renouvelle ma crainte. Elle est amère comme la mort.

Le premier livre de l'*Énéide* renferme comme chacun sait, la description d'une tempête.

« Hic vasto rex Eolus antro
Luctantes ventos tempestatesque sonoras
Imperio premit, ac vinclis et carcere frenat. »

Là, dans un antre immense, Éole roi, asservit les vent tumultueux, les tempêtes sonores, et les soumet au frein.

Henri IV, député vers la reine d'Angleterre, la grande Élisabeth, essuie une tempête comme le pieux Énée : Pourquoi pas? la Manche a ses caprices et ses fureurs comme la mer de Sicile.

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'astre siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit :
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues;
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, et l'abîme des flots,
Montraient partout la mort aux pâles matelots.
Le héros, qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de la patrie,

Tourne ses yeux vers elle, et, dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.

Comparez ces détails misérables à la fresque virgilienne :

« Talia jactanti stridens Aquilone procella
Velum adversa ferit, fluctusque ad sidera tollit.
Franguntur zemi ; tam prora avertit, et undis
Dat latus, insequitur cumulo prœruptus aquæ mons.
Hi summo in fluctu pendent, his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit...
Tres Notus abruptas in saxa latentia torquet...
Apparent rari nantes in gurgite vasto.
Arma virùm tabulœque, et Troia gaza per undas...
Intereà magno misceri murmure pontum,
Emissamque hiemem sensit Neptunus... »

. . . . . .

Voiles, agrès, rames, hommes, navire, tout crie, tout se heurte, se choque, se déchire dans cet orage où l'âme humaine pleure avec la mer sanglotante ; sinistre communion de l'esprit et des éléments bouleversés, mystérieuse horreur où se mêlent les angoisses des naufragés aux colères des vents, révolte de l'Océan que Nep-

tune apaise d'un geste après avoir sur le sommet des eaux élevé sa tête tranquille :

..... Et alto
Prospiciens, summâ placidum caput extulit undâ.

Au quatrième livre de l'épopée latine, Didon abandonnée, en proie à Vénus, épuisée par un fatal amour, mais cependant frémissante :

« Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor
Perfide ; sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, hyrcanæ que admorunt ubera tigres ! »

Non une déesse n'est point ta mère, tu n'es pas de la race de Dardanus, perfide ! L'horrible Causase t'engendra de ses durs rochers ; les tigresses d'Hyrcanie t'offrirent leurs mamelles.

Gabrielle d'Estrées aussi reste seule. Vainement, nouvelle Armide, elle a voulu retenir son Tancrède gascon ; Henri lui a été arraché par Mornay, par ce huguenot qui rappelle vaguement le Caton de la *Pharsale* : elle pleure, le roi gémit, mais combien leurs larmes sont moins irritées et moins amères ! Je reconnais le protégé de mademoiselle Ninon de l'Enclos.

Henri, au seul aspect de Mornay silencieux,

austère, comprend qu'il est temps de partir, de s'arracher aux voluptés oisives; empressé d'obéir aux conseils muets de son ami, comme jadis Énée aux ordres des dieux, ni les charmes, ni la douleur de Gabrielle ne le retiennent. Il s'adresse à Mornay en termes où l'antithèse égaie l'ingratitude et qui, à force d'esprit, étouffent le murmure de son cœur :

« Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère :
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire :
Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi ;
Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends à moi ;
Je reprends ma vertu, que l'Amour m'a ravie;
De ce honteux repos fuyons l'ignominie ;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné,
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire :
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire;
Et bientôt, vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang espagnol effaçons mon erreur. »

Quoi! sire, vous partirez si vite? Quoi! vous qui disiez d'elle :

Elle est blonde
Sans seconde,

Elle a la taille à la main.
Sa prunelle
Étincelle
Comme l'astre du matin.
De rosée
Arrosée
La rose a moins de fraîcheur;
Une hermine
Est moins fine,
Le lys a moins de blancheur.

Vous partirez! même sans chanter la chanson :

Cruelle départie,
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie.
Ou sans amour?

Je ne reconnais plus Henri de Béarn.

A ces mots généreux, Mornay connut son maître,
« C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous, de la France entière auguste défenseur;
Vous, vainqueur de vous-même, et roi de votre cœur!
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre:
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre. »

Il dit. Le roi s'apprête à partir de ces lieux.

Il s'apprête...

Quelle douleur, ô ciel! attendrit ses adieux!
Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs, il en versait encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
Il part. En ce moment d'Estrée, évanouie,
Reste sans mouvement, sans couleur, et sans vie;
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
L'Amour, qui l'aperçut, jette un cri dans les airs;
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à son empire une nymphe si belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.

Vers digne de Saint-Amant.

Il la prend dans ses bras; et bientôt cette amante
Rouvre, à sa douce voix, sa paupière mourante,
Lui nomme son amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.

Ces vers où Dorat se mêle agréablement à Fontenelle, ne manquent pas d'une certaine grâce à la Vanloo que je retrouve dans le portrait de Gabrielle :

D'Estrée était son nom : la main de la nature
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante et moins belle à Tarse on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître,
Lorsque les habitants des rives du Cydnus
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.

Merveilleuse beauté en effet, étrange, qui réunit en elle les charmes d'Hélène, fille de Tyndare, et ceux de Cléopâtre, fille des Ptolémées, rare et savant mélange de Grecque et d'Égyptienne.

Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur, né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux :
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vint près d'elle se rendre :
Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois;
Il prend d'un simple enfant la figure et la voix.
« On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne. »
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un désir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle :
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au devant du monarque il conduisit ses pas.
L'art simple dont lui-même a formé sa parure
Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature.
L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissans,
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable,
Sa modestie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche et triste austérité
Qui fait fuir les Amours, et même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les désirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

Le dirai-je, messieurs? Cette Gabrielle d'Estrées, malgré tous les charmes que lui prodigue la plume élégante et voluptueuse de Voltaire,

cette blonde et grasse beauté me laisse froid. Je cherche vainement les admirables traits dont Virgile peint Vénus :

... Avertens roséâ cervice refulsit
Ambrosiæquæ comœ divinum vertice odorem
Spiravere : pedes vestis defluxit ad imos,
Et vera incessu patuit Dea.

Elle n'a ni la transparence idéale de Béatrix, ni la douceur de Françoise de Rimini; encore moins pourrai-je la comparer à l'éclatante Clorinde, à l'enchanteresse Armide, à la belle Angélique de l'Arioste, à Laure la dame au gentil parler, la mystique Provençale dont Pétrarque disait en sa langue mélodieuse :

Benedetto si a 'l giorno, e'l mese, e l'anno,
E la stagione, e'l tempo, e l'hora, e 'l punto,
E 'l bel paëse, e'l loco, ov'io fui giunto
Da due begli occhi, che legato m'hanno.

En relisant ces vers de Voltaire :

L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissants,
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable,

involontairement je me souviens d'Ève, mère des hommes, je murmure les vers chastes et graves que Milton consacre à cette aïeule charmante et vénérable de tout amour, de toute grâce et de toute pudeur :

She, as a veil, down to the slender waist
Her unadorned golden tresses wore
Dishevell'd, etc.....

« La femme porte comme un voile sa cheve-
« lure d'or qui descend éparse et sans ornement
« jusqu'à sa fine ceinture, se roule en capricieux
« anneaux, comme la vigne replie ses attaches;
« symbole de la dépendance, mais d'une dépen-
« dance demandée avec une douce autorité, par
« la femme accordée, par l'homme mieux reçue;
« accordée avec une soumission contenue, un
« décent orgueil, une tendre résistance, un
« amoureux délai. »

Ainsi, à grands et larges coups de pinceau peignent les grands poètes, ainsi parle l'épopée. — Certes, je n'ai garde de reprocher à Voltaire de n'avoir pas représenté Gabrielle sous les traits presque divins de l'Ève biblique. Son héroïne ne pouvait atteindre à cette ampleur au-

guste, à cette majesté conjugale et maternelle : il y a ici, en effet, je ne sais quel ineffable et virginal sourire du monde naissant. J'aurais tort sans doute d'exiger la mélancolie de Françoise de Rimini et la religieuse réserve de Laure chez la maîtresse du Béarnais; mais ne pourrai-je, au moins, demander à cette jeune fille quelque chose de la Marguerite de Gœthe, de Gretchen rêvant à son rouet? — Les poèmes anciens et modernes abondent en caractères de femmes qui sont des types, marqués chacun du sceau particulier du climat, de la race, des mœurs, du génie du poète, et qui demeurent comme autant de lumineux souvenirs dans la mémoire enchantée des hommes. Dans cette galerie des femmes de l'épopée, où sera la place de Gabrielle? Indécise, entre les jeunes filles de Molière et les déesses de Parny : moins séduisante que Célie et qu'Henriette, moins voluptueuse que Vénus.

Comparerai-je, messieurs, le merveilleux de LA HENRIADE à celui de Virgile, de Lucain, de Dante et de Milton? Vous ferai-je descendre avec Henri IV et saint Louis dans l'enfer philosophique de Voltaire? Ouvrirai-je les portes

de son paradis? A quoi bon? Où nous conduirait ce pèlerinage à travers l'espace et le temps?

Dans ces régions abstraites, vous ne trouveriez ni la sérénité sombre des Champs-Élysées virgiliens, ni la lugubre horreur de l'enfer catholique, ni les splendeurs célestes éclairées par la face de Béatrix. Où donc est le Satan de Milton, l'indomptable archange trempé à la flamme des guerres civiles, et qui conserve contre Dieu même la rancueur de Cromwell envers Charles Stuart? Où sont les incantations, les sortiléges de Lucain, ces derniers vestiges d'une religion qui se meurt? Que sont devenus, dans LA HENRIADE, le spectre éploré de la patrie apparaissant de l'autre côté du fleuve que va passer César? et Marius levant la tête au dessus de son tombeau brisé? Et le cadavre ressuscité par la magicienne de Thessalie, au milieu de la foule des morts?... M. Villemain faisait contraster avec ce merveilleux antique, farouche, de bonne foi, la scène des ligueurs où les seize offrent leur sacrifice magique :

Dans l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.

A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :
C'est là que des deux rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages...
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux
Qui, proscrits sur la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès longtemps toutes les nations.
D'abord, autour de lui, les ligueurs en furie
Commencent à grand cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image,
Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups...
Le ciel, pour les punir, voulut les exaucer:
Il interrompt pour eux les lois de la nature;
De ces antres muets sort un triste murmure;
Les éclairs, redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri, brillant de gloire,
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire.

Comme cela est froid! Quelle magie régulière! Quel désordre mathématique! L'imagination du poète n'a été ni complice, ni effrayée de

ce qu'elle raconte. Est-ce que le dix-huitième siècle, est-ce que Voltaire pouvaient croire à ces ridicules mystères? La naïveté manque, cette naïveté originale, puissante, qui n'est autre chose que la croyance de l'artiste en son œuvre. — Il faut croire! il faut affirmer! L'âme de l'homme ne peut pas vivre de néant, et lorsqu'elle est rassasiée de mensonges, de superstitions et de chimères, elle aspire à la science et à la vérité. Il faut croire! La foi creuse l'abîme entre le rhéteur et l'orateur, entre le versificateur et le poète, entre le métier et l'art. Il faut croire! Démosthène croyait à la liberté d'Athènes et aux embûches de Philippe; Cicéron croyait au crime de Catilina et aux déprédations de Verrès; Homère était le père et l'adorateur de ses dieux; Virgile croyait à la grandeur romaine; c'est d'un acte de Foi que sont sorties les croisades; c'est un acte de Foi qui a engendré la réforme; vos pères ont cru à la liberté et l'ont conquise; Mirabeau, Marceau et Danton ont cru à la Révolution française et l'ont répandue sur l'Europe. Aujourd'hui, est-il vrai que nous ne croyons plus en nous-mêmes, ni en nos propres principes? Si cela est vrai, mes-

sieurs, non seulement l'épopée est morte, mais aussi l'art et l'éloquence, c'en est fait de l'âme du monde! Au moins que la dernière croyance persévère dans cette enceinte studieuse et passionnée! Croyons, ah! croyons au génie, à l'art, à la beauté, à l'idéal, à la conscience, à l'héroïsme! Relevons nos cœurs à la hauteur de la tâche commencée par nos aïeux! On dit que le libre examen tue la foi? Oui, il extirpe celle qui fait l'œuvre des ténèbres et de la mort. Montrons qu'il engendre la foi de la lumière et de la vie!

Cela est si vrai, messieurs, que partout où Voltaire ne croit pas, sa poésie se décolore, son inspiration l'abandonne, et vainement il la remplace par l'artifice. Au contraire, s'il est ému, convaincu, son langage s'élève, le verbe poétique résonne. Souvenez-vous de la belle description de la Saint-Barthélemy :

« Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toute leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,

Marchaient le fer en main, les yeux étincelants,
Sur les corps étendus de nos frères sanglants.
Guise était à leur tête, et, bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Échauffaient les transports de leur zèle inhumain ;
Et, portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, et marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirant sous leurs toits embrasés,
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre;
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et, le bras tout souillé du sang des innocents,
Osaient offrir à Dieu leur exécrable encens.

Rapprochez de cet horrible et magnifique tableau la poésie calme, élevée, et sereine de ces beaux vers sur le soleil et sur Dieu :

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,

Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé ;
De lui partent sans fin des torrents de lumière ;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottants.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse ;
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au delà de leur cours, et loin dans cet espace
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin ;
Dans cet abîme immense, il leur ouvre un chemin,
Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside (1).

Rappelez-vous ces vers éloquents sur Rome papale et sur sa politique :

Rome depuis ce temps puissante et profanée,
Au conseil des méchants se vit abandonnée ;

(1) Me sera-t-il permis de rapprocher de ces vers qui comptent parmi les plus beaux de la langue française, les vers de Chapelain sur le même sujet ?

Loin des murs flamboyants qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde.
Dieu repose en lui-même et vêtu de splendeur,
Sans bornes est rempli de sa propre grandeur.

Cela n'est-il pas grand, hardi ? *vêtu de splendeur* est admirable : c'est un mot de génie.

La trahison, le meurtre, et l'empoisonnement
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire
Placèrent, sans rougir, l'inceste et l'adultère;
Et Rome qu'opprimait leur empire odieux
Sous les tyrans sacrés regretta ses faux dieux...

. . . . . .

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnait la politique,
Fille de l'intérêt et de l'ambition,
Dont naquirent la fraude et la séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;
Ses yeux creux et perçants, ennemi du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par ses déguisements, à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse;
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures.

Faut-il mettre sous vos yeux cette vive satire des ordres monastiques :

L'Église a de tout temps produit des solitaires,
Qui, rassemblés entre eux sous des règles sévères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solennels.

Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains, qu'ils auraient pu servir.
Les autres, à l'État rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Église, ont monté dans les chaires;
Mais, souvent enivrés de ces talents flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs;
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues.

Reconnaissez la magistrale peinture du fanatisme :

La Discorde attentive, en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, et les porte aux enfers.
Elle amène à l'instant, de ces royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le Fanatisme est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse, et le déchire...
Du haut du Capitole il criait aux païens :
« Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens. »
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Église :
Et, dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.

Il nous est enfin donné de juger l'œuvre de Voltaire. Ici elle apparaît dans sa simplicité philosophique, dans sa grandeur morale. Le proscrit de 1726 ne s'est-il proposé qu'un essai poétique? Non, messieurs, chaque œuvre de ce grand homme est marquée d'un signe politique et religieux. Il ne fait pas de l'art pour l'art, bien qu'il en possède mieux que personne les secrets et les ressources. Voltaire, avant tout, est un soldat, soldat d'une idée. Quelle est-elle? La même qui pétille d'esprit et de malice dans ses dialogues; la même qui déclame et pleure sur son théâtre; celle qui parle dans l'histoire du siècle de Louis XIV; celle qui sourit dans ses romans. Aucune vie d'homme n'a été mieux enfermée dans le giron expansif et fécond d'un principe : la tolérance. A elle, il se dévoue, il croit; en elle, il espère, et se console; par elle, il combat; c'est son âme et son armure, son culte, sa loi, son glaive. Voltaire, à Londres, présage le vieillard de Ferney; sous les brouillards britanniques, il commence la guerre qu'il achèvera aux bords transparents et paisibles du lac de Genève. C'est sa destinée d'être jeune et de vieillir au sein des pays libres. La France

pour ses fils n'a souvent qu'une tombe. Puisse-t-elle un jour, dans celle de Voltaire, déposer un exemplaire de LA HENRIADE, avec ce titre que lui décerne un vaillant historien banni (1) : *Épopée de la liberté de conscience!*

Décembre 1860.

(1) M. Louis Blanc dans son *Histoire de la révolution.*

VOLTAIRE. — ESSAI SUR LES MŒURS

MESSIEURS,

Il y a deux ans je disais, en étudiant avec vous l'*Histoire de Charles XII* et *le Siècle de Louis XIV* : « Voltaire mit le sceau à sa réputation et à sa « gloire par son immortel *Essai sur les Mœurs*. « Je parlerai un jour de ce dernier ouvrage. « Nous étudierons ensemble ce travail prodi- « gieux. Je comparerai Voltaire à Bossuet, le « libre penseur à l'évêque ; je confronterai l'his- « toire universelle du monde avec la légende « éloquente d'une secte et d'un peuple. Nous ver- « rons, s'il se peut, où gît la véritable grandeur, « et si les pompes du langage parviendront à « dissimuler le néant du système. »

Je tiens ma parole : je me propose de vous initier à la doctrine historique de Voltaire, manifestée dans son *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, plus clairement que dans tout autre de ses livres. Il semble que des hauteurs de la théorie nous descendions ici aux applications de la pratique. La philosophie, sans doute, anime cette histoire; elle lui sert à la fois de lien et de lumière, mais elle ne la pétrit pas à sa guise. Ennemi, en toutes choses, du *Compelle intrare*, Voltaire ne s'efforce point d'emprisonner la vie dans les formules d'un système. Son idée est assez large pour que tous les événements s'y meuvent à l'aise, suivant leurs propres lois; son sein est assez vaste, assez réchauffant pour envelopper de tendresse toutes les nations de la terre, et servir d'asile à celles que l'évêque de Meaux dédaignait de marquer d'un signe. Celui-ci n'accueille et ne considère que les peuples conquis par le christianisme, ou dont la destinée est liée à celle d'Israël. Voltaire s'adressant aux nations ne se contente pas de leur dire : Quel est votre Dieu? il leur demande : Quelles sont vos lois, vos arts, votre génie, votre morale? A genoux

aux pieds du Christ pensif et pâle, courbé sous le regard de Jehovah, accablé par la majesté de Jupiter ou par l'éternité du Dieu Siva, l'homme, en tous lieux, est sacré. L'histoire de Voltaire est le cantique de l'universelle alliance.

Il a été composé pour une femme, pour madame la marquise du Châtelet que l'enthousiaste Condorcet nous peint d'un pinceau peut-être trop caressant :

Vers le temps de ses persécutions, une autre amitié vint lui offrir des consolations plus douces et augmenter son amour pour la retraite. C'était celle de la marquise du Châtelet, passionnée comme lui pour l'étude et pour la gloire; philosophe, mais de cette philosophie qui prend sa source dans une âme forte et libre; ayant approfondi la métaphysique et la géométrie, assez pour analyser Leibnitz et traduire Newton; cultivant les arts; mais sachant les juges et leur préférer la connaissance de la nature et des hommes; n'aimant de l'histoire que les grands résultats qui portent la lumière sur les secrets de la nature humaine; supérieure à tous les préjugés par la force de son caractère, comme par celle de sa raison, et n'ayant pas la faiblesse de cacher combien elle les dédaignait; se livrant aux frivolités de son sexe, de son état et de son âge, mais les méprisant et les abandonnant sans regret pour la retraite, le travail et l'amitié; excitant enfin par sa supériorité la jalousie des femmes,

et même de la plupart des hommes avec lesquels son rang l'obligeait de vivre, et leur pardonnant sans effort ; telle est l'amie que choisit Voltaire pour passer avec lui des jours remplis par le travail, et embellis par leur amitié commune.

Ce fut au château de Cirey, situé sur les frontières de la Champagne et de la Lorraine que l'auteur de *la Henriade* s'inspira, durant six années, au sein de la solitude, auprès de cette femme incomparable. Ce dernier mot n'est pas trop fort si l'on songe que la marquise possédait le latin comme madame Dacier, savait par cœur les plus beaux morceaux d'Horace, de Virgile et de Lucrèce, toutes les œuvres philosophiques de Cicéron ; parlait couramment sciences, philosophie, littérature avec Kœnig, professeur à La Haye, bibliothécaire de la princesse d'Orange ; avec Jean Bernouilli, avec l'Italien Algarotti, et le savant Maupertuis ; lisait, en leur langue, après trois mois de leçons : Locke, Newton et Pope, Le Tasse et tout l'Arioste ; développait une partie du système de Leibnitz dans un ouvrage très bien écrit, intitulé : *Institutions de physique ;* traduisait en français le livre des principes mathématiques de Newton ; enfin, et pour couronner tant de merveilles, ajoutait, suivant

les propres expressions de Voltaire, « à ce livre « que si peu de gens entendent, un commen- « taire algébrique qui n'est pas davantage à la « portée du commun des lecteurs. »

A Cirey, écrit le philosophe dans ses mémoires malheureusement incomplets, nous cultivions tous les arts. J'y composai *Alzire*, *Mérope*, *l'Enfant prodigue*, *Mahomet*. Je travaillai pour elle à un essai sur l'histoire générale depuis Charlemagne jusqu'à nos jours; je choisis cette époque de Charlemagne parce que c'est celle où Bossuet s'est arrêté, et que je n'osais toucher à ce qui avait été traité par ce grand homme. Cependant elle n'était pas contente de l'histoire universelle de ce prélat. Elle ne la trouvait qu'éloquente; elle était indignée que presque tout l'ouvrage de Bossuet roulât sur une nation aussi méprisable que celle des juifs.

Madame du Châtelet avait raison de juger ainsi l'éloquent évêque; mais elle avait tort de mépriser la nation juive qui a produit David, Isaïe et les Machabées. Il ne faut mépriser personne, pas même lorsque étant marquise et maigre, on écrit des commentaires algébriques; lorsque amoureuse et astronome, on passe les nuits d'été à regarder les étoiles au bout d'une lunette, et que les poètes vous décernent le nom d'Uranie.

En 1734, Voltaire commençait à rassembler les matériaux de son œuvre. En 1740, appelé à Bruxelles par un procès considérable de la maison du Châtelet contre la maison de Honsbrouck, il eut le bonheur d'y rencontrer un petit-fils de l'illustre et infortuné grand pensionnaire de Wit, et dans la bibliothèque de cet homme hospitalier, une des plus belles de l'Europe, recueillit des renseignements précieux. Plus tard, familier du roi Frédéric, il travaillait à Berlin à son essai d'histoire générale qui parut en 1757, sous le titre d'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*. Durant plus de vingt années il avait médité, ordonné, composé ce livre qu'il corrigeait encore, sur la fin de sa vie, pendant les représentations de sa tragédie d'*Irène*. Vingt ans! *longum ævi spatium*. Cette préoccupation constante, ces retours périodiques, cette persévérance et cette obstination blamés par M. Villemain, témoignent, à mes yeux, de l'importance que Voltaire attachait à son œuvre. Esprit vif, d'une promptitude surprenante, improvisateur infatigable de tragédies et de poèmes, lorsqu'il touche à l'histoire universelle, pénétré de la gravité du sujet, il s'arrête, il se calme, il se

modère, il commande à son inspiration; il met un frein à son caprice. Jeunesse (Voltaire était jeune à quarante ans), âge mûr, et même quelques jours de sa vieillesse il les consacre à élever ce monument. De là, messieurs, le caractère un et varié du livre. L'unité est le génie même de Voltaire, le plus logique, malgré certaines apparences de sophisme, le plus sérieux au fond, sous des dehors empreints parfois de frivolité, le plus fidèle à soi-même et le mieux équilibré qui fut jamais. La variété, cette muse courtisée par Horace, est l'agréable produit des époques différentes de la composition, en même temps que de la disposition naturelle de cet écrivain français, le plus français de tous : je veux dire le plus clair, le plus rapide, le plus agile, et le moins pédantesque. Chose singulière et qui me paraît jeter un jour poétique sur le patriarche de Ferney, les pages graves, sévères, visiblement trempées dans la mélancolie de l'histoire, ont été écrites les premières; celles où brille le sourire sont les pages du vieillard. Au commencement, en effet, la tragédie historique imprime dans l'âme je ne sais quel respect mêlé d'enthousiasme et d'épouvante : les événements

paraissent démesurés; nous les contemplons sous un angle immense; ils sont pour nous comme des êtres vivants auxquels nous mêlons obstinément notre jeunesse, notre sang, nos larmes. Puis, à mesure que nous les étudions de plus près, à mesure que l'âge nous instruit de la petitesse des hommes, nous frappe du spectacle de leur vanité et ne laisse d'assuré et d'irrévocable que la perspective de la mort; après bien des chutes personnelles associées à l'universelle décadence des choses, sachant que rien ne demeure et que tout fuit d'une fuite éternelle, selon la parole de Pascal, le doute s'empare de l'âme; d'un œil railleur et d'une main sceptique nous sondons la comédie humaine; sur les débris de nos tristesses généreuses, sur les ruines de nos espérances, comme sur des sommets dépouillés où tremble une dernière étoile, on voit étinceler l'ironie. — Celle de Voltaire est rarement amère. Le plus souvent franche et fine, elle rappelle la rondeur, la saveur gauloise de Rabelais; elle présage la désinvolture, peut-être un peu libertine, de la *grand'mère* de Béranger. Un grand nombre de critiques reprochent à l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs*

ces pointes poussées dans le champ de la satire. Ils le gourmandent de s'armer parfois à la légère; ils voudraient saisir dans leur vol, arrêter, confisquer ces flèches dont il perce, en courant, les institutions et les hommes. Pour eux l'histoire est un gigantesque herbier d'événements desséchés; une crypte de héros et de principes embaumés; une pyramide habitée par des momies. Quel sacrilége de se moquer des morts !... N'osant le commettre, ces messieurs se contentent de déchirer les vivants. — Je n'ai garde de leur comparer M. Villemain. Ce délicat est d'une race plus haute. L'ingénieux professeur, le maître abondant qui, sous la Restauration, attachait à ses lèvres une jeunesse frémissante, l'interprète inspiré de Sophocle, d'Euripide, de Démosthène, de Shakespeare, de Milton, de Dante, de Cervantes qu'il semblait plutôt ressusciter que traduire, le digne héritier d'Isocrate et de Quintilien ne peut être accusé de proscrire le mouvement et la vie. C'est donc par scrupule religieux qu'il écrit les paroles suivantes :

« Voltaire est impartial par moments, capable « d'admiration, et même de gravité; témoin les « beaux portraits du pape Léon IX et de saint

« Louis. Ce n'est pas aussi que là où il professe « des idées de liberté civile et religieuse, con- « traires à celles de Bossuet, il n'ait raison « devant notre siècle et l'avenir. Mais dans une « partie de cet ouvrage, et surtout dans les ad- « ditions qu'il y faisait en devenant plus vieux « et plus libre, sa vue moqueuse du christianisme « altère la vérité de l'histoire, en détruit l'inté- « rêt, et substitue des *caricatures* au tableau de « l'esprit humain. »

Le mot est dur, et s'il est mérité, ce ne peut être que par le chapitre neuvième où Voltaire raconte, en effet, d'un style malséant quelques-unes des légendes des premiers chrétiens ; « lesquelles » ajoute-t-il, avec un empressement dont M. Villemain lui devrait savoir gré, « lesquelles n'ont pas nui à l'établissement de la religion chrétienne. » Là seulement l'esprit des romans et des dialogues philosophiques se donne carrière; Tite-Live et Tacite parlent le langage effronté de Scarmentado et de Candide. Je ne justifie pas Voltaire, messieurs. L'immoralité du style, blâmable en ses romans, je la réprouve à plus forte raison dans son histoire. C'est l'honneur de la langue française de ne pou-

voir braver l'honnêteté. Mais ces taches sont rares : Voltaire respecte son lecteur; il se souvient qu'il écrit non seulement pour ses contemporains aux mœurs faciles, mais pour une femme et pour la postérité. D'ailleurs, son ironie impartiale s'attaque à tous les abus, aiguisée peut-être par une discrète allusion. Pour moi, je l'avoue : je n'ai pas le courage de lui reprocher cette moquerie si vraie et si éloquente des Pagodes indiennes et de la religion des brachmans.

Jamais les pagodes n'ont été plus riches que dans les temps d'humiliation et de misère. Toutes ces pagodes ont des revenus considérables, et les dévots les enrichissent encore de leurs offrandes. Quand un raya passe devant une pagode, il descend de son cheval, de son chameau, ou de son éléphant, ou de son palanquin, et marche à pied jusqu'à ce qu'il ait passé le territoire du temple. — L'ancienne pureté de la religion des premiers brachmanes ne subsiste plus que chez quelques-uns de leurs philosophes; et ceux-là ne se donnent pas la peine d'instruire un peuple qui ne veut pas être instruit et qui ne le mérite pas. Il y aurait même du risque à vouloir le détromper; les brahmes ignorants se soulèveraient, les femmes attachées à leurs pagodes, à leurs petites pratiques superstitieuses, crieraient à l'impiété. Quiconque veut enseigner la raison à ses citoyens est persécuté, à moins qu'il ne soit le plus fort; et il arrive presque toujours

que le plus fort redouble les chaînes de l'ignorance et de la servitude.

Souvenez-vous de l'exil de Voltaire, de la pauvreté de Diderot, des persécutions dirigées contre Jean-Jacques, et dites si cette ironie n'est pas vraie. Songez à la Vendée soulevée de ses foyers, le fusil, la hache, la fourche, la faulx et le crucifix à la main; songez au premier consul, à l'empereur de brumaire, abaissant et relevant tour à tour la papauté, suivant les intérêts de sa politique et les hasards de sa fortune et dites-moi si elle n'est pas prophétique. — Mais j'ai hâte d'arriver au fond même du livre, car ces côtés railleurs qui effarouchent encore la virginale candeur des académiciens ornés de palmes vertes, cette verve et cet entrain n'en sont que les moindres aspects. Vainement, dans un but facile à deviner, les critiques d'une certaine école s'efforcent de rapetisser l'histoire voltairienne aux proportions d'un pamphlet; vainement ils lui refusent les grandes et nobles qualités qui font les œuvres durables, substituant, si je l'ose dire, à ce monument de marbre et de granit, je ne sais quel logis misérable où l'on entend

siffler, avec le vent qui le secoue, le rire de l'incrédulité; vainement ils s'appliquent à donner à la vérité qui les démasque le visage suspect de la fantaisie et du mensonge. Je prouverai que l'*Essai sur les Mœurs* rayonne de la triple flamme de l'amour, du bon sens et de la justice.

Longtemps, écrit Condorcet, Voltaire s'était plaint que, chez les modernes surtout, l'histoire d'un pays fut celle de ses rois et de ses chefs; qu'elle ne parlât que des guerres, des traités et des troubles civils; que l'histoire des mœurs, des arts, des sciences, celle des lois, de l'administration publique, eût été presque oubliée. Les anciens mêmes où l'on trouve plus de détails sur les mœurs, sur la politique intérieure, n'ont fait en général que joindre à l'histoire des guerres, celle des factions populaires. On croirait, en lisant ces historiens, que le genre humain n'a été créé que pour servir à faire briller les talents politiques ou militaires de quelques individus, et que la société a pour objet, non le bonheur de l'espèce entière, mais le plaisir d'avoir des révolutions à lire ou à raconter.

Voltaire forma le plan d'une histoire où l'on trouverait ce qu'il importe le plus aux hommes de connaître : les effets qu'ont produit sur le repos ou le bonheur des nations, les préjugés, les lumières, les vertus ou les vices, les usages ou les arts des différents siècles.

Un tel ouvrage ne pouvait plaire qu'à des philosophes. On l'accusa d'être frivole, parce qu'il était clair, et qu'on le lisait

sans fatigue; on prétendit qu'il était inexact parce qu'il s'y trouvait des erreurs de noms et de dates absolument indifférentes; et il est prouvé par les reproches même des critiques qui se sont déchaînés contre lui, que, jamais, dans une histoire si étendue, aucun historien n'a été plus fidèle. On l'a souvent accusé de partialité, parce qu'il s'élevait contre des préjugés que la pusillanimité ou la bassesse avait trop longtemps ménagés; et il est aisé de prouver que, loin d'exagérer les crimes du despotisme sacerdotal, il en a plutôt diminué le nombre et adouci l'atrocité. Enfin on a trouvé mauvais que, dans ce tableau d'horreurs et de folies, il ait quelquefois répandu sur celles-ci les traits de la plaisanterie, qu'il n'ait pas toujours parlé sérieusement des extravagances humaines, comme si elles cessaient d'être ridicules, parce qu'elles ont été souvent dangereuses.

Mais l'Essai de Voltaire sera toujours pour les hommes qui exercent leur raison, une lecture délicieuse par le choix des objets que l'auteur a présentés, par la rapidité du style, par l'amour de la vérité et de l'humanité qui en anime toutes les pages par cet art de présenter des contrastes piquants, des rapprochements inattendus, sans cesser d'être naturel et facile, d'offrir dans un style toujours simple, de grands résultats et des idées profondes. Ce n'est pas l'histoire des siècles que l'auteur a parcourue, mais ce qu'on aurait voulu retenir de la lecture de l'histoire, ce qu'on aimerait à s'en rappeler.

En même temps peu de livres seraient plus utiles dans une éducation raisonnable. On y apprendrait avec les faits, l'art de les voir et de les juger; on y apprendrait à exercer sa raison dans son indépendance naturelle, sans laquelle elle n'est plus

que l'instrument servile des préjugés; on y apprendrait enfin à mépriser la superstition, à craindre le fanatisme, à détester l'intolérance, à haïr la tyrannie sans cesser d'aimer la paix, et cette douceur de mœurs aussi nécessaire au bonheur des nations que la sagesse même des lois.

Cet ouvrage plaça Voltaire dans la classe des historiens originaux; et il a eu l'honneur d'avoir fait dans la manière d'écrire l'histoire, une révolution dont à la vérité l'Angleterre a presque seule profité jusqu'ici. Hume, Robertson, Gibbon, Watson peuvent, à quelques égards, être regardés comme sortis de son école.

Il ne se peut mieux définir les caractères généraux du chef-d'œuvre de Voltaire, et l'*Essai sur les Mœurs* ne rencontre en moi qu'un pâle commentateur, après la rapide et substantielle analyse de Condorcet.

Le livre s'ouvre par une introduction faite après coup, comme la plupart des préfaces, et décoré du titre trop fastueux de *Philosophie de l'histoire*. C'est une sorte de revue synoptique des peuples anciens où Voltaire touche principalement aux points négligés par Bossuet. Je pourrais y relever d'assez nombreuses erreurs de noms, de dates, de citations, déjà signalées par les savants. Voltaire connaissait mal l'an-

tiquité. Pour la raconter et la juger, la science, au contraire, n'avait pas manqué à l'évêque de Meaux. J'ai même applaudi à d'éloquents passages de son discours sur les libertés d'Athènes et le patriotisme latin. Le philosophe, moins érudit en ces matières, remplace l'exactitude spéciale par l'étendue des connaissances; il supplée à la majesté du style par l'ampleur hospitalière des idées. L'Inde, la Chine, l'Arabie, les Phéniciens et les Scythes sont étudiés dans leurs lois, dans leur foi, dans leur philosophie naissante, dans leur industrie et leur courage. Il ne s'arrête pas aux bords du Jourdain, au murmure de la fontaine de Siloë, au sein des arides collines de la Judée où Bossuet enserre l'esprit des nations, comme en une Josaphat symbolique. Le *Livre des Rois*, des *Juges* et des *Prophètes* n'est pas, à ses yeux, le seul livre sacré. La face divine, et la splendeur incréée ne brillent pas seulement sur les pages de la *Genèse;* toute sagesse, toute piété et toute religion ne sont pas contenues dans le *Lévitique* ou le *Deutéronome*. Il écoute, avec respect, les premiers bégaiements de la raison chez tous les peuples de la terre; il contemple avec ravisse-

ment les matinales lueurs de la morale. Des livres d'Orphée, de Pythagore, de Zaleucus, de Confutzée, il compose la Bible du genre humain. — Cette vue haute, vaste, charitable et profonde de l'histoire peut être considérée comme véritablement originale et créatrice. — Voltaire enseignant la solidarité des hommes, enseigne aussi la liberté et la paix. Par là, messieurs, il est le précurseur et l'apôtre d'une époque, lointaine sans doute, mais que le monde verra avant de se dissoudre. Remarquez, je vous en conjure, que nous n'avons pas affaire à un rêveur comme l'abbé de Saint-Pierre, mais à un génie pratique, essentiellement ami de la vérité et de la possibilité des choses. Nulle exagération, nulle déclamation, nulle emphase.

Il proclame avec la simplicité qui sied aux grands principes, il affirme l'égalité primordiale des êtres, sans dictinction de races, de castes, de climats, de religion :

Nous avons tous deux sentiments qui font le fondement de la société : la commisération et la justice.

Et plus loin :

Dieu nous a donné un principe de raison universelle ; et ce

principe est si constant qu'il subsiste malgré toutes les passions qui le combattent, malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le sang, malgré les imposteurs qui veulent l'anéantir dans la persécution.

Plus loin encore :

Non seulement la théocratie a longtemps régné, mais elle a poussé la tyrannie aux plus horribles excès où la démence humaine puisse parvenir; et plus ce gouvernement se disait divin, plus il était abominable.

Enfin, comme fondement de sa doctrine, gage de sa bonne foi, et sauvegarde du vrai :

Tout législateur qui osa feindre que la divinité lui avait dicté ses lois, était visiblement un blasphémateur et un traître; un blasphémateur puisqu'il calomniait les dieux, un traître puisqu'il asservissait sa patrie à ses propres opinions. Si je m'étais trouvé vis-à-vis de quelqu'un de ces grands charlatans dans la place publique, je lui aurais crié : Arrête! ne compromets pas ainsi la divinité; tu veux me tromper si tu la fais descendre pour enseigner ce que nous savons tous; tu veux sans doute la faire servir à quelque autre usage; tu veux te prévaloir de mon consentement à des vérités éternelles pour arracher de moi mon consentement à ton usurpation; je te défère au peuple comme un tyran qui blasphème.

Ainsi, messieurs, bonté originelle de l'homme,

souveraineté de la raison, affirmation du progrès, condamnation de la théocratie, réfutation du surnaturalisme et de la transcendance, appliqués à la politique, tels sont les principes historiques de Voltaire. Quel chemin nous avons parcouru depuis Bossuet! quel espace a été franchi! Nous voici transportés d'un pôle à l'autre pôle. L'évêque disait : L'homme, créature misérable, avilie dans son âme, souillée dans son corps, meurtrie dans son entendement, troublée dans sa raison, sort d'une chute pour aboutir à un abîme : il va du péché originel à la mort. Racheté cependant, mais non réintégré dans son premier domaine, semblable à un roi exilé, il traîne parmi les vivants, ses égaux, le souvenir de sa gloire et le remords de sa grandeur; en lui rien n'est stable, autour de lui tout vacille; au dedans, obscurité; au dehors, trompeuses et mensongères lueurs; son esprit naturellement flotte et s'égare; son cœur est plein de l'amertume du néant; sa conscience est muette, et partout sa puissance avorte. Dans ses projets, dans ses labeurs, ses ambitions, ses espérances, que saisit-il? une ombre; et lui-même n'est que l'ombre de l'Éternel. Par ses

propres forces, il ne peut rien. Il lui faut une force étrangère qui l'excite, l'inspire et le dirige. Il est l'argile aux mains du potier, le marbre brut sous le ciseau du statuaire. Celui qui, dans les profondeurs des cieux, trace aux univers leur route et leur orbite aux astres asservis, le distributeur du mouvement, le dispensateur de l'harmonie des sphères, celui qui *est*, gouverne aussi l'humanité et la pousse dans ses voies mystérieuses. Il est l'ordre, la vérité, la règle. La vie découle de son sein, et la liberté même n'est qu'une émanation de sa puissance. Que l'homme se courbe docilement sous l'inflexible loi, qu'il adore l'immuable décret, qu'il prie, qu'il s'agenouille et qu'il se taise pendant que la voix de Dieu résonne et retentit à travers les événements de l'histoire!

A cette revendication sacerdotale de l'omnipotence divine, à cette proclamation de l'imbécillité humaine, voici la réponse de Voltaire; à l'esprit du passé, voici la réplique de l'esprit moderne : L'homme, créature noble et sublime, le plus parfait des êtres, l'homme est né libre; sa raison, son entendement signifient liberté;

ce mot est écrit dans chacune de ses facultés, empreint sur les traits de sa face; c'est le signe de sa grandeur, le gage de son avenir, la condition de sa responsabilité. Mais cette libre intelligence et cette libre volonté agissent au milieu des fatalités naturelles, en sorte que la vie tout entière est un combat de la matière et de l'esprit. Depuis le grain de sable aux bords de la mer jusqu'au tonnerre au sein des nuées, tout, dans l'univers, accable l'homme de la fatalité, mais tout le convie à la conquête. Sa loi n'est pas la chute; c'est le progrès. On ne le rachète pas, il se rachète. Vous en faites l'esclave de la mort? Je le proclame conquérant et fils de la vie. Vous lui infligez un guide comme aux étoiles, et vous l'enfermez en un cercle infranchissable tracé par le surnaturel? Je vous dis que dans les sentiers de l'activité humaine plus nombreux et plus profonds que ceux des univers, il se guide lui-même par sa raison, par sa conscience et par sa volonté; et que votre cercle fût-il d'airain et de diamant il le brisera, s'il veut, pour s'élancer plus loin, où son désir l'appelle. Vous dites qu'il n'est que le jouet de l'invisible et le témoin du temps? Je vous dis qu'il

est l'apôtre et le prophète du réel, l'arbitre de sa destinée, et le maître du monde.

Appuyé sur ces principes que je m'efforce de semer parmi vous depuis bientôt six années, principes qui me paraissent contenir le salut des peuples libres à qui ils enseignent à ne compter que sur soi-même; appuyé, dis-je, sur ces irréfutables maximes, Voltaire trace le plan de son *Histoire universelle* et la raconte. Il commence par l'Orient, suivant ainsi la marche naturelle des civilisations. Après nous avoir montré le berceau de ces contrées primitives, berceau antérieur à celui de la Judée et de la Grèce, il se complaît à fouiller leurs institutions, leur religion et leurs mœurs. La Chine, la Perse et l'Inde étudiées pour la première fois nous apparaissent avec leur politique, leur philosophie, leurs dogmes et leurs poèmes. Il ouvre le premier filon de cette mine de poétiques richesses où puiseront les orientalistes contemporains. Certes, son érudition et sa critique sont loin d'égaler en méthode, en sagesse, en sagacité celles de ses successeurs. Mais il a eu la gloire de combler une lacune considérable, et de révéler un domaine nouveau à la curiosité de l'es-

prit. Avant tout, il cherche à confirmer l'identité essentielle de la morale chez tous les peuples; idée fondamentale sur laquelle il se proposait de bâtir son temple de la tolérance universelle. Il ne reconnaît aucune race privilégiée de Dieu. Il n'accorde aux nations aucune lettre de noblesse, sinon celles qu'elles ont su gagner par leur activité personnelle et leurs progrès dans le champ des découvertes. Pour lui la meilleure n'est ni la plus guerrière, ni la plus fervente; c'est la plus industrieuse, la plus savante et la plus pacifique. Refusant enfin la palme à la force, il la décerne à la douceur; il préfère aux tyrans les artistes, les travailleurs aux conquérants; et à l'épée le soc de la charrue. — Partout le même bon sens circule pénétré d'indulgence; partout éclate un sentiment vif et exquis de la vérité des choses. Vous l'avez vu tout à l'heure railleur, ironique, mordant? Parfois il s'élève; son style rapide, concis, trace en quelques traits une époque et la marque d'un signe durable. Lisez les pages sur la décadence de Rome expliquée par deux causes : l'invasion des Barbares et l'établissement du christianisme qui, suivant son expres-

sion pittoresque : « *Ouvre le ciel et perd l'em-* « *pire.* »

Le christianisme ouvrait le ciel, mais il perdait l'empire; car non seulement les sectes nées dans son sein se combattaient avec le délire des querelles théologiques, mais toutes combattaient encore l'ancienne religion de l'empire; religion fausse, ridicule sans doute, mais sous laquelle Rome avait marché de victoire en victoire pendant dix siècles.

Les descendants des Scipion était devenus des controversistes, les évêchés étant plus brigués que ne l'avaient été les couronnes triomphales, la considération personnelle ayant passé des Hortensius et des Cicéron aux Cyrille, aux Grégoire, aux Ambroise, tout fut perdu; et si l'on doit s'étonner de quelque chose, c'est que l'empire romain ait subsisté encore un peu de temps.

Théodose, qu'on appelle le grand Théodose, paya un tribut au superbe Alaric, sous le nom de pension du trésor impérial. Alaric mit Rome à contribution la première fois qu'il parut devant les murs, et la seconde il la mit au pillage. Tel était alors l'avilissement de l'empire que ce Goth dédaigna d'être roi de Rome, tandis que le misérable empereur d'Occident, Honorius, tremblait dans Ravenne, où il s'était réfugié.

Alaric se donna le plaisir de créer dans Rome un empereur nommé Attale, qui venait recevoir ses ordres dans une antichambre.

Après Alaric vint Attila, qui ravageait tout, de la Chine jusqu'à la Gaule. Il était si grand, et les empereurs Théodose

et Valentinien III si petits, que la princesse Honoria, sœur de Valentinien, lui proposa de l'épouser. Elle lui envoya son anneau pour gage de sa foi ; mais avant qu'elle eût réponse d'Attila, elle était déjà grosse de la façon d'un de ses domestiques.

Lorsque Attila eut détruit la ville d'Aquilée, Léon, évêque de Rome, vint mettre à ses pieds tout l'or qu'il avait pu recueillir des Romains pour racheter du pillage les environs de cette ville, dans laquelle l'empereur Valentinien était caché. L'accord étant conclu, les moines ne manquèrent pas d'écrire que le pape Léon avait fait trembler Attila ; qu'il était venu à ce Hun avec un air et un ton de maître ; qu'il était accompagné de saint Pierre et de saint Paul, armés tous deux d'épées flamboyantes, qui étaient visiblement les deux glaives de l'Église de Rome. Cette manière d'écrire l'histoire a duré, chez les chrétiens, jusqu'au seizième siècle sans interruption.

Bientôt après, des déluges de barbares inondèrent de tous côtés ce qui était échappé aux mains d'Attila.

Que faisaient cependant les empereurs? ils assemblaient des conciles.

Ainsi, l'historien raconte l'abaissement de Rome perdant à la fois sa vaste indifférence religieuse et son esprit guerrier, les deux bases de ses accroissements et de sa puissance, ainsi il nous dévoile les secrets de l'immense écroulement de l'empire. Méditez avec lui sur ce chan-

gement; regardez ces hommes de l'Orient et du Nord qui débordent sur l'Occident, voyez venir et s'étendre cette sombre nuée aux bruits farouches, et comprenez alors la tristesse de Voltaire et son ennui à raconter ces dures annales :

Lorsqu'on passe de l'histoire de l'empire romain à celle des peuples qui l'ont déchiré dans l'Occident, on ressemble à un voyageur qui, au sortir d'une ville superbe, se trouve dans des déserts couverts de ronces. Vingt jargons barbares succèdent à cette belle langue latine qu'on parlait du fond de l'Illyrie au mont Atlas. Au lieu de ces sages lois qui gouvernaient la moitié de notre hémisphère, on ne trouve plus que des coutumes sauvages. Les cirques, les amphithéâtres élevés dans toutes les provinces sont changés en masures couvertes de paille. Ces grands chemins si beaux, si solides, établis du pied du Capitole jusqu'au mont Taurus, sont couverts d'eaux croupissantes. La même révolution se fait dans les esprits, et Grégoire de Tours, le moine de Saint-Gall, Frédegaire, sont nos Polybe et nos Tite-Live. L'entendement humain s'abrutit dans les superstitions les plus lâches et les plus insensées. Ces superstitions sont portées au point que les moines deviennent seigneurs et princes; ils ont des esclaves, et ces esclaves n'osent pas se plaindre. L'Europe entière croupit dans cet avilissement jusqu'au seizième siècle, et n'en sort que par des convulsions terribles.

C'est Voltaire qui définit ainsi le moyen âge :

L'Europe était un chaos dans lequel le plus fort s'élevait sur

les ruines du plus faible pour être ensuite précipité par d'autres. Toute cette histoire n'est que celle de quelques capitaines barbares qui disputaient avec des évêques la domination sur des serfs imbéciles. Il manquait aux hommes deux choses pour se soustraire à tant d'horreurs : La raison et le courage.

Ainsi, il jugeait ces temps de l'ombre et de la servitude qui de nos jours ont rencontré des poètes pour les chanter, des écrivains pour les admirer, des philosophes ou soi-disant tels pour les présenter comme l'idéal et des politiques pour les reconstruire. Mais cette mélancolie et ce dédain n'ont pas empêché Voltaire de saisir et de mettre en lumière, avec une rare vigueur, les points saillants de cette partie de l'histoire.

Charlemagne, empereur d'Occident, couronné de la couronne de fer des rois Lombards, preneur de villes, ravageur et civilisateur à la fois, élève de Pierre de Pise et bourreau des Saxons; son empire déchiré après sa mort; les Northmans aux invasions rapides; les Anglais du neuvième siècle appelés à l'ébauche de la civilisation par Alfred le Grand; l'Espagne aux mains des Maures; Constantinople en proie aux disputes théologiques et aux débauches des favoris et des favorites, théâtre sans cesse ensan-

glanté par les empereurs grecs; l'Allemagne se constituant peu à peu, au milieu des déchirements, sous les Othon et les Henri l'Oiseleur; les combats de la domination allemande et de la liberté italienne; les papes, éternel obstacle à l'émancipation de l'Italie; tous ces faits, tous ces événements et tous ces hommes passent devant nous, largement esquissés; le drame du moyen âge se déroule comme une toile de Michel-Ange, avec ses enseignements, ses frissons, son épouvante et sa grandeur farouche. Il est dominé par deux colossales figures, tour à tour éclatantes et sombres : l'Empereur et le Pape. C'est à leur querelle, c'est à dire au fond même de l'histoire que Voltaire consacre ses pages les plus éloquentes, les plus impartiales et les plus hardies. Le reste marche et court un peu au hasard; ici l'écrivain se fixe et rassemble ses forces pour raconter la lutte de la papauté et de l'empire, le choc permanent et terrible de deux tyrannies, l'ardente compétition et la convoitise de deux despotismes. Formidable spectacle, et fécond en enseignements solennels!

« Au milieu des institutions changeantes, parmi les miracles continuels des révolutions et

le mouvement des idées, une institution se vante d'être immobile, de n'acquérir et de ne perdre rien par les années, d'avoir toujours pensé ce qu'elle pense aujourd'hui. Elle nie pour elle-même ces explosions soudaines ou ces modifications progressives qui changent les individus ou les peuples. Elle n'a pas eu d'enfance, elle n'aura pas de vieillesse ; éternellement virile, immuable, comme assise en dehors du temps, elle conserve dans une église taillé dans un temple de Jupiter le dépôt inviolé des dogmes. » (E. Quinet.) Cette institution est la papauté romaine. Les historiens s'accordent à lui donner cette attitude de granit. Depuis plus de mille ans, elle garde les archives de Dieu. Il me serait facile de prouver qu'elle n'est pas la mère du christianisme, mais plutôt la jalouse sentinelle de l'orthodoxie. Je ne veux pas entrer dans cette discussion étrangère à mon sujet. Je considère la papauté dans sa lutte avec l'empire, non dans sa légitimité originelle. Qu'elle garde, si elle le peut, ses titres religieux à la vénération des fidèles. Je ne veux discuter avec Voltaire, que ses droits politiques au gouvernement des rois et des peuples. Au commence-

ment, messieurs, l'incontestable supériorité de Rome sur les Barbares légitimait ses prétentions. Au milieu des ruines de l'invasion, un seul point lumineux sert à rallier le monde. La papauté, suivant M. Quinet auquel j'emprunte le fond sinon la forme de cette partie de mon discours, la papauté surnage comme une arche d'alliance. Elle règne, elle mérite de régner parce que elle habite une région supérieure à celle où se déchire la société politique et civile. Mais au neuvième et au dixième siècle tout est changé. Les rois chevelus se relèvent avec une ironie effrayante contre cette église menteuse qui a renoncé à la sublime candeur des premiers âges pour se plier aux ruses de la barbarie. — La papauté déshonorée sous le pontificat de Jean XII, de Jean XIII, de Benoît VII, de Jean XV, souillée par les débauches de ces papes adultérins, mise à l'encan avec les vases sacrés, vendant la robe de Jésus-Christ, tout à coup se relève et remonte à son ancienne splendeur.

Grégoire VII opère ce prodige; Hildebrand ressuscite la suprématie de l'église. Alors s'engage ce duel des deux souverainetés, com-

battu par Grégoire contre Henri IV; par Adrien IV et Alexandre III contre Frédéric Barberousse; duel où les successeurs de Charlemagne, les Othon et les Hohenstaufen appellent l'Allemagne contre Rome; où les héritiers de Grégoire convient l'univers chrétien ou infidèle, à la ruine de l'empire. Quelle âpreté dans ce duel et quelle ardeur de domination!

« C'est la divine Providence, écrit Frédéric, « source de tout pouvoir dans le ciel et sur la « terre, qui lui a confié à lui son Christ le gou- « vernement de l'empire. L'apôtre recommande « d'honorer les princes. Celui donc qui dit que « l'empire est un bénéfice du sacerdoce, se met « en opposition avec les commandements de « Dieu, c'est un artisan de mensonges. Frédéric « ne souffrira pas que l'honneur de l'empire re- « çoive aucune atteinte; il préfère mourir que « de se soumettre aux présomptueuses exigences « du pape. Au lieu de porter avec humilité la « croix de Jésus-Christ, le souverain pontife « voudrait jouer l'empereur et distribuer les « couronnes. Mais l'empereur ne craint pas le « prêtre dont on se rit en Italie; l'Allemagne ne « courbera pas la tête devant le saint siége. »

« Frédéric, répond Adrien dans une lettre « adressée aux archevêques d'Allemagne, Fré- « déric met sa puissance sur la même ligne que « la nôtre. Ne sait-il pas que l'Allemagne était « le plus obscur des royaumes avant que les « papes lui eussent donné de l'éclat? A-t-il ou- « blié qu'avant le couronnement de Pépin par « Zacharie, les rois allemands se promenaient « sur un chariot attelé de bœufs? Aujourd'hui, « ils ont leur siége à Aix-la-Chapelle dans une « forêt gauloise, tandis que nous siégeons à « Rome. La couronne impériale, c'est nous qui « la lui avons donnée, et nous avons le droit de « le reprendre. »

De part et d'autre, même aspiration à l'empire. L'Allemand veut gouverner les peuples. Le pape veut gouverner les âmes et par là conspire aussi la souveraineté temporelle. Voltaire se décide le plus souvent pour l'empereur contre la papauté. Mais nous, messieurs, auquel servirons-nous de seconds et de témoins? Ni à l'un, ni à l'autre. Nous ne rendrons témoignage qu'à la vérité et à la justice. Ce grand combat de deux absolutismes ne m'intéresse et ne me passionne que parce qu'il se livre au grand profit

de la liberté. — L'empire défendait, en même temps que la monarchie universelle que je repousse, l'indépendance du pouvoir civil sur laquelle repose la société moderne. La papauté armait à la fois pour l'affranchissement de l'Église et pour l'asservissement de l'Europe. L'un, si je l'ose dire, représente un dogme politique, l'autre un dogme religieux. Le premier au nom de César, le second au nom du Christ, aspire à dévorer le monde. Hildebrand, Alexandre, Adrien Innocent et Grégoire s'efforcent de fonder les droits de l'Église sur la soumission et le silence des âmes. Henri et Frédéric, sur la poussière et la cendre des nationalités éteintes, s'acharnent à fonder les droits de l'empire. Les clefs de saint Pierre emprisonneront l'esprit humain que mangera l'aigle des Hapsbourg. Chimère! chimère! rêves évanouis! illusions envolées sur l'aile des révolutions!... Je ne parlerai, je n'écrirai, je ne combattrai que pour les droits de l'homme. Aux fantaisies des princes, j'opposerai l'honnête liberté des citoyens; et si l'on me dit : Souveraineté du pape, je répondrai : Souveraineté du peuple! — Voltaire a eu la gloire d'entrevoir la solution légitime et ra-

tionnelle du problème posé et débattu entre les deux puissances. « L'Église chez elle, et l'État chez lui, » c'était la sagesse de nos pères. Nul empiétement, nulle promiscuité; l'indépendance la plus complète, la séparation la plus absolue; coupons ce câble par lequel le vieux navire impérial et sacerdotal, retient dans la servitude et dans l'ombre le lumineux vaisseau des nations modernes. L'unité impériale froisse les instincts vivaces des nationalités autant que l'unité catholique la conscience des dissidents. Le monde incessamment se transforme. L'histoire n'est qu'une marche continuelle vers la justice, une ascension vers la lumière. Malheur aux institutions qui s'attardent dans l'iniquité, qui s'obstinent dans les ténèbres, car l'humanité passera outre et ne les reconnaîtra plus!

Nul philosophe, n'accompagna le genre humain dans ce pèlerinage séculaire avec plus de piété filiale que Voltaire. Partout où il voit luire un progrès, il accourt et le célèbre. C'est l'esprit le plus bienveillant et le plus encourageant qui fut jamais. Il conserve je ne sais quelle naïveté d'impressions et quelle jeunesse de cœur qui en font le contemporain de ses héros. Il les aime

et il les hait, il les chante ou il les dédaigne comme des êtres vivants. Dante, Pétrarque, le poète persan Sadi, Milton lui inspirent des pages d'une critique élevée et chaleureuse. Il arrache enfin l'esprit français à l'adoration de soi-même et de l'antiquité où il semblait se complaire et s'oublier depuis le siècle de Louis XIV; et quelle que soit son admiration pour le temps de Racine, de Corneille et de Molière, il n'admire pas moins le temps de Montaigne, de Jean Goujon, de Raphaël et de Cellini.

Ce qui frappe encore dans ce siècle illustre — le seizième — c'est que, malgré les guerres que l'ambition excita, et malgré les querelles de religion qui commençaient à troubler les États, ce même génie qui faisait fleurir les beaux-arts à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Ferrare, et qui de là portait sa lumière dans l'Europe, adoucit d'abord les mœurs des hommes dans presque toutes les provinces de l'Europe chrétienne. La galanterie de François Ier opère en partie ce grand changement. Il y eut entre Charles-Quint et lui une émulation de gloire, d'esprit, de chevalerie, de courtoisie, au milieu même de leurs plus furieuses discussions, et cette émulation, qui se communique à tous les courtisans donna à ce siècle un air de grandeur et de politesse inconnu jusqu'alors. Cette politesse brillait même au milieu des crimes; c'était une robe d'or et de soie ensanglantée.

Belle et poétique parole par laquelle Voltaire s'adresse non à ce qui divise, mais à ce qui réconcilie, apôtre d'alliance et non, comme tant d'autres, artisan de discordes. De même qu'il confondait et calmait dans une même adoration de l'être incréé les sectes différentes et les religions ennemies, de même il aspire à pacifier les peuples par la sereine influence des arts; au dessus des passions querelleuses, il déploie la riche et pacifique bannière de l'esprit.

C'est là, messieurs, un des plus grands caractères de l'*Essai sur les mœurs :* Voltaire, l'ingénieux, le brillant Voltaire épris des merveilles de l'art, amoureux des Titien et des Rubens, des Lesueur et des Poussin, des Tasse et des Cervantes, de Rabelais et de Boccace, Voltaire proclame, le premier, cette fraternité des artistes qui se reconnaissent et s'embrassent dans le culte de la beauté, il salue pieusement cette aurore de la fraternité universelle des peuples. C'est là sa puissante, féconde originalité, et c'est pourquoi il me plaît tant d'en parler ici, car il me semble que c'est le meilleur moyen de faire aimer la France.

Ce qui est bien plus digne de l'attention de la postérité, écrivait-il, ce qui doit l'emporter sur toutes ces coutumes introduites par le caprice, sur toutes ces lois abolies par le temps, sur les querelles des rois qui passent avec eux, c'est la gloire des arts qui ne passera jamais.

Il y a aussi dans l'histoire une chose qui ne passera jamais, grâce à Voltaire : c'est le souvenir des persécutions, l'anathème sur les persécuteurs et la glorification des martyrs. — Voici que du côté des Alpes et des Pyrénées, des peuplades misérables, des paysans, les Vaudois et les Albigeois se soulèvent, comme se soulèveront plus tard les paysans de Munzer. (Mais ils n'ont ni l'âpreté ni la colère des anabaptistes.) On peut dire de leur rébellion qu'elle fut la révolte de l'innocence. Que veulent-ils? Le culte primitif, la croix de bois, l'égalité. A ce cri plein de tendresse, Rome répond par la voix de saint Dominique, c'est à dire par le glaive de l'inquisition. L'hérésie est exterminée, la Provence noyée au sang de ses enfants. Dans ce sang des martyrs, Dante, Pétrarque et Boccace ont trempé leurs plumes ardentes. Cinquante ans passés après la croisade d'Alby,

Guillaume de Figueras entonne contre Rome son sirvente de guerre et de vengeance.

Je veux faire un sirvente sur ce ton qui me sied; je ne veux plus le différer. Je sais, sans en pouvoir douter, que j'en aurai malveillance; car je fais un sirvente sur ces faussaires pleins de tromperie, sur Rome, qui est le chef de la décadence en laquelle déchoit tout bien.

Je ne m'étonne point, Rome, si le monde est dans l'erreur, puisque tu as mis le siècle en travail et en guerre; car mérite et miséricorde par toi meurent et s'ensevelissent. Rome, trompeuse conductrice, cime et racine de tous maux, le bon roi d'Angleterre fut par toi trahi.

Rome, aux hommes niais tu ronges la chair et les os, et tu conduis les aveugles avec toi dans la fosse...

Rome tu es de mauvaise race, et parjure...

Rome aux Sarrasins tu fais peu de dommage, mais les Grecs et les Latins tu les pousses à destruction. Dans le feu de l'abîme Rome vous avez votre place.

Rome je discerne bien les maux qu'on ne peut dire; car vous faites par dérision le martyre des chrétiens; mais en quel livre trouvez-vous, Rome, qu'on doive occire les chrétiens?

Rome, tant est grande ta forfaiture que tu méprises Dieu et ses saints...

Rome, avec tes faux appaux tu tends tes filets et tu manges maints mauvais morceaux. Tu as visage d'agneau au simple regard; au dedans tu es loup enragé, serpent couronné, engendré de vipère; c'est pourquoi le diable t'appelle comme sa créature.

On dit, messieurs, que la fleur des montagnes, le rhododendron des Alpes, autrefois d'un rose pâle, est devenu rouge depuis que le sang des Vaudois a rougi les neiges. Les troubadours provençaux, les poètes italiens, la légende populaire ont uni leur rancueur; la nature elle-même a été associée à la pitié et à la haine. — Bossuet eut sanctifié l'extirpation de l'hérésie. Voltaire courbe les exécuteurs des hautes-œuvres romaines sous le regard indigné de l'histoire :

L'esprit de justice et de raison qui s'est introduit dans le droit public de l'Europe a fait voir enfin qu'il n'y avait rien de plus injuste que la guerre contre les Albigeois.

Ces croisades contre le Languedoc durèrent vingt années. La seule envie de s'emparer du bien d'autrui les fit naître et produisit en même temps l'inquisition.

Elle ne méritait pas un autre berceau. Vous sentez assez que c'est le dernier degré d'une barbarie brutale et absurde, de maintenir par des délateurs et ses bourreaux, la religion d'un Dieu que des bourreaux firent périr.

Voici qu'en Bohême se lèvent Jean Huss et Jérôme de Prague. Que demandent ces pauvres, chefs et pasteurs de pauvres? La croix de bois,

l'égalité, la coupe de la communion fraternelle. Le premier, seul, en présence de Sigismond, des prélats et des cardinaux, indomptable, refuse de reconnaître la dictature morale du concile de Constance; oppose la fermeté solitaire de sa raison à la décision des évêques de toute la chrétienté, et meurt pour conserver l'intégrité de sa conscience. Jérôme le suit de près au bûcher. — Bossuet eut ambitionné le triste honneur de leurs juges et consacré le parjure de l'empereur. Voltaire dit :

Jean Huss aima mieux être brûlé, que convenir, contre sa raison, qu'il avait tort.

Jérôme, ajoutait-il d'après le Florentin Poggio, secrétaire de Jean XXIII, Jérôme honteux de vivre après que Jean Huss était mort, parla comme Socrate, et marcha au bûcher avec autant d'allégresse que Socrate avait bu la coupe de ciguë.

Messieurs, Mirabeau s'écriait un jour : « Le « dernier des Gracques, mourant, prit dans sa « main de la poussière qu'il lança vers le ciel. « De cette poussière naquit Marius; Marius « moins grand pour avoir vaincu les Cimbres « et les Teutons que pour avoir abattu dans « Rome l'aristocratie de la noblesse. » « Des

« cendres du bûcher de Jean Huss et de Jérôme « de Prague, sortit une guerre civile, » dit Voltaire. — Et moi, j'ajoute : Il en sortit Luther, Luther moins grand pour avoir arraché l'Allemagne à Rome que pour avoir lancé sur le monde des esprits l'immortelle semence du libre examen.—Bossuet, avec une ironie acerbe: « Le monde plein d'aigreur enfanta Luther. » Et qui donc avait aigri le monde? Dites-moi où fermentait, depuis quatre siècles, le levain de la réforme?

Voltaire admire la réforme, non pas comme une religion nouvelle, mais comme la mère de la liberté.

Ce n'est pas le côté théologique qui le séduit; c'est le côté politique et philosophique; c'est l'affranchissement des âmes du joug de l'orthodoxie; c'est l'affranchissement des gouvernements et des peuples du joug sacerdotal.

On ne peut, sans rire de pitié, lire la manière dont Luther traite tous ses adversaires, et surtout le pape : *Petit pape, petit papelin, vous êtes un âne, un ânon; allez doucement, il fait glacé, vous vous rompriez les jambes, et on dirait : que diable est ceci? Le petit ânon de papelin est estropié; un âne sait qu'il est un*

âne, une pierre sait qu'elle est pierre; mais ces petits ânons de papes ne savent pas qu'ils sont ânons.

Si on s'en était tenu à des injures, Luther aurait fait moins de mal à l'Église romaine qu'Erasme; mais plusieurs docteurs hardis se joignant à lui élevèrent leurs voix, non pas seulement contre les dogmes des scolastiques; mais contre les droits que les papes s'étaient arrogés depuis Grégoire VII de disposer des royaumes, contre le trafic de tous les objets de la religion, contre des oppressions publiques et particulières; ils étalaient dans les chaires et dans leurs écrits un tableau de cinq cents ans de persécution; ils représentaient l'Allemagne baignée dans le sang par les querelles de l'empire et du sacerdoce; les peuples traités comme des animaux sauvages; le purgatoire ouvert et fermé à prix d'argent pour des incestueux, des assassins et des empoisonneurs.

Tous ces cris excitaient les peuples; et les docteurs de l'Allemagne allumaient plus de haines contre la nouvelle Rome, que Varus n'en avait excité contre l'ancienne dans les mêmes climats.

Mais cette clameur du droit, cette insurrection de la servitude et de la misère ne troublent pas la raison de Voltaire, ni n'altèrent son équité; il ne prend résolûment parti que pour la raison et l'innocence. Lorsque l'Espagnol Servet est juridiquement assassiné par Calvin, Voltaire flétrit l'abominable condamnation.

Cette barbarie qui s'autorisait du nom de justice pouvait être regardée comme une insulte aux droits des nations.

Lorsque le roi d'Angleterre décrète le schisme qui sauvera à jamais les libertés anglaises, Voltaire stigmatise les convoitises charnelles et les appétits tyranniques d'Henri VIII. L'échafaud d'Anne Boleyn, on peut dire qu'il y fait monter le roi lui-même et pendant que tombe cette tête charmante sous la hache, la mémoire de Henri est clouée au poteau. — Enfin lorsque, en Saxe éclate la guerre des paysans, quatre ans avant que Jean de Leyde déshonore sa cause par des saturnales plus emportées que les fêtes de Flore, le cœur et le bon sens de Voltaire, irrités s'écrient :

Le manifeste de ces sauvages, au nom des hommes qui cultivent la terre aurait été signé par Lycurgue, ils demandaient qu'on ne levât sur eux que les dixmes des grains, qu'une partie fut employée au soulagement des pauvres, qu'on leur permit la chasse et la pêche pour se nourrir, que l'air et l'eau fussent libres, qu'on modérât leurs corvées, qu'on leur laissa du bois pour se chauffer. Ils réclamaient les droits du genre humain : mais il les soutinrent en bêtes féroces.

Hélas! à qui la faute? Et pourquoi la vérité emprunte-t-elle les armes de l'intolérance?

Messieurs, le fanatisme donne son tempérament à la foule. La France l'éprouva en 1793 : les excès sont engendrés par la longue et dure servitude : Pour les esprits serfs, il n'y a pas de milieu entre la réaction et l'emportement; l'échafaud est le fils horrible du bûcher. — Les ancêtres des paysans inspiraient à Voltaire ces réflexions sages et amères :

Arrêtez-vous un moment près du cadavre exhumé du célèbre empereur Henri IV. Cherchez d'où viennent tant d'humiliation et d'infortunes d'un côté, tant d'audace de l'autre, tant de choses horribles réputées sacrées, tant de princes immolés à la religion; vous en verrez l'unique origine dans la populace; c'est elle qui donne le mouvement à la superstition. C'est pour les forgerons et les bûcherons d'Allemagne que l'empereur avait paru nuds pieds devant l'évêque de Rome; c'est le commun peuple, esclave de la superstition, qui veut que ses maîtres en soient les esclaves. Dès que vous avez souffert que vos sujets soient aveuglés par le fanatisme, ils vous forcent à paraître fanatique comme eux; et si vous secouez le joug qu'ils portent et qu'ils aiment, ils se soulèvent. Vous avez cru que plus les chaînes de la religion, qui doivent être douces, seraient pesantes et dures, plus vos peuples seraient soumis, vous vous êtes trompés; ils se servent de tes

chaînes pour vous gêner sur le trône, ou pour vous en faire descendre.

Vous l'entendez, messieurs, tyrans de toute race et de toute fortune sont signalés et flétris par le courageux historien. Papes, rois, empereurs, plèbe, il ne veut de despotisme ni sous la tiare, ni sous la couronne, ni sous la pourpre, ni sous les haillons.

Certes, il y a des nuances en sa colère. Tantôt il raille, se moque, bafoue; tantôt il dédaigne; tantôt il éclate en cris vengeurs. Pourrait-il peindre du même trait la grasse et niaise figure d'un moine mendiant et le profit sinistre de Torquemada? Il creuse, d'un burin fin, solide et sûr le portrait de Philippe II.

Ceux qui ont comparé Philippe II à Tibère n'ont certainement vu ni l'un ni l'autre. D'ailleurs quand Tibère commandait les légions et les fesait combattre, il était à leur tête; Philippe était dans une chapelle, entre deux récollets, pendant que le prince de Savoie et ce comte d'Egmont qu'il fit depuis périr sur l'échafaud, lui gagnaient la bataille de Saint-Quentin. Tibère n'était ni superstitieux, ni hypocrite, et Philippe prenait souvent un crucifix en main, quand il ordonnait des meurtres. Les débauches des Romains et les voluptés de l'Espagnol ne se ressemblent pas. La dissimulation même qui les caractérise l'un et l'autre,

semble différente : celle de Tibère parait plus fourbe, celle de Philippe plus taciturne. Il faut distinguer entre parler pour tromper, et se taire pour être impénétrable. Tous deux paraissent avoir eu une cruauté tranquille et réfléchie...— Qu'on mette en opposition avec cette conduite (ses amours avec dona Isabelle Olorio, avec dona Gomes; l'assassinat Escovedo, le projet d'enlever et d'assassiner juridiquement Jeanne de Navare, etc.) le soin de faire rendre la justice en Espagne, soin qui ne coûte que la peine de vouloir et qui affermit l'autorité; une activité de cabinet, un travail assidu aux affaires générales; la surveillance continuelle sur ces ministres, toujours accompagnée de défiance; l'attention de voir par soi-même autant que le peut un roi; l'application suivie à entretenir le trouble chez ses voisins, et à maintenir l'Espagne en paix, des yeux toujours ouverts sur une grande partie du globe, depuis le Mexique jusqu'au fond de la Sicile; un front toujours composé et toujours sévère au milieu des chagrins de la politique et du trouble des passions; alors on pourra se former un portrait de Philippe II.

Cette vigoureuse peinture, ardente comme un Velasquez, n'a été effacée ni par l'historien américain Motley, ni par M. Ed. Quinet dans la magistrale préface où il nous raconte le silence de pierre de Philippe et sa rigidité, et ses mensonges et ses piéges tendus à la bonne foi de tout l'univers.

Le Philippe II de Voltaire, cet homme qui

pèse comme un cauchemar sur la conscience de l'Europe est le même que celui de M. V. Hugo, car c'est le Philippe II de l'histoire :

Les choses qui sortaient de son nocturne esprit
Semblaient un glissement sinistre de vipères.
L'Escurial, Burgos, Aranjuez, ses repaires
Jamais n'illuminaient leurs lugubres plafonds;
Pas de festins, jamais de cour, pas de bouffons,
Les trahisons pour jeu, l'auto-da-fé pour fête
Les rois troublés avaient au dessus de leur tête
Ses projets dans la nuit obscurément ouverts;
Sa rêverie était un poids sur l'univers;
Il pouvait et voulait tout vaincre et tout dissoudre;
Sa prière faisait le bruit sourd d'une foudre;
De grands éclairs sortaient de ses songes profonds,
Ceux auxquels il pensait disaient : nous étouffons.
Et les peuples, d'un bout à l'autre de l'empire,
Tremblaient, sentant sur eux ces deux yeux fixes luire.
Charles fut le vautour, Philippe est le hibou.

Je voudrais, messieurs, après Philippe et l'Escurial, entrer avec Voltaire dans le Louvre, étudier l'âme de Catherine de Médicis et de Charles IX, entendre le tocsin sonnant aux églises le massacre des Huguenots; je voudrais écouter les sermons des prêtres de la ligue, de

cette démagogie hurlant à Saint-Germain des Prés, à Saint-Germain l'Auxerrois, à Saint-Jacques du Haut Pas, *éclatant*, suivant l'expression de M. Michelet, *comme un paquet de vipères;* je voudrais peindre, après lui Elisabeth.

Henri IV, Richelieu, Charles Ier, Cromwell. Surtout il me serait doux de vous entraîner à sa suite, aux bords des rivières de l'Amérique et de ses lacs inviolés, sous un ciel plus profond, sous des forêts plus fraîches et plus sombres que le ciel et les bois de l'Occident; il me serait doux de glorifier les noms d'Albukerque, de Vasco di Gama, de Christophe Colomb et de Fernand Cortez. Voltaire les salue d'un grand cri d'enthousiasme que je voudrais répéter après lui, car jamais pareille épopée ne déroula ses pages sur l'histoire du genre humain. Quelle ivresse sérieuse de chanter cette *Iliade* et cette *Marseillaise* du nouveau monde! — Je m'arrête, j'en ai dit assez pour que nous puissions juger le livre.

Bossuet a écrit la légende de l'invisible; Voltaire a écrit l'histoire du réel; Bossuet écrase l'homme sous la majesté divine; Voltaire le place, victorieux, au sein des harmonies de la

nature; l'un raconte les angoisses de la pensée; l'autre célèbre les conquêtes de l'esprit; le premier arrête et pétrifie l'humanité au pied du Golgotha; le second l'accompagne et la bénit jusqu'au terme de sa carrière et de sa destinée; Bossuet dit : le dogme est immuable; Voltaire dit : l'idée est immortelle. Adore et prie, s'écrie l'évêque; travaille et pense, s'écrie le philosophe. Le premier compose la Bible de la foi et de la mort; le second proclame l'Évangile de la raison et de la vie. L'histoire de Bossuet signifie fatalité; l'histoire de Voltaire signifie liberté.

Puisse-t-elle vous préserver à jamais du fatalisme historique, vous convaincre que nous sommes nos maîtres, vous inspirer les deux vertus qui l'ont elle-même inspirée : la commisération et la justice! Hommes qui m'écoutez, le moyen âge et la renaissance, la réforme et l'Église, l'empire et la papauté attendaient leur historien; ils l'ont eu dans Voltaire. L'Europe contemporaine attend son Tacite; elle l'aura. Oui, c'est mon espérance : un jour nos fils pourront dire, ou bien les fils de nos fils: un historien s'est rencontré, armé de critique et de philosophie, ami des hommes, ayant sur les

lèvres la sobre éloquence, dans l'esprit le bon sens, dans le cœur la bonté, capable à la fois d'indignation et d'enthousiasme. Non content de venger le passé, il voulut préparer l'avenir, car il savait que l'humanité ne peut être mûrée en aucun siècle; elle grandit, elle se développe, elle se transfigure dans l'espace et dans le temps. Il raconta ses douleurs, ses misères, ses enfantements. Il fut à la fois la Minerve et l'Antigone de ce vieil Œdipe qu'on appelle l'esprit humain.

13 février 1861.

VOLTAIRE. — ROMANS, CORRESPONDANCE

MESSIEURS,

Voltaire était venu à Paris, en 1778, pour y jouir enfin d'une légitime popularité et pour y mourir. Quelque temps avant sa mort, le jour de la représentation de sa tragédie d'*Irène*, comme la foule se pressant sur les pas du vieillard, l'environnait de son admiration et de sa tendresse, un étranger demanda à une femme du peuple quel était cet homme accompagné d'un si nombreux cortége et que la France semblait serrer sur son cœur. « Lui, » répondit la femme, « c'est « le défenseur des Calas ! » — Parole mémorable, digne d'être recueillie par la postérité. En effet, messieurs, cette femme du peuple révélait naïve-

ment le secret des vastes renommées.—Voltaire avait écrit le *Siècle de Louis XIV*, le *Dictionnaire philosophique*, les *Annales de l'Empire*, l'*Essai sur les Mœurs*. Depuis quarante années le théâtre ne retentissait que du bruit de ses vers. *OEdipe*, *Zaïre*, *Alzire*, *Mahomet* faisaient couler les larmes, adoucissaient les mœurs, flétrissaient le fanatisme, répandaient, à flots harmonieux, les principes d'une morale pénétrée de mansuétude. Depuis quarante années, les yeux, non seulement de la France, mais de l'Europe s'accoutumaient à voir jaillir la lumière philosophique des diverses retraites où la persécution forçait Voltaire à chercher un abri. Tantôt ils regardaient du côté de Cirey; tantôt du côté de l'Alsace; quelquefois à Rouen, à Berlin, à Bruxelles, à La Haye; car celui qui faisait de sa patrie le tuteur et le guide des nations, proscrit; fugitif, errant de foyers en foyers, jusqu'à sa dernière solitude de Ferney, ne fut qu'un mendiant de repos, un vagabond sublime. Depuis quarante années, on le considérait comme le plus éloquent des historiens, comme le plus spirituel des romanciers, le plus abondant des poètes, l'arbitre du bon goût, le juge même de la raison. — *Le*

roi Voltaire a dit un nonchalant écrivain? Bien mieux qu'un roi : un maître. Le maître l'a dit : *Autos ephé.* — Les rois, les impératrices, les philosophes et les peuples répétaient ces paroles des disciples d'Aristote, et l'on peut dire de Voltaire qu'il était le maître d'école de l'univers. — Cependant cette femme du peuple ne répond rien, sinon : « *C'est lui qui a défendu Calas!* » Vous lui parlez de *Mérope*, de *Mahomet*, des héros, des poèmes? Son poème, c'est sa famille; son héros, c'est son mari; son Mahomet, c'est M. le curé. — De *la Henriade*? Sait-elle ce que c'est que le Béarnais et la Ligue? Du roi Henri elle ne connaît que la poule au pot. — Des dialogues d'Evhémère? Elle n'a pas le temps de se rendre compte de l'existence de Dieu. Lui demanderez-vous son opinion sur la philosophie de Descartes ou sur les découvertes astronomiques de Newton? Que lui importe la méthode cartésienne? Sa méthode à elle consiste à gagner son pain. Que lui importent les astres, et leurs lois, et leurs révolutions? Elle ne peut lever la tête vers le ciel, absorbée, enchaînée par les besoins de la vie. Ses enfants sont ses étoiles.—Et cependant elle sait que Voltaire a défendu Calas. —

Admirez avec moi combien est fugitive la gloire de l'artiste, combien elle tient peu de place; et combien durable, universelle, la renommée de l'homme de bien. Hélas! pendant longtemps encore, le nom des philosophes, des orateurs, des poètes, sera inconnu de la plupart des hommes; les œuvres du génie ne descendront que lentement et peu à peu dans ces masses obscures et profondes où elles apporteraient tant de calme et de douceur; il y aura deux patries dans la patrie: ceux qui savent, ceux qui ignorent. Mais du moins si les intelligences sont diverses, tous les cœurs sont le même; là où l'esprit divise, le sentiment rapproche; le privilége de la science s'efface devant l'égalité de la nature, et si le commerce des beaux-arts, l'échange des hautes pensées demeurent le partage d'un petit nombre, le culte des bonnes actions appartient à tous. Cette plébéienne qui ne connaît pas l'auteur de *Mérope*, sait le nom de l'avocat des opprimés. — Aux yeux des petits, le caractère passe avant le talent. En cela les petits ont raison, et nous donnent la mesure de la noblesse, le criterium de la grandeur. — Après avoir étudié le génie de Voltaire, il me reste donc à étudier son carac-

tère. Je me propose aujourd'hui, abandonnant les hauteurs abstraites de la critique littéraire et philosophique, de descendre, en quelque manière, à la pratique de la vie. Je vous ai montré le poète et l'historien? — J'essaierai de vous montrer l'homme même. Nous avons ensemble effleuré quelques ouvrages de cet infatigable cerveau? Pénétrons maintenant dans l'intimité de l'être, dans le secret de la conscience. — Où le saisirai-je ce secret? Où pourrons-nous entendre parler de cette voix qui ne trompe jamais ceux qui l'interrogent? — Si je ne me trompe moi-même, le caractère d'un philosophe se manifeste et se trahit : 1° Par ces sortes de livres que leur auteur écrit, non pas avec un moindre respect de la langue et du style, mais avec une moindre sollicitude de sa dignité d'étiquette et quelque oubli de sa gravité. C'est là que la libre imagination, se mêlant au travail d'une pensée opiniâtre, la détend et l'adoucit, assouplit sa rigidité, tempère sa fierté peut-être un peu théâtrale, la ramène aux proportions bourgeoises, et l'égare parfois, en souriant, dans les sentiers de la fantaisie, sur les pentes du caprice. C'est là que le philosophe paraît s'oublier au sein d'une

volontaire paresse de la raison, n'écoute plus que les murmures de ses rêves et s'éblouit soi-même au pétillement d'un esprit plein d'étincelles. L'histoire est reléguée en un coin, majestueuse; les tragédies se cachent, immobiles, sous leurs chlamydes grecques et romaines; les poèmes se taisent; les plaidoyers soupirent à peine; Orosmane sommeille; Charles XII repose; Louis XIV est embaumé; tout dort; les révérends pères ont quelque répit et Nonotte enfin respire. — Alors, le roman s'éveille; et *Candide*, et *Zadig*, et l'*Ingénu*, et *Micromégas*, agitant leurs grelots, montrent au public leurs faces vermeilles où s'épanouissent le rire de Rabelais, l'insouciance de Montaigne, l'atticisme de La Bruyère, la malice des *Provinciales*.

En second lieu, le caractère parle dans les *Correspondances*, entretiens familiers, où l'âme se laisse entrevoir au milieu du désordre, du sans façon d'un génie enjoué.

Enfin, la conscience a pour interprète la vie même de l'homme. Je veux savoir ce qu'il fait pour juger de ce qu'il pense, et je reconnaîtrai à ses actes la sincérité de ses maximes.

Ainsi, messieurs, je demanderai aux romans

de Voltaire s'ils sont les enfants séduisants et coupables d'une imagination déréglée; à sa *Correspondance* si elle est d'un courtisan; à sa vie si elle est d'un égoïste.

L'auteur de *la Henriade* a-t-il été immoral de parti pris, de propos délibéré? L'historien de l'héroïque Charles XII s'est-il déshonoré sous les honneurs? L'apôtre de la tolérance n'était-il, en réalité, qu'un indifférent?

En un sujet aussi délicat, je n'oublierai ni ce que je dois à Voltaire, au respect de sa mémoire; ni ce que je dois à mon auditoire, aux bienséances, à moi-même. Aucune parole ne tombera de mes lèvres qui puisse ternir la limpidité des âmes chastes. La vérité peut être dite ici sans blesser les consciences. Si je me croyais forcé ou de la voiler, ou de la dénaturer, ou de l'amoindrir, je préférerais le silence à ces inutiles capitulations. Inutiles, en effet, car elles n'empêcheraient pas la vérité d'être et lui enlèveraient le signe de sa force. Une vérité masquée est une des faces du mensonge.

Les romans de Voltaire peuvent-ils être lus par tout le monde et par tous les âges? Non. — Je n'hésite pas à dire que par cela seul ils

sont condamnés. De pareilles questions ne se discutent pas. Ce ne sont pas des thèses ; ce sont des axiomes. Il n'y a pas en morale de principes flexibles, ajustés aux tempéraments, aux intelligences, aux situations, aux temps; et qui changent suivant les méridiens, au gré des vents de l'opinion, au caprice des monarchies ou des républiques. S'il en est de ces principes malléables, pareils au jeune homme d'Horace, faciles à devenir complaisants au vice; ce n'est pas dans le code des libres-penseurs qu'il les faut chercher, mais dans le catéchisme des Mariana et des Sanchez. — Pour moi, et je l'ose dire, pour tous les honnêtes gens qui m'écoutent : la morale est une, invariable, ou elle n'est pas. — Je sais aussi bien que personne les précautions infinies, les délicatesses maternelles dont il faut environner l'éducation de l'enfance et qu'il suffit d'un souffle pour flétrir cette primevère de la vie. « *Maxima debetur puero reverentia,* » disait la sagesse antique : on doit aux enfants le plus grand respect. Ce respect, cette vénération de l'enfance nous les devons aussi aux femmes; nul n'a le droit de leur enlever le bouclier divin de la pudeur. Le

livre qu'une sœur, une femme, une mère ne peut lire sans rougir en devient-il meilleur aux mains d'un homme qui le feuillette en souriant? Non, l'homme est plus endurci, voilà tout. Sa dureté fait sa sûreté.

Faut-il faire honneur au roman de ce qu'il n'apprend rien de nouveau à un lecteur savant en ces matières?... — La forme des romans de Voltaire me paraît condamnable. Je la condamne en dépit que j'en aie; malgré l'élégance, la verve, l'atticisme, la simplicité, la gaîté de ce conteur qui joint aux brillantes inventions des contes arabes, la grâce florentine de Boccace et la désinvolture castillane de Cervantès.

Mais que dirai-je du fond même de ces livres? Que dirai-je de leur auteur? Doivent-ils être enveloppés dans la même réprobation? Cette forme trop libre n'est-elle pas plutôt une faiblesse de l'esprit de Voltaire, une concession fâcheuse à son temps, qu'une tache à sa conscience? En d'autres termes, le mal est-il à la fois son moyen et son but? ou bien, ne s'égare-t-il parmi ces sentiers dont je parlais tout à l'heure, que parce qu'il sait que son siècle l'y suivra pour remonter avec son guide jusqu'à

l'incorruptible vérité? — Messieurs, le fond des romans de Voltaire, depuis *Micromégas* où il se moque de l'orgueilleuse et creuse science des théologiens-philosophes, jusqu'à *l'Homme aux quarante écus* dont le bagage économique et politique ferait sourire nos modernes réformateurs et contenait cependant la révolution française; depuis *Zadig*, cette perle tombée d'un écrin oriental, jusqu'à *Joannot et Colin*, cette histoire élégiaque et burlesque; le fond des romans de Voltaire repose sur l'idée qui engendra toutes ses œuvres : l'extirpation des préjugés et l'adoucissement des mœurs. Il reste fidèle à sa doctrine, et parcourt, sans s'y perdre jamais, toutes les routes de la fantaisie éclairées par son bon sens. Son style court au hasard, à l'aventure, en écolier; mais sa raison demeure, et il est facile de l'apercevoir, sereine, bienveillante, sous le coquet et leste vêtement qui la couvre.— Pourquoi Voltaire écrivit-il des romans? Qui le poussa, quel démon, à conter ces contes de ma *Mère l'Oie*, comme il les baptise dans une lettre à d'Alembert? Qui, messieurs?... Ce grand seigneur fantasque, ce souverain absolu aux pieds duquel fume sans relâche l'encens, pur

ou grossier, de tous ses courtisans; ce despote qui s'appelle tout le monde, *Herr omnes*, disent les Allemands. Il commande : les hommes de lettres obéissent, fléchissent sous le niveau de l'immoralité publique. Je ne dis pas cela pour les justifier, mais pour caractériser une époque. Est-elle d'ailleurs si lointaine que le souvenir en soit à jamais évanoui? Parlons-nous des corruptions de Rome ou de la décadence de l'empire de Constantinople? Ces temps sont près de nous, ils entrent à peine dans l'histoire. Je n'étonnerai personne en rappelant la folie de plaisirs, la fièvre de lucre et d'agiotage qui s'emparèrent de la France au siècle dernier; car c'est une vérité banale que cette alliance des voluptés malsaines et des gains illégitimes. Les Pompadour et les Dubarry triomphent lorsque les Montmorency et les Rohan coudoient leurs propres valets dans la rue Quincampoix. Comment prêcher la philosophie, la modération, la décence à cette société en délire? Certes, Diderot, Marmontel, Voltaire eussent mieux fait de résister au courant, de ne point affubler la sagesse de dentelles suspectes. La littérature a le devoir d'être autre chose que

l'expression sonore du tempérament tel quel d'une nation ou d'une époque. J'ajoute qu'elle en a la puissance. Les hommes de génie marquent leur temps de leur empreinte, conservent les traditions de la justice au milieu de l'iniquité, préservent la virginité, la pureté, la solidité de la langue au sein de l'invasion du mauvais goût, du faux bel esprit, de la fausse éloquence; ils restent fidèles au sévère amour des grandes œuvres parmi le déluge des œuvres mercantiles; au culte du vrai en face de l'adoration du sophisme; ils sont les conducteurs des peuples et non l'aiguille complaisante destinée à marquer indifféremment l'heure qu'il est au cadran de leurs fantaisies. — Mais si quelqu'un a le droit de reprocher à Voltaire sa complicité dans la corruption du dix-huitième siècle, je demande que les auteurs de cette corruption universelle et contagieuse, je demande que les héritiers de leurs doctrines se taisent. Je demande à quel pays appartiennent Boccace et le Décaméron, Machiavel et *la Mandragore*, l'Arétin et son cloaque. Je demande aux mains de qui était tombé le gouvernement de la France, et je conjure mon auditoire de compter le nom-

bre de cardinaux ou d'évêques qui ont dirigé les consciences royales, conduit les destinées du royaumes depuis Mazarin jusqu'à Dubois. — L'immoralité a été subie et non créée par les philosophes. Grâce à eux, il nous est donné de mesurer l'abîme où tombait en pourriture la société française. Seuls, ils la sauvèrent de la décadence. O revendication de la justice! O revanche de la vérité! Armés de leur morale nous châtions leur faiblesse!...

Qu'une sévérité outrée ne nous empêche pas de reconnaître et de signaler les utiles agréments du roman philosophique, genre que Voltaire transporta d'Angleterre en France et dans lequel il excella :

« Ce genre, dit avec raison Condorcet, a le « malheur de paraître facile; mais il exige un « talent rare, celui de savoir exprimer par une « plaisanterie, par un trait d'imagination, ou « par les événements même du roman, les ré- « sultats d'une philosophie profonde, sans cesser « d'être naturelle et piquante, sans cesser d'être « vraie. Il faut être philosophe et ne point le « paraître.

« En même temps peu de livres de philoso-

« phie sont plus utiles; ils sont lus par des « hommes frivoles, que le nom seul de philoso- « phie rebute ou attriste, et que cependant il est « important d'arracher aux préjugés, et d'oppo- « ser au grand nombre de ceux qui sont inté- « ressés à les défendre. Le genre humain serait « condamné à d'éternelles erreurs, si pour l'en « affranchir, il fallait étudier ou méditer les « preuves de la vérité. »

Le même, avec un sens non moins droit et un sentiment moral très pur :

« Voltaire, lui-même, » écrivait-il, en parlant de La Fontaine, « a remarqué avec raison « que des ouvrages où la volupté est mêlée « à la plaisanterie, amusent l'imagination sans « l'échauffer et la séduire; et si des images vo- « luptueuses et gaies sont pour l'imagination « une source de plaisirs qui allègent le poids de « l'ennui, diminuent le malheur des privations, « délassent un esprit fatigué par le travail, rem- « plissent des moments que l'âme abattue ou « épuisée ne peut donner ni à l'action, ni à une « méditation utile, pourquoi priver les hommes « d'une ressource que leur offre la nature? Quel « effet résultera-t-il de ces lectures? Aucun,

« sinon de disposer les hommes à plus de dou-
« ceur et d'indulgence. Ce n'étaient point de
« pareils livres que lisaient *Gérard* ou *Clément*,
« et que les satellites de Cromwell portaient à
« l'arçon de leur selle. »

Et je ne crains pas d'affirmer que la plupart des romans contemporains sont plus énervants pour l'âme, plus affadissants pour l'esprit du lecteur, en un mot plus dangereux que les romans de Voltaire. L'écrivain immoral n'est pas seulement celui qui effarouche et viole la chasteté, et par sa brutalité même révolte la pudeur. C'est bien plutôt l'artificieux et mystique Tartufe qui la caresse, l'égare, l'éblouit et l'endort afin de l'immoler. Mieux vaut le rire un peu leste de nos grand'mères que la rêverie d'Indiana. Les romans contemporains sacrifient à l'instinct la volonté, bafouent l'héroïsme, exilent le droit dans le pays des chimères et le devoir dans l'Atlantide, remplacent Rodrigue et don Diègue par Lucien de Rubempré et le père Goriot, livrent aux morsures de la risée publique la prud'homie et l'honneur, concentrent les paillettes de leur style recherché et sordide comme une robe de courtisane sur des cheva-

liers Des Grieux sans illusions et des Manon Lescaut sans amour. J'en ai assez, messieurs, de ces virginités défaites par la débauche et refaites par la passion du premier venu. J'en ai assez de ces œuvres immondes qui font baisser les yeux aux mères de famille devant l'apothéose cynique des Laïs, des Phryné et des Olympia.

Les romans de Voltaire ne s'avilissent jamais à ce point. Le grand redresseur des torts de l'esprit ne fut pas le complaisant des sophismes du cœur.

Ses romans, sous une forme badine, alerte, enjouée, souvent trop légère, traitent des matières les plus graves, décident des plus difficiles problèmes; une lumière intarissable en jaillit, une bonté universelle en découle, un rire étincelant y brille à chaque page; Voltaire y monte à l'assaut de l'injustice. Superstitions, vanités, faux semblants, faux systèmes, vices des particuliers ou de l'État; charlatanisme politique, médical, philosophique, religieux; exploitation de l'humanité, iniquité des jugements, atrocité des peines, le mauvais goût et la mauvaise conscience, les méchants poètes et les magistrats

prévaricateurs, l'envie qui s'attaque aux belles œuvres et qui mord les grands hommes, l'adulation qui se colle à l'argent et qui rit au succès, l'intolérance, les abus, les impôts arbitraires, les charges dévorantes, dîme, corvée, main-morte, l'ignorance, l'esclavage, l'Inquisition, la Bastille, les roues, les tenailles, les bûchers, la potence, toutes ces colonnes d'un passé qui se croyait éternel parce qu'il était impuni, l'ironie voltairienne les secoue, les ébranle, les arrache et les pulvérise.

Veut-il enseigner, propager l'égalité des cultes au sein d'un peuple qui reconnaît une religion d'État? Il écrit dans le douzième chapitre de *Zadig :*

Sétoc qui ne pouvait se séparer de cet homme en qui habitait la sagesse, le mena à la grande foire de Bassora, où devaient se rendre les plus grands négociants de la terre habitable. Ce fut pour Zadig une consolation sensible de voir tant d'hommes de diverses contrées réunis dans la même place. Il lui paraissait que l'univers était une grande famille qui se rassemblait à Bassora. Il se trouva à table dès le second jour avec un Égyptien, un Indien gangaride, un habitant du Cathay, un Grec, un Celte et plusieurs autres étrangers, qui, dans leurs fréquents voyages vers le golfe Arabique, avaient appris assez d'arabe pour se faire

entendre. L'Égyptien paraissait fort en colère. Quel abominable pays que Bassora, disait-il; on m'y refuse mille onces d'or sur le meilleur effet du monde. Comment donc? dit Sétoc; sur quel effet vous a-t-on refusé cette somme? Sur le corps de ma tante, répondit l'Égyptien; c'était la plus brave femme d'Égypte. Elle m'accompagnait toujours; elle est morte en chemin; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons; et je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage. Il est bien étrange qu'on ne veuille pas seulement me donner ici mille onces d'or sur un effet si solide. Tout en se courroucant il était prêt de manger une excellente poule bouillie, quand l'Indien le prenant par la main s'écria avec douleur : Ah! qu'allez-vous faire! Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. Gardez-vous en bien, dit le gangaride. Il se pourrait faire que l'âme de la défunte fut passée dans le corps de cette poule, et vous ne voudriez pas vous exposer à manger votre tante. Faire cuire des poules, c'est outrager manifestement la nature. Que voulez-vous dire avec votre nature et vos poules, répondit le colérique Égyptien; nous adorons un bœuf et nous en mangeons bien. Vous adorez un bœuf, est-il possible? dit l'homme du Gange. Il n'y a rien de si possible, repartit l'autre; il y a cent trente-cinq mille ans que nous en usons ainsi, et personne parmi nous n'y trouve à redire. Ah! cent trente-cinq mille ans, répondit l'Indien! ce compte est un peu exagéré. Il n'y en a que quatre-vingt mille que l'Inde est peuplée, et assurément nous sommes vos anciens; et Brama nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fussiez avisés de les mettre sur les autels et à la broche. Voilà un plaisant animal que votre Brama pour le

comparer à Apis, dit l'Égyptien; qu'a donc fait votre Brama de si beau? Le Bramin répondit : c'est lui qui a appris aux hommes à lire et à écrire, et à qui toute la terre doit le jeu d'échecs. Vous vous trompez, dit un Chaldéen qui était auprès de lui, c'est le poisson Oannès, à qui on doit de si grands bienfaits; et il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue cuivrée, avec une belle tête d'homme, et qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jours. Il eut plusieurs enfants qui furent tous rois, comme chacun sait. J'ai son portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'est assurément une très grande impiété de faire cuire du poisson; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble et trop récente pour me rien disputer. La nation égyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, et les Indiens ne se vantent que de quatre-vingt mille, tandis que nous avons des almanachs de quatre mille siècles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, et je vous donnerai à chacun un beau portrait d'Oannès.

L'homme de Cumbalo, prenant la parole, dit : je respecte fort les Égyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, Brama, le bœuf Apis, le beau poisson Oannès; mais peut-être que le Li ou le Tien comme on voudra l'appeler, vaut bien les bœufs et les poissons. Je ne dirai rien de mon pays; il est aussi grand que la terre d'Égypte, la Chaldée et les Indes ensemble, je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il suffit d'être heureux, et que c'est peu de chose d'être ancien; mais s'il fallait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Asie prend les nôtres, et que nous

en avions de fort bons avant qu'on sût l'arithmétique en Chaldée.

Vous êtes de grands ignorants, tous tant que vous êtes, s'écria le Grec; est-ce que vous ne savez pas que le chaos est le père de tout, et que la forme et la matière ont mis le monde dans l'état où il est? Ce Grec parla longtemps; mais il fut enfin interrompu par le Celte, qui, ayant beaucoup bu pendant qu'on disputait, se crut alors plus savant que tous les autres, et dit en jurant qu'il n'y avait que Teutah et le gui de chêne qui valussent la peine qu'on en parlât; que les Scythes ses ancêtres étaient les seuls gens de bien qui eussent jamais été au monde; qu'ils avaient à la vérité quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de respect pour sa nation; et qu'enfin si quelqu'un parlait mal de Teutah il lui apprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, et Sétoc vit le moment où la table allait être ensanglantée. Zadig qui avait gardé le silence pendant toute la dispute, se leva enfin; il s'adressa d'abord au Celte comme au plus furieux, il lui dit qu'il avait raison et lui demanda du gui; il loua le Grec sur son éloquence, et adoucit tous les esprits échauffés. Il ne dit que très peu de choses à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous.

Ensuite il leur dit : mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes du même avis. A ce mot, ils se récrièrent tous. N'est-il pas vrai, dit-il au Celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui et le chêne? Assurément répondit le Celte. Et vous, monsieur l'Égyptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs?

Oui, dit l'Égyptien. Le poisson Oannès, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer et les poissons? D'accord, dit le Chaldéen. L'Indien, ajouta-t-il, et le Cathay reconnaissent comme vous un premier principe; je n'ai pas trop bien compris les choses admirables que le Grec a dites, mais je suis sûr qu'il admet aussi un être supérieur, de qui la forme et la matière dépendent. Le Grec, qu'on admirait, dit que Zadig avait très bien pris sa pensée. Vous êtes donc tous du même avis, répliqua Zadig, et il n'y a pas là de quoi se quereller. Tout le monde l'embrassa. Sétoc, après avoir vendu fort cher ses denrées, reconduisit son ami Zadig dans sa tribu. Zadig apprit en arrivant qu'on lui avait fait son procès en son absence, et qu'il allait être brûlé à petit feu.

Après avoir montré la réconciliation finale des religions et des sectes dans un idéal commun supérieur aux pratiques de chacune d'elles, Voltaire se propose-t-il de railler les viees et les travers de son temps, il écrit *le Monde comme il va, vision de Babouc*.

Babouc monta sur son chameau, et partit avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée persane qui allait combattre l'armée indienne. Il s'adressa d'abord à un soldat qu'il trouva écarté. Il lui parla et lui demanda quel était le sujet de la guerre? Par tous les dieux! dit le soldat, je n'en sais rien. Ce n'est pas mon affaire;

mon métier est de tuer et d'être tué pour gagner ma vie; il n'importe qui je serve, je pourrais bien même dès demain passer dans le camp des Indiens; car on dit qu'ils donnent près d'une demi-drachme de cuivre par jour de plus à leurs soldats que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse. Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, demandez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connaissance avec le capitaine, et lui demanda le sujet de la guerre. Comment voulez-vous que je le sache? dit le capitaine. Et que m'importe ce beau sujet? j'habite à deux cents lieues de Persépolis; j'entends dire que la guerre est déclarée; j'abandonne aussitôt ma famille, et je vais chercher, selon ma coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades, dit Babouc, ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous? Non, dit l'officier, il n'y a guère que nos principaux satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge.

Babouc s'introduisit chez les généraux, il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin : la cause de cette guerre, qui désole depuis vingt ans l'Asie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse, et un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique. Le premier ministre des Indes et le nôtre soutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part et d'autre en campagne une armée d'un million de soldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes. Les meurtres, les incendies, les

ruines, les dévastations se multiplient; l'univers souffre et l'acharnement continue. Notre premier ministre et celui des Indes protestent souvent qu'ils n'agissent que pour le bonheur du genre humain; et à chaque protestation il y a toujours quelque ville détruite et quelques provinces ravagées.

Le lendemain, sur un bruit qui se répandit que la paix allait être conclue, le général persan et le général indien s'empressèrent de donner bataille, elle fut sanglante. Babouc en vit toutes les fautes et toutes les abominations; il fut témoin des manœuvres des principaux satrapes qui firent ce qu'il purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes; il vit des soldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirants, pour leur arracher quelques lambeaux sanglants, déchirés et couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on transportait les blessés dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux même que le roi de Perse payait chèrement pour les secourir. Sont-ce là des hommes, s'écria Babouc, ou des bêtes féroces?

Et dans *Micromégas*, cethabitant gigantesque de Sirius qui, voyageant avec le nain de Saturne (personnification de Fontenelle), interroge les habitants de Terre, n'admirez-vous pas, messieurs, avec quel art Voltaire réduit à leur néant les abstracteurs de quintessence? Car Voltaire, génie français par excellence, fils de Rabelais, est l'ami du réel, l'ennemi des chi-

mères ; le vrai l'attire, le clair est son domaine.

Le Cartésien prit la parole et dit : L'âme est un esprit pur, qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques et qui, en sortant de là, est obligée d'aller à l'école, et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si bien su, et qu'elle ne saura plus. Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton âme fût si savante dans le ventre de ta mère, pour être si ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit? Que me demandez-vous là? dit le raisonneur. Je n'en ai point d'idée; on dit que ce n'est pas de la matière. Mais sais-tu au moins ce que c'est que de la matière? Très bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise, et d'une telle forme; elle a ses trois dimensions, elle est pesante et divisible. Hé bien, dit le Sirien, cette chose qui te paraît être divisible, pesante et grise, me dirais-tu bien ce que c'est? tu vois quelques attributs, mais le fond de la chose, le connais-tu? Non, dit l'autre. Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière.

Alors Micromégas adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son pouce, lui demanda ce que c'était que son âme, et ce qu'elle faisait? Rien du tout, répondit le philosophe Malebranchiste, c'est Dieu qui fait tout pour moi; je vois tout en lui, je fais tout en lui; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. Autant vaudrait ne pas être, reprit le sage de Sirius. Et toi, mon ami, dit-il à un Leibnitzien qui était là, qu'est-ce que ton âme? C'est, répondit le Leibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne; ou bien, si vous

voulez, c'est elle qui carillonne, pendant que mon corps montre l'heure; ou bien mon âme est le miroir de l'univers, et mon corps est la bordure du miroir : cela est clair.

Un petit partisan de Locke était là tout auprès; et quand on lui eut enfin adressé la parole : Je ne sais pas, dit-il, comment je pense, mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles et intelligentes, c'est de quoi je ne doute pas ; mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière, c'est ce dont je doute fort. Je révère la puissance éternelle, il ne m'appartient pas de la borner; je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense.

L'animal de Sirius sourit : il ne trouva pas celui-là le moins sage; et le nain de Saturne aurait embrassé le sectateur de Locke sans l'extrême disproportion. Mais il y avait là par malheur un petit animalcule en bonnet carré qui coupa la parole à tous les animalcules philosophes ; il dit qu'il savait tout le secret, que cela se trouvait dans la Somme de saint Thomas; il regarda de haut en bas les deux habitants célestes; il leur soutint que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce discours nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible qui, selon Homère, est le partage des dieux; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient, et dans ces convulsions le vaisseau que le Sirien avait sur son ongle tomba dans une poche de la culotte du saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent longtemps ; enfin ils retrouvèrent l'équipage et le rajustèrent fort proprement. Le Sirien reprit les petites mites; il leur parla

encore avec beaucoup de bonté, quoi qu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presqu'infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que dans ce livre ils verraient le bout des choses. Effectivement il leur donna ce volume avant son départ; on le porta à Paris à l'Académie des sciences; mais quand le secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc. « Ah! dit-il, je m'en étais bien douté. »

Quel chef-d'œuvre de critique! comme tous ces détails sont étudiés, fouillés avec un soin d'artiste! Quel relief délicat et vigoureux! Quelle morale douce et bienfaisante circule dans ces petits traités du bon sens, respire à travers cette ironie bienséante et sans fiel! Par un privilége de son charmant génie, Voltaire a pu traiter, comme en se jouant, les sujets les plus graves; il les revêt d'une lumière gaie comme le soleil, et les fait en quelque sorte verdir et fleurir. O le galant homme, qui rend la sagesse abordable et la moquerie persuasive. Heureux s'il eût toujours écrit de ce style chaste et simple où la vigueur de la pensée est tempérée, sans être diminuée, par la facile élégance et l'atticisme du langage...

Se peut-il que le même homme ait oublié sa sa prud'homie au point de s'avilir au rôle de courtisan à gages? Se peut-il que le même écrivain ait prostitué sa plume à la vanité et à l'avarice? La question vaut d'être examinée, messieurs : elle touche à un point capital de la vie de Voltaire. Elle m'a préoccupé à plus d'un titre : d'abord comme tout ce qui regarde mon sujet; et puis (pourquoi ne le dirais-je pas?), je l'ai étudiée avec cette humeur involontaire et triste, avec cette mélancolique et railleuse pitié, qui nous entraînent à considérer les mauvais côtés de la nature humaine, nous excitant peut-être à triompher, en secret, des faiblesses d'autrui.

Je ne présume pas que Voltaire soit accusé de flagornerie envers le roi de France, sa cour, ni ses ministres (sauf peut-être envers le chancelier Maupeou dont il approuva le coup-d'État contre les Parlements). Si une pareille accusation s'élevait, il me suffirait de dire que la vie errante du philosophe proteste. C'eût été une singulière façon de faire sa cour, et tout à fait nouvelle, que de vieillir en exil à deux cents lieues de Versailles. Faites-vous allusion à son

commerce épistolaire avec Catherine? Mais elle est femme quoiqu'elle soit impératrice. Il s'agit donc des relations de Voltaire avec le roi de Prusse.

Tout le monde connaît leur volumineuse correspondance; mais tout le monde ne sait pas comment elle a commencé, ni dans quelles circonstances. — Le roi de Prusse, Frédéric Guillaume, père du correspondant de Voltaire, était un monarque bizarre.

« Le père, » dit mon philosophe, « était un « véritable Vandale, qui dans tout son règne « n'avait songé qu'à amasser de l'argent, et à « entretenir à moins de frais qu'il se pouvait « les plus belles troupes de l'Europe. Jamais « sujets ne furent plus pauvres que les siens, « et jamais roi ne fut plus riche... Le mo- « narque sortait à pied de son palais, vêtu « d'un méchant habit de drap bleu, à bou- « tons de cuivre, qui lui venait à la moitié des « cuisses; et quand il achetait un habit neuf, il « faisait servir ses vieux boutons... Lorsqu'il « avait passé la revue de ses troupes, il allait se « promener par la ville. Tout le monde s'en- « fuyait au plus vite. S'il rencontrait une femme,

« il lui demandait pourquoi elle perdait son « temps dans la rue : « Va-t-en chez toi, gueuse, « une honnête femme doit être dans son mé- « nage. » Et il accompagnait cette remontrance « d'un bon soufflet, ou d'un coup de canne. C'est « ainsi qu'il traitait aussi les ministres du saint « Évangile quand il leur prenait envie d'aller « voir la parade. On peut juger si ce Vandale « était étonné et fâché d'avoir un fils plein d'es- « prit, de grâces, de politesse et d'envie de « plaire, qui cherchait à s'instruire et qui faisait « de la musique et des vers. Voyait-il un livre « dans les mains du prince héréditaire, il le « jetait au feu; le prince jouait-il de la flûte, le « père cassait la flûte, et quelquefois traitait son « altesse royale comme il traitait les dames et « les prédicateurs. »

C'est cet Ovide exilé chez de nouveaux Sarmates qui écrivit en 1736 à Voltaire une lettre dont voici la substance :

A Berlin, 8 d'Auguste.

MONSIEUR,

Quoique je n'ai pas la satisfaction, de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages.

Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicatesse et d'art, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur qui fait honneur à notre siècle et à l'esprit humain.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poète une infinité d'autres connaissances qui à la vérité ont quelque affinité avec la poésie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poète ne cadença des pensées métaphysiques : l'honneur vous en était réservé le premier.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle s'il ressuscitait de nos jours, verrait avec étonnement, et peut-être avec envie, que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les faveurs dont elle était avare envers lui.

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monsieur, de me les envoyer et de me les communiquer sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'uns que, par une circonspection nécessaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, et de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours. Mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, et que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages, que je ne le serais par la possession de tous les biens passagers et périssables de la fortune qu'un même hasard fait acquérir ou perdre.

Eh! que la gloire ne se sert-elle de moi pour consommer vos succès! Je ne craindrais autre chose, sinon que ce pays peu fertile en lauriers n'en fournît pas autant que vos ouvrages en méritent.

A ces éloges d'un jeune enthousiaste, Voltaire répondit par les sages maximes dont Socrate lui-même eût nourri son plus cher disciple. Le poète sensible à la louange, comme tous les poètes, reconnaissant de cette ferveur royale qui « *chatouillait de son cœur l'orgueilleuse faiblesse*, » céda pourtant la parole au philosophe, et pour son coup d'essai de courtisan donna des conseils de moraliste :

A Paris, le 16 d'Auguste.

MONSEIGNEUR,

Il faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer. Mon amour-propre en a été trop flatté; mais l'amour du genre humain que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne doive des actions de grâce au soin que vous prenez de cultiver par la saine philosophie une âme née pour comman-

der. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution et la superstition. Il n'y a point de prince qui en pensant ainsi ne puisse ramener l'âge d'or dans ses États. Pourquoi si peu de rois recherchent-ils cet avantage? Vous le sentez, monseigneur, c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité : vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que si un jour le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples et chéri du monde entier.

Ce commerce, dans lequel Voltaire, mis par le prince au dessus de Corneille, de Sophocle et d'Homère, ripostait en donnant à Frédéric du Trajan et du Marc-Aurèle, continua jusqu'à la mort du patriarche de Ferney et ne fut interrompu que par une disgrâce imméritée dont celui-ci s'affligea avec des marques d'une douleur trop bruyante sans doute, mais qui s'explique par l'extrême sensibilité de cette âme de feu. Il faillit à la dignité de l'innocence; ne sut pas s'envelopper dans la réserve d'un homme de cœur fourvoyé dans les intrigues des hommes de cour; versa des larmes publiques manquant ainsi à la pudeur de soi-même qui est la pre-

mière condition du respect d'autrui. En voulez-vous connaître la cause? Voltaire aimait Frédéric, et lorsqu'il lui renvoya ces *magnifiques bagatelles* qu'il appelait alors *les marques de sa servitude* : sa croix, son brevet et sa clef de chambellan, il regrettait l'ami en fuyant le despote. — Pourquoi nous étonner de cette amitié, messieurs? Est-ce ainsi que vous comprenez l'égalité; et pensez-vous, suivant l'expression d'un homme d'État, qu'il soit impossible de parler aux princes « *sans tomber dans la servilité ou dans l'insolence?* » Pour moi, lorsque je lis ces mots de Frédéric :

« La Grèce aurait fait de Voltaire un Dieu : « on lui aurait élevé un temple. » — « Que Vé- « nus nous conserve le chantre des grâces; « Minerve, l'émule de Thucydide; Uranie, l'in- « terprète de Newton, et Apollon, son fils chéri « qui surpassant Euripide, égala Virgile; » je dis que le roi qui parle ainsi s'honore autant que le philosophe est honoré.

Je pardonne alors à Voltaire ces mots écrits le 2 juillet 1737 :

J'ai donc mis dans un petit paquet tout ce que j'ai fait de

l'histoire de Louis XIV, quelques pièces de vers qui ont été imprimées à la suite de *la Henriade*, d'une manière très fautive, quelques morceaux de philosophie. Je me suis dit en emballant toutes mes pensées :

Pauvre petit génie, oseras-tu paraître
Devant ce génie immortel?
Pour être digne de ton maître,
Il faudrait être universel,
Et tu n'as pas l'honneur de l'être.

Je ne m'étonne pas qu'une autre fois, à Cirey, en octobre de la même année, il écrive à son cher Frédéric :

Les vertus sont l'apanage
Que vous reçûtes des cieux;
Le trône de vos aïeux,
Près de ces dons précieux,
Est un bien faible avantage.
C'est l'homme en vous, c'est le sage
Qui m'asservit sous sa loi.
Ah! si vous n'étiez que roi
Vous n'auriez point mon hommage.

Même je comprends, et jusqu'au dernier vers par trop courtisans que j'excuse, la ferveur de

ce zèle qui, en juin 1733, s'exprime en ces termes :

Vous allez à pas de géant, et moi je me traîne avec faiblesse. Je n'ai l'honneur d'envoyer qu'une pauvre épître : « *Opportet illum crescere, me autem minui.* »

Avec quelle ardeur vous courez
Dans tous les sentiers de la gloire !
Seigneur, lorsque vous nous battrez,
Il est clair que vous cueillerez
Ces beaux lauriers de la victoire ;
Et même vous les chanterez.
Vous serez l'Achille et l'Homère :
Votre esprit, votre ardeur guerrière
Des Français se feront chérir ;
Vous aurez le double plaisir
Et de nous vaincre, et de nous plaire.

Songez d'ailleurs que le même motif qui attirait Diderot à la cour de Catherine II, retint Voltaire dans l'intimité de Frédéric. Alors c'était une croyance générale que le fanatisme, les persécutions, les superstitions, le moyen âge avec ses moines, ses inquisiteurs, ses supplices, ses chevalets et ses bourreaux, ne disparaîtraient de la terre que par l'efficace des princes. L'exemple de la réforme qui triompha partout

où les gouvernements l'appuyèrent, et périt partout où elle fut abandonnée à ses propres forces, ce grand exemple était sans cesse devant les yeux des nouveaux protestants de la philosophie. Les peuples n'avaient pas fait leurs preuves. Elle était déjà vieille la légende de Guillaume Tell; la royauté de Mazaniello ne fut qu'une aventure; la Hollande elle-même, avait glissé de la république de Marnix, dans le sthatoudérat des Nassau, et du sthatoudérat dans la monarchie; Cromwell et la révolution anglaise s'étaient appaisés en une sorte de gouvernement aristocratique où la liberté des suffrages n'était que le contrepoids dérisoire de l'inégalité des conditions. — Voltaire espérait donc et se confiait dans l'initiative royale. Il considérait Frédéric comme le protecteur naturel des victimes de l'intolérance, sa cour militaire comme le lieu de refuge et l'inviolable asile des persécutés. C'est à lui qu'il écrivait en 1775 :

« Je vous remercie de vouloir bien occuper « un petit coin de votre immensité à protéger « d'Etallonde de Morival, et à réparer le crime « de ses assassins. »

En 1777 : « Pour moi, si les ennemis des « sages me persécutent à quatre-vingt-trois « ans, j'ai ma bière toute prête en Suisse, à une « lieue de la France. J'emploierai si je puis mes « derniers moments à rendre exécrables les « assassins juridiques de Morival, du chevalier « de la Barre, du général Lally et de tant « d'autres. ».

En 1776 : « Je ne sais plus où j'irai mourir. « Sérieusement parlant, je ne sais plus où j'irai « mourir. Je suis un petit Job ratatiné sur mon « fumier de Suisse; et la différence de Job à « moi, c'est que Job guérit et finit par être heu- « reux. »

Frédéric répondait à ces plaintes vieillotes et touchantes :

« L'âge où vous êtes, devrait rendre votre « personne sacrée et inviolable. Je m'indigne, « je me mets en colère contre les malheureux « qui empoisonnent la fin de vos jours. Je me « suis dit souvent : comment se peut-il que ce « Voltaire qui fait l'honneur de la France et de « son siècle soit né dans une patrie assez in- « grate pour qu'on le persécute? Quel décourage- « ment pour la race future! Où sera le Français

« qui voudra désormais vouer ses talents à la « gloire d'une nation qui méconnaît les grands « hommes qu'elle produit? et qui les punit au « lieu de les récompenser? — Le mérite persé- « cuté me touche et je vole à son secours, fût-ce « jusqu'au bout du monde. »

Il y a là peut-être une hyperbole soldatesque. Je crois que le dévouement du roi de Prusse était moins déterminé. Mais celui de Voltaire ne fut égalé que par son ardeur de prosélytisme. Depuis sa jeunesse jusqu'à son dernier souffle il a aimé la justice. Il ne l'a pas aimée d'un amour abstrait, d'une passion platonique et spéculative. Non, non, et c'est là son titre impérissable; il l'a chérie d'un amour vaillant, charnel, d'une passion vivante, il l'a embrassée d'une féconde étreinte, il la défendue d'un geste dominateur, comme la compagne de sa vie. On sent que pour Voltaire le fanatisme n'est pas un jouet, un plastron de comédie, un thème d'éloquence. C'est un ennemi armé, debout, implacable, indomptable. Il s'en raille, il le perce des flèches de son ironie; mais surtout il le hait comme un être. Messieurs, dans cette attitude de combat, dans cette organisation de sol-

dat et d'apôtre je trouve le secret de l'influence de Voltaire, de la vénération dont l'entouraient Diderot, d'Alembert, D'Holbach, Helvétius. Ceux-ci, en effet, défendaient la liberté et la tolérance, un peu comme des abstractions; ils les chérissaient sans doute, mais d'un amour de tête, en avocats et non en chevaliers; Voltaire seul fut un paladin. Elle est si rare la passion du vrai!

Dans ce grand cœur de Voltaire, la tolérance crie; l'injustice lui cause des frissonnements indignés; le jour anniversaire de la Saint-Barthélemy, il a la fièvre; toutes les douleurs, toutes les blessures des opprimés saignent et se lamentent dans son âme ; il remplit le rôle antique de la papauté que les pontifes ont laissé choir par ambition ou par impuissance; il s'empare de l'idéal moral du christianisme déserté par les prêtres chrétiens; c'est le saint Vincent de Paul de l'histoire. Il fonde l'Église universelle sur les ruines de la superstition et sur la poussière des préjugés. Ah! messieurs, quand donc entrerons-nous dans ce temple hospitalier, sous le porche immense de cette église?... Sur le seuil, je ne lis pas l'inscription dan-

tesque : *Lasciate ogni speranza, voi ch' intrate!* « Vous qui entrez, laissez toute espérance! » Cette devise des régions de l'ombre et de la mort ne sied pas au temple de la lumière et de la vie. « *Aimez, espérez!* » ces mots rayonnent sur le fronton qui blanchit déjà dans l'aube naissante de l'avenir, Non, ce n'est pas de force que la terre a besoin, c'est de bonté. Disons avec Pascal : *L'opinion est la reine du monde, la force est en est le tyran!* Répétons après Mirabeau : *Le droit est le souverain du monde!* Partout où sévit contre l'innocence l'outrage de la persécution, accourons, pareils au soldat de Virgile; et que chacun de nous, à l'appel d'une liberté menacée et mourante, réponde : *Me, me, adsum!* Me voilà! Que Voltaire nous enseigne, qu'il nous guide et qu'il nous encourage! C'est lui qui écrivait à d'Alembert, au sujet de la condamnation du chevalier Labarre : « Vous riez? il est bien « temps de rire! Riait-on quand on chauffait le « taureau de Phalaris? » La cause des misérables est sa propre cause; il plaide pour sa maison toutes les fois que l'humanité est en péril. Souvenez-vous de ses plaidoyers pour les Sirven, pour Lally-Tollendal, pour D'Étallonde,

pour les serfs de l'abbaye de Saint-Claude; souvenez-vous de l'*Essai sur les mœurs*, de ce magnifique réquisitoire contre les hasards de la destinée; souvenez-vous de la visite des Calas au château de Ferney. Qu'allaient-ils chercher sur les confins de la Suisse, ces martyrs de l'opinion, tour à tour frappés et relevés par elle? Qui leur avait appris le chemin de cette retraite choisie par Voltaire, aux bords du lac, aux pieds des Alpes, en face de la sérénité et de la grandeur? La gloire de l'illustre vieillard?... Une voix plus retentissante et plus vaste que celle de la gloire : la voix de la pitié. La maison de Voltaire était l'asile de cette déesse outragée et bénie. Il éclairait le monde, et il le consolait. Ce correspondant des rois était le tribun des pauvres. Cette formidable ironie voltairienne qui avait remué jusqu'en ses fondements l'antique et vénérable masure des préjugés, et dans laquelle je crois entendre le rire amer de tant de peuples trompés et trahis par leurs maîtres ou leurs pasteurs, cette colère de l'amour se fondait en prières, en remontrances pathétiques, en éloquence emportée par la fureur du droit; elle se baignait de larmes, et semblait en

quelque sorte s'attendrir et pleurer sur les victimes d'une religion inexorable et d'une inflexible loi.

Le 26 mai 1778, onze ans avant la révolution, d'une main à moitié glacée par l'âge et la maladie, il écrivait à M. de Lally dont le père venait d'être réhabilité :

« Le mourant ressuscite en apprenant cette « grande nouvelle. Il embrasse bien tendre- « ment M. de Lally, il voit que le roi est le « défendeur de la justice. Il mourra content. »

Le 30 mai, il était mort. Qu'il repose en paix, ensevelli dans le linceuil sacré de la justice!

Février 1861

L'ENCYCLOPÉDIE

MESSIEURS,

Dans son discours préliminaire, d'Alembert expose en ces termes le but de L'ENCYCLOPÉDIE.

« L'ouvrage que nous commençons et que « nous désirons de finir, a deux objets : comme « ENCYCLOPÉDIE, il doit exposer autant qu'il est « possible, l'ordre et l'enchaînement des con- « naissances humaines ; comme dictionnaire « raisonné des sciences, des arts et des métiers, « il doit contenir sur chaque science et sur « chaque art, soit libéral, soit mécanique, les « principes généraux qui en sont la base, et les « détails les plus essentiels qui en font le corps « et la substance. »

Je m'en tiens à cette définition. Je considérerai l'œuvre capitale du dix-huitième siècle sous le double point de vue de la théorie et de la pratique. Je démontrerai qu'elle touche à la fois aux plus graves problèmes de la métaphysique et aux notions élémentaires des métiers. Bonne aux penseurs, aux artistes, aux artisans : école de philosophie, académie de beaux-arts, atelier industriel; en un mot : temple du progrès réalisé sous ses trois formes principales : l'idée, l'art, le travail. — Ces trois principes contiennent en effet, animent, dirigent et transforment les sociétés modernes. Là où l'un d'eux s'arrête, ou se dénature, l'État chancelle ou s'amoindrit. Ils sont les types de la civilisation. Pour grandir et s'affermir il faut qu'elle s'ajuste sur leur exemplaire vraiment divin. Platon nous a parlé de l'exemplaire idéal des actions humaines; Jean de Patmos, de la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Le philosophe grec et le mystagogue chrétien enlèvent l'âme au sein de l'absolu et font luire à ses yeux, dans les splendeurs incrées, l'étincelle abstraite d'une morale immuable. N'attendez pas de moi que je vous transporte à ces

hauteurs où réside la vérité sans voiles, où soufflent ensemble l'enthousiasme et le vertige. Je n'ai ni la force, ni le désir d'entreprendre avec vous un voyage au delà du réel. Aujourd'hui plus que jamais, je sens la nécessité de nous appuyer au fond solide, de poser un pied ferme sur la terre, d'embrasser résolûment les principes incontestés et de marquer enfin les bornes conquises dans le champ de l'histoire et de la philosophie. D'autres viendront, plus jeunes, plus audacieux, qui les porteront en avant. Je ne souffrirai pas du moins que les spectres du passé les arrachent pour les planter en arrière. — L'idée, l'art, le travail, ces trois bases de L'ENCYCLOPÉDIE, est-ce une palingénésie inconnue, une philosophie nouvelle? Sommes-nous des précurseurs ou des rêveurs parce que nous annonçons leur antiquité, en même temps que leur utilité, et que nous nous inclinons devant leur vénérable puissance? Non, messieurs; nous sommes des conservateurs, voilà tout. En de certains cénacles, en de certains pays, on rit, on se moque des idéologues, c'est à dire des penseurs (rire de bon goût et courageux, les idéologues étant proscrits ou muets);

l'art, jadis sacerdoce, n'est plus qu'un trafic de marchand ou de courtisan, une folle enchère de scandale, un encan des consciences; le travail déserté pour le jeu fuit les ateliers et les sillons; le mysticisme redoré à neuf s'étale sur la raison humiliée; Judas donne à Tartufe le baiser Lamourette; les filles de plâtre, par leurs refrains obscènes, chassent le chœur des Muses; Horace et Virgile festoient chez Trymalcion. — D'honnêtes parasites trouvent cela édifiant et de vertueux sycophantes affirment, la bouche pleine, que nous sommes en 89. Et moi, je vous dis : Qu'est-ce qu'une nation sans idée? Une poussière sous les pieds d'un maître. Qu'est-ce qu'un peuple sans artistes? Une nuit sans astres. — Qu'est-ce qu'un pays sans travail? La terre promise de la misère et de la servitude. L'art, le travail, l'idée; marchez avec sagesse, l'œil fixé sur ces trois étoiles : elles ont éclairé l'histoire d'une lumière changeante, sans doute, inégale, mais qui ne s'éteignit jamais qu'avec les empires eux-mêmes. Elle brille aujourd'hui au sein des pays libres, et j'ose dire qu'un jour elle inondera l'Europe, et que par son influence paisible et forte les peuples seront réconciliés.

Les encyclopédistes ont rédigé le protocole de cette paix. Leur œuvre cependant fut considérée comme une œuvre de guerre. Elle la déclarait, en effet, à l'ignorance, aux fausses doctrines, aux faux symboles, aux intolérances du moyen âge, à ses dogmes, à ses faux dieux, à ses fureurs. Jusque-là, l'armée indisciplinée de la philosophie combattait au hasard. L'ENCYCLOPÉDIE fut une sorte de citadelle où elle se retrancha, et aux pieds de laquelle devaient expirer, impuissantes, les attaques, les calomnies, les colères des soldats et des docteurs de l'Inquisition. Quelles clameurs sortirent alors du fond des cloîtres contre ce temple nouveau! Quel formidable chœur de malédictions éclata parmi les élus contre ces réprouvés de la raison! Il semble que j'entends les dernières vibrations du tocsin de la Saint-Barthélemy et que l'esprit des Seize passe dans l'âme des jésuites, des jansénistes, des convulsionnaires, des théatins, mêlant à leurs finesses accoutumées, à leur aigre scolastique, à leur maladie de miracles, le levain fermenté de la Ligue.

« Tout ce qu'il y avait en France de libres « penseurs, dit M. Génin, accourut se ranger

« sous la bannière de L'ENCYCLOPÉDIE. Aussitôt, « en face du parti philosophique, se forma un « parti soi-disant religieux, sous les yeux de « l'Europe attentive. La lutte fut ouverte entre « l'esprit de progrès et l'esprit de résistance; « l'un avait pour soi la force du talent; l'autre « avait la force du pouvoir.—Les jésuites qui ont « la rage de se fourrer partout où ils prévoient « la puissance, avaient voulu s'introduire aussi « dans L'ENCYCLOPÉDIE, pour travailler à la « partie théologique. » (Quelle théologie juste ciel! et quelle morale! La théologie de Marianna, et la morale d'Escobar! Tartufe dans la maison même de Molière!) « Leur concours avait été « repoussé net : on ne voulut d'eux pas plus que « des jansénistes. Alors le cri de ralliement « contre L'ENCYCLOPÉDIE fut *impiété, irréligion.* » C'est, comme je l'ai dit souvent, un moyen infaillible et pieux de se défaire de ses ennemis sans coup férir : on leur inflige des noms odieux qui les signalent dévotement à la haine; on les enveloppe de scandale comme de la tunique de soufre et de résine des antiques martyrs.—Infaillible? Je me trompe, messieurs, et je vous demande pardon d'oublier que je parle aux fils des *gueux*.

« La meute aboyarde n'attendit pas même « l'apparition de l'ouvrage pour le diffamer. « Abraham Chaumeix, ancien convulsionnaire « de Saint-Médard, publia ses *Préjugés légitimes « contre l'Encyclopédie* » (titre remarquable, naïveté farouche, bien digne de ce bateleur qui s'était, le 2 mars 1749, fait mettre en croix, en pleine rue Saint-Denis, avec une couronne d'épines sur la tête). « Vint ensuite *la Religion « vengée*, ou *la Réfutation des auteurs impies*, en « vingt volumes, du père Hayez, récollet. Un « père jésuite nommé Le Chapelain, dans un « sermon prononcé devant le roi, fulmina contre « L'ENCYCLOPÉDIE. Le théatin Boyer, ancien « évêque de Mirepoix, le célèbre inventeur des « billets de confession, ne manqua pas aussi « de prendre parti pour les ténèbres contre la « lumière. C'était un homme puissant : il tenait « la feuille des bénéfices! »

Un seul esprit résista à ce torrent de diffamations et de sophismes; une seule volonté suffit pour mener à bien l'œuvre contre laquelle les parlements se liguaient avec les Églises, les robes rouges avec les robes noires, oubliant pour un jour leurs querelles et leurs ressenti-

ments, unis par le lien le plus solide et le plus étroit qui puisse enchaîner les hommes : la haine et la peur du vrai; poursuivant, sous le masque de la justice et de la religion, la croisade des préjugés, des abus, des priviléges, subie depuis mille ans par ceux qu'ils appauvrissent, conduite par ceux qui en vivent. — Cet esprit mérite de vous être signalé; cette volonté héroïque a droit à nos respects.

Messieurs, un homme s'est rencontré, doué de l'intelligence la plus prompte, de la mémoire la plus infatigable et la plus sûre, de l'éloquence la plus chaleureuse qui fût jamais. Sorti du peuple, il apportait en naissant l'ardeur au travail qui caractérise les fortes races plébéiennes, et le plus souvent, hélas! demeure comme leur unique patrimoine. Élevé au milieu d'une famille honnête, sous l'œil d'un père en qui la vigilance fortifiait la tendresse, et qui mêlait quelque étude libérale à son humble besogne de chaque jour; instruit à bien vivre avant de l'être à bien parler; habitué, dès son enfance, à réfléchir seul et par lui-même; enlevé par le bon sens paternel aux soins énervants d'une école de jésuites où il aurait perdu l'audace de la pensée,

ce printemps de la raison, et peut-être la candeur, ce printemps de l'âme; amené à Paris par cet instinct puissant qui y pousse pêle-mêle les philosophes, les publicistes, les poètes, les orateurs, toute la famille des chercheurs de renommée, instinct pernicieux ou salutaire qui arrache Malfilatre et Gilbert, Montesquieu et Mirabeau à leurs études, à leurs amours, à leur obscurité, à leur province, pour les précipiter sur les pentes de la gloire ou sur un lit d'hôpital; forcé de gagner son pain comme un manœuvre; la tête pleine de projets, le cœur rempli d'une inépuisable bonté pour le genre humain; esprit à la fois mathématique et utopiste, mais où le réel emprunte les éclairs de l'idéal et parle sa langue, où l'utopie est tempérée par un sentiment exquis du raisonnable et du possible; un philosophe et un tribun, la passion de Rousseau animant les froides théories de Condillac; le plus ému des critiques et le moins compassé des docteurs; improvisant tour à tour des romans, des pamphlets, la géométrie, la politique, la polémique et l'esthétique; tel fut Denis Diderot, le premier et le dernier ouvrier de L'ENCYCLOPÉDIE. Il en conçut le plan, en réunit les maté-

riaux, en dirigea l'ordonnance. On peut dire de lui qu'il a été le créateur, l'architecte, le maçon de cet édifice hardi de la philosophie moderne. Outre une énergie morale peu commune, Diderot réunissait deux autres qualités non moins essentielles au fondateur d'une œuvre aussi vaste : un amour sincère de la vérité, par conséquent un zèle ardent à la découvrir, et une aptitude que l'on pourrait appeler encyclopédique. « De « quoi ne s'est pas occupé Diderot, rapporte « M. Génin, de quoi ne s'est-il pas passionné? « à qui jamais a-t-il refusé d'ouvrir libérale- « ment le trésor de ses connaissances? Aussi, « pendant vingt-cinq ans son cabinet fut un « magasin au pillage. » Il écrivait des harangues pour les parlementaires, des plans de comédies pour les auteurs, des sermons pour les diacres ; inspirait, dictait en courant de la musique à Grétry ; rédigeait pour Grimm un compte rendu des salons de peinture, qui est un chef-d'œuvre ; donnait à Voltaire des conseils sur ses tragédies : « J'attends avec impatience les réflexions « de Pantophile Diderot sur *Tancrède*, écrivait « le patriarche à la date du 19 novembre 1760. « Tout est dans la sphère de son génie : il passe

« des hauteurs de la métaphysique au métier de « tisserand, et de là il va au théâtre. »

« Mon cher Diderot, disait Grimm, voilà des « nouveautés dont il faudrait rendre compte à « mes princes allemands. Le temps me manque; « ou, j'ai envie de m'aller promener, de faire « un voyage d'agrément. » Diderot, selon son expression, prenait le *tablier* de la boutique, s'asseyait devant l'*établi;* et quand le maître reparaissait, on lui livrait sa besogne faite.

Diderot était, comme on sait, fils d'un coutelier de Langres. Me suis-je trompé? et n'y a-t-il pas dans la simplicité de ces détails un souvenir touchant de la boutique de son père? Diderot fut un penseur et un ouvrier. Il eut la plus haute des vertus : la vertu du prosélytisme. C'est à lui que l'on peut appliquer ce nom donné aux apôtres : pêcheur d'hommes. En cela, semblable à Voltaire. Ils me paraissent, tous les deux, les véritables représentants de ce grand siècle où la pensée victorieuse, jaillissante du cerveau des écrivains, comme une Minerve, descendait toute armée sur le monde pour l'éclairer et pour le conquérir.

Avec Diderot, d'Alembert travailla aussi à

ce dictionnaire immense. Il y apporta le tribut de ses vastes connaissances scientifiques; il y imprima le sceau de sa raison calme, il y fit entrer l'ordre d'une méthode judicieuse et progressive.

« D'Alembert, écrit M. Géruzez, avait la con-
« sidération d'un sage, qu'il s'était acquise par
« la modération de ses désirs et par la noblesse
« de son caractère; il y ajoutait la gloire d'un
« savant du premier ordre, qu'on ne lui con-
« teste pas même aujourd'hui, quelque progrès
« qu'aient pu faire depuis la géométrie et la
« mécanique par où il s'est illustré... Avant
« tout, d'Alembert voulait vaincre, et il avait
« pris pour devise : *dolus an virtus quis in hoste*
« *requirat*. Ce que la guerre a de pis, c'est d'au-
« toriser la ruse et la violencc, et de fausser par
« là et la prudence et l'intrépidité. La tactique
« de d'Alembert fut la prudence : il n'attaque
« jamais de front la religion qu'il voulait dé-
« truire; il lui rend perfidement hommage »
(perfidement? le mot est dur; est-il juste adressé à un contemporain de Sirven, du chevalier Labarre, à un ami du grand exilé de Ferney?), « et sans prétendre jamais qu'elle

« soit fausse, il veut amener doucement le « monde à s'en passer. Il emploie contre elle « non pas le bélier, mais la sape, bien assuré « que s'il parvient à enlever aux fondements « leur solidité, l'édifice croulera de lui-même. »

C'est lui qui a composé ce discours préliminaire digne d'être cité à côté de l'*Essai sur les mœurs,* de l'*Esprit des lois* et des écrits de Rousseau; discours duquel M. Villemain disait en 1827 : « La seconde partie dut frapper vivement « les contemporains. Elle les éblouissait de leur « gloire, en retraçant les progrès de l'esprit « humain, en France et en Europe, depuis le « seizième siècle et le point d'élévation où il était « parvenu. » — Éblouissements de la pensée, orgueil des génies pacifiques, combien je vous préfère au vain éclat des conquêtes, à la brutale domination des armes! — C'est là, messieurs, le secret de ma prédilection pour le dix-huitième siècle, le *siècle de l'esprit,* suivant la belle expression de Hegel. On dirait que la France se lève enfin, abandonne le gîte de la monarchie absolue, le repaire de la superstition, la caverne de l'ignorance, la splendide et misérable masure de la servitude; on dirait qu'elle se met en mar-

che. — La voyez-vous, guidée par l'étoile nouvelle des nouveaux mages de la philosophie? (Non pas l'étoile mystique des trois pèlerins de la douce et poétique légende de Bethléem, mais la lumière morale qui se dégage lentement du fond même des ombres du passé, monte et glisse avec harmonie au ciel idéal, en éclaire les incommensurables profondeurs, les incomparables richesses.) La voyez-vous, reconnaître et nommer la liberté, la tolérance, la justice, ces astres enfouis, dont les rayons pour la première fois depuis mille ans, émergent du sein des nuées?... Qui nous rendra ces clartés? Qui nous rendra cette aurore que le seizième siècle avait déjà vue? Qui nous rendra la fraîcheur et la virginité matinales? Ah! messieurs, est-il vrai que la nuit tombe, et sommes-nous condamnés à ne revoir jamais cette aube qui visita nos pères? Est-il vrai que des plus hauts sommets et des plus purs s'étendent de grandes ombres, *majores umbræ?*... Hommes qui m'écoutez! s'il vous reste quelque faim de l'esprit, elle sera satisfaite. La pensée n'abandonnera pas le monde si elle ne s'abjure pas elle-même; aucune force étrangère à vous-mêmes ne courbera vos

âmes, si vos âmes se refusent à se courber. Ne dites pas que le jour baisse et qu'on entend dans les ténèbres le bruit sec et métallique des intérêts inassouvis. Le jour?... C'est vous qui le faites! et c'est vous qui l'éteignez! Toute lumière vient de l'homme, en même temps que toute obscurité. Soyons notre Providence, et si l'événement nous trahit, souvenons-nous qu'il suffit d'un atome pour former un nouvel univers.

Cette foi, messieurs, animait le plus humble des encyclopédistes. Inégaux par le génie, égaux par le courage, ils se rangeaient autour de Diderot et de d'Alembert. D'Holbach, Helvétius, J.-J. Rousseau, Mably, Morelly, Turgot, Daubenton, puis la foule obscure et dévouée, les travailleurs inconnus, la phalange des amis de la vérité qui la défendaient pour son seul amour, sans souci de leur gloire anonyme et de la dédaigneuse postérité. Le dix-huitième siècle tout entier respire et parle dans ce livre. Il m'est impossible de vous faire connaître les noms de ces ouvriers et je suis condamné à les laisser dans l'ombre où ils se reléguèrent avec une abnégation sublime.

De loin, du fond de sa solitude, des bords du lac Léman, Voltaire les encourageait, correspondait activement avec d'Alembert, réchauffant les tièdes et donnant aux timides l'audace qui bouillonna jusqu'à la fin dans ce corps débile et usé.

L'ensemble de l'œuvre, ses détails, leur distribution, le style, les conditions de publicité, les entraves, les magistrats, les écrivains, le public, les libraires, tout l'intéresse, il est à tout présent, agissant, alerte, infatigable; *ferte citi ferrum!* c'est Napoléon sur un champ de bataille.

Le 5 septembre 1752, il écrit de Potsdam, à d'Alembert :

Vraiment, monsieur, c'est à vous dire :

Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.

Quand je parle de rendre grâce au ciel, ce n'est pas du bien qu'on vous a fait dans votre patrie, mais de celui que vous lui faites. Vous et monsieur Diderot vous faites un ouvrage qui sera la gloire de la France et l'opprobre de ceux qui vous ont persécutés. Paris abonde de barbouilleurs de papier, mais de philosophes éloquents je ne connais que vous et lui.

En 1755 :

J'ai obéi comme j'ai pu à vos ordres; je n'ai ni le temps, ni les connaissances, ni la santé qu'il faudrait pour travailler comme je voudrais; je ne vous présente ces essais que comme des matériaux que vous arrangerez à votre gré dans l'édifice immortel que vous élevez. Ajoutez, retranchez; je vous donne mes cailloux pour fourrer dans quelques coins de mur.

Le 9 décembre, aux Délices, près Genève :

Tant que j'aurai un souffle de vie, je suis au service des illustres auteurs de *l'Encyclopédie*, je me tiendrai très honoré de pouvoir contribuer, quoique faiblement, au plus grand et au plus beau monument de la nation et de la littérature.

Le 9 octobre 1756, aux Délices :

Ce qu'on m'a dit des articles de la théologie et de la métaphysique me serre le cœur. Il est bien cruel d'exprimer le contraire de ce qu'on pense.

Le 13 décembre :

Je suis sans livres, je suis malade, je vous sers comme je peux. Jetez au feu ce qui vous déplaira. — Pendant la guerre des parlements et des évêques, les gens raisonnables ont beau jeu, et vous aurez le loisir de farcir *l'Encyclopédie* de vérités qu'on

n'eût pas osé dire il y a vingt ans; quand les pédans se battent, les philosophes triomphent.

Le 22 décembre :

Si j'étais à Paris, je passerais ma vie dans la bibliothèque du roi pour mettre quelques pierres à votre grand et immortel édifice. Je m'y intéresse pour l'honneur de ma patrie, pour la vôtre, pour l'utilité du genre humain.

Le 4 février 1757, de Monrion :

Unissez, tant que vous le pourrez tous les philosophes contre les fanatiques.

Le 29 du même mois :

Portez-vous bien, éclairez et méprisez le genre humain. N'oubliez pas de faire mes compliments à votre immortel confrère, sans vous deux et quelques-uns de vos amis, que resterait-il en France?

Le 24 mai :

Vous avez des articles de théologie et de métaphysique qui me font bien de la peine, mais vous rachetez ces petites orthodoxies par tant de choses utiles et de beautés, qu'en général le livre sera un service rendu au genre humain.

De Lausanne, le 29 décembre :

Je cherche dans les articles dont vous me chargez, à ne rien dire que de nécessaire et je crains de n'en pas dire assez; d'un autre côté je crains de tomber dans la déclamation.

De Lausanne, le 3 janvier 1758 :

Le peu que je viens de lire du septième tome, mon cher grand homme, confirme bien ce que j'avais dit quand vous commençâtes, que vous vous tailliez des ailes pour voler à la postérité. Comptez que je vous révère, vous et M. Diderot.

D'où lui vient cette impatience, cette fièvre? Pourquoi lorsque ceux de Paris hésitent, le patriarche leur enjoint-il d'avancer? Et s'ils s'apprêtent à faire des concessions au pouvoir ombrageux, au clergé intolérant, au parlement, à la cour de Versailles, pourquoi les gourmande-t-il de ces faiblesses et de ces capitulations?

Si vous avez quelque dégoût, mon cher philosophe, mon cher ami, je vous conjure de le vaincre. Je voudrais que vous et M. Diderot, et tous vos associés protestassent qu'en effet ils abandonneront l'ouvrage, s'ils ne sont libres. — Ne vous rétractez jamais... Au nom des lettres et de votre gloire, soyez ferme et travaillez à *l'Encyclopédie*.

Réunissez-vous, faites un corps, messieurs, un corps est tou-

jours respectable. Je sais bien que ni Cicéron, ni Locke n'ont été obligés de soumettre leurs ouvrages aux commis de la douane des pensées; je sais qu'il est honteux qu'une société d'esprits supérieurs qui travaille pour le bien du genre humain, soit assujettie à des censeurs indignes de vous lire.

Ameutez-vous et vous serez les maîtres! Je vous parle en républicain; mais aussi il s'agit de la république des lettres. O la pauvre république.

O Voltaire où puisais-tu ces viriles exhortations? Dans la liberté même. Réfugié au pied des Alpes, il respire à la fois l'air salubre des hauts lieux et l'atmosphère fortifiante d'une constitution libérale :

Il eût fallu que ce grand ouvrage eût été imprimé dans un pays libre;

s'écrie-t-il. Il comprend que les philosophes sont captifs en France, abreuvés de dégoûts, chargés de calomnies.

D'Alembert lui écrit le 28 janvier 1757 :

... Croiriez-vous qu'une satire atroce contre nous, qui se trouve dans une feuille périodique, qu'on appelle *les Affiches de province*, a été envoyée de Versailles à l'auteur avec ordre de l'imprimer; et qu'après avoir résisté autant qu'il a pu, jusqu'à s'exposer à perdre son gagne-pain, il a enfin imprimé cette satire, en l'adoucissant de son mieux. Ce qui en reste après cet

adoucissement, c'est que nous formons une secte qui a juré la ruine de toute société, de tout gouvernement et de toute morale. Cela est gaillard; mais vous sentez, mon cher philosophe, que si l'on imprime aujourd'hui de pareilles choses par ordre exprès de ceux qui ont l'autorité en main, ce n'est pas pour en rester là; cela s'appelle amasser des fagots au septième volume, pour nous jeter dans le feu au huitième.

... Voyez donc la foule d'articles qu'il est impossible de faire : *Hérésie, Hiérarchie, Indulgence, Infaillibilité, Immortalité, Immatériel, Hébreux, Hobbisme, Jésus-Christ, Jésuite, Inquisition. Jansénistes, Intolérance*, etc., et tant d'autres. Encore une fois, il faut nous en tenir là. Je ne veux pas que *l'Encyclopédie* soit un recueil de capucinades.

A partir de ce moment, Diderot resta seul.

Commencée en 1749, L'ENCYCLOPÉDIE était arrivée en 1758 au huitième volume. Diderot acheva ce gigantesque travail qui ne devait être à l'origine qu'une traduction revue et augmentée du dictionnaire anglais de Chambers, et dont les proportions grandirent jusqu'à devenir, comme je l'ai dit, la citadelle et le temple de la philosophie moderne. Diderot ne l'acheva pas sans les dégoûts accoutumés; il but à l'éponge de fiel que présente le vulgaire aux héros de l'esprit; plus d'une fois, sans doute, il tourna les yeux vers la retraite de Voltaire, et regretta

peut-être de n'avoir pas déserté avec d'Alembert. Je retrouve la trace de ces amertumes et les ronces de son chemin douloureux dans la lettre éloquente, emportée, indignée qu'il écrivait au patriarche :

« Voltaire, dit M. Génin, était alarmé sérieusement : c'était au moment où on brûlait le chevalier de Labarre âgé de 18 ans pour avoir chanté une chanson de corps de garde et n'avoir pas salué une procession de capucins; et le conseiller Denis Pasquier, surnommé par Turgot le *bœuf-tigre*, avait déclaré en plein parlement que les tristes victimes d'Abbeville avaient puisé leur impiété dans l'école et les ouvrages des philosophes modernes; il avait nommé ces philosophes; c'était une dénonciation dans les formes. Assurément il était permis de partager les craintes du patriarche; mais l'âme de Diderot ne paraît pas avoir jamais connu la terreur. Sa réponse au mémoire anonyme (que Voltaire lui avait fait remettre et où étaient exposés avec force les motifs qui devaient décider Diderot à s'expatrier) est éloquente, pathétique et remplie des plus nobles sentiments. Il ne se dissimule pas à quels dangers il est exposé; il

écrit pour ainsi dire en face de l'échafaud : — « Je sais bien que quand une bête féroce a « trempé sa langue dans le sang humain, elle « ne peut plus s'en passer, je sais bien que cette « bête manque d'aliments, et que, n'ayant plus « de jésuites à manger, elle va se jeter sur les « philosophes; je sais bien qu'elle a les yeux « sur moi, et que je serai peut-être le premier « qu'elle dévorera... Je sais bien qu'un d'entre « eux a l'atrocité de dire qu'on n'avancera rien « tant qu'on ne brûlera pas les livres... Je sais « bien qu'il peut arriver, avant la fin de l'année, « que je me rappelle vos conseils, et que je « m'écrie : O Solon, Solon!... »

Diderot avait reconnu Voltaire :

Illustre et tendre ami de l'humanité, je vous salue et vous embrasse. Il n'y a point d'homme un peu généreux qui ne pardonnât au fanatisme d'abréger ses années si elles pouvaient s'ajouter aux vôtres. Si nous ne concourrons pas avec vous à écraser la *bête*, c'est que nous sommes sous sa griffe; et si, connaissant toute sa férocité, nous balançons à nous en éloigner; c'est par des considérations dont le prestige est d'autant plus fort qu'on a l'âme plus honnête et plus sensible. Nos entours sont si doux, et c'est une perte si difficile à réparer.

Nos entours sont si doux! mot pénétrant qui

trahit l'âme aimante de Diderot. — Il resta donc ferme dans son dessein, retenu en outre par un motif de probité, ne voulant pas compromettre les intérêts du libraire qui avait fait des avances pour L'ENCYCLOPÉDIE et que son départ eût infailliblement ruiné. « Mais que devint-il lorsqu'il découvrit que ce même libraire, pour qui il se sacrifiait avec une si généreuse constance, le trahissait indignement! Lebreton, épouvanté du bruit et des menaces, sans prévenir de rien le directeur de L'ENCYCLOPÉDIE, avait fait altérer clandestinement les épreuves après le *bon à tirer*. Quelle fut le surprise de Diderot un jour que, cherchant quelque chose dans un volume imprimé, il reconnut une falsification, puis une autre, puis une troisième, et s'assura finalement que sa besogne avait été dépecée, rognée, mutilée, recousue, refaite! Il tomba dans un véritable désespoir; il perdit courage et voulait tout abandonner. On parvint à le retenir, à le calmer. »

Grâce à madame de Pompadour qui (suivant la spirituelle remarque de M. Génin) « apparemment par l'effet de la métempsychose, « avait quelque chose du zèle d'Aspasie de

« Leontium pour la philosophie, » grâce à M. de Choiseul, grâce surtout à l'illustre M. de Malesherbes, directeur de la librairie, Diderot, après trente années de luttes opiniâtres, d'incessants travaux, d'épreuves de tout genre, put mettre la dernière main à son œuvre. — « Lui « seul probablement de tout son siècle, avait « reçu de la nature une trempe assez éner- « gique pour résister et porter glorieusement « le fardeau jusqu'au bout. Diderot n'eût-il « pas fait autre chose, la célébrité de son nom « serait justifiée, et il conserverait des droits « éternels à la reconnaissance de la philoso- « phie. »

Le *Dictionnaire encyclopédique* s'ouvre par la dédidace suivante, adressée à monseigneur le comte d'Argenson, ministre et secrétaire d'État de la guerre ;

« L'autorité suffit à un ministre pour lui atti- « rer l'hommage aveugle et suspect des courti- « sans ; mais elle ne peut rien sur le suffrage du « public, des étrangers, de la postérité. C'est à « la nation éclairée et libre des gens de lettres, « et surtout à la nation désintéressée des philo- « sophes que vous devez l'estime générale si

« flatteuse pour qui sait penser, parce qu'on ne « l'obtient que de ceux qui pensent. »

Penser! c'est tout le dix-huitième siècle. Savoir penser, c'est toute sa méthode. Quelle est hardie! messieurs, et combien nous devons comprendre aujourd'hui les haines vivaces des hommes de l'ombre contre les fils de la lumière!

Penser! il est si vrai que les encyclopédistes se préoccupaient avant tout de cet attribut divin de l'humanité qu'ils inaugurent leur livre pratique par une distribution générale de la connaissance humaine, empruntée à Bacon, ce génie à la fois positif et spéculatif, l'ancêtre de Descartes, le grand Anglais qui arracha l'esprit humain aux rêves, aux fantômes, aux spectres, aux fantaisies, pour le planter sur la réalité. — J'aurais beaucoup à dire sur cette division de la connaissance en trois branches en quelque sorte imaginaires : L'*Histoire* qui se rapporte à la *Mémoire;* la *Philosophie* qui se rapporte à la *Raison;* la *Poésie* qui naît de l'*Imagination*. — Elle est arbitraire, et semble chasser la raison des domaines sévères et enchantés de la poésie et de l'histoire pour la confiner dans la prison cel-

lulaire de la philosophie. — Je la veux considérer plutôt comme une méthode de classement, que comme une exposition régulière de principes. Ainsi elle me paraît grande et simple, digne de servir de portique à ce monument où je vais pénétrer avec vous.

Je demande à L'ENCYCLOPÉDIE tant décriée par les parangons de l'ordre, par les esprits conservateurs de chimères et qui donnent le nom auguste de respect du passé au culte enfantin des masures morales et des ruines politiques, je demande à ce livre des philosophes s'il est en effet le pamphlet du désordre, le code de l'anarchie et le froid poème du néant. Dès les premières pages mes yeux rencontrent ce mot : *autorité*.

Tant qu'un prince, même sans mérite, gouvernera selon les loix, il jouira sur ses sujets de toute l'*autorité* que les loix lui donnent, ou plutôt son *autorité* sera celle des loix ; mais s'il s'écarte des loix, s'il ne suit que son caprice, son *autorité* est nulle; l'exercice de son pouvoir n'est plus qu'une violence odieuse, son empire qu'une tyrannie haïssable, sa puissance qu'un joug contre lequel le cœur se révolte. C'est donc des loix que dépend la légitimité du *pouvoir* : c'est du mérite qu'elles supposent que naît l'*autorité* qui rend respectable, et qui

obtient l'obéissance volontaire; c'est de la réunion du mérite connu, et des loix, que naît cet *empire suprême*, auquel tout cède sans résistance et avec plaisir, et qui fait des princes légitimes et estimables, les images visibles de Dieu.

..... Tels sont, aux yeux de la droite raison, les fondements et la nature de l'*autorité :* aux yeux de l'ignorance et des préjugés, elle est fondée quelquefois sur des bases moins respectables : la force du corps a souvent suffi pour donner des chefs aux nations, plutôt que le génie, la sagesse et la vertu. Les richesses, la naissance, l'éclat des habits et des équipages, la grandeur des bâtiments, en imposent souvent à la multitude lâche et ignorante; elle accorde sur elle à ces objets une *autorité* qui l'asservit; sans doute parce qu'elle se persuade que sans mérite on ne jouirait pas de tous ces avantages qu'elle confond avec la personne qui les possède. Quelque fausse que soit cette manière de juger, elle ne laisse pas cependant d'avoir quelque fondement raisonnable, dans l'apparence vraisemblable que ceux qui sont au dessus des autres par la naissance et les richesses, ont pu, s'ils l'ont voulu, se rendre aussi supérieurs à eux en générosité d'âme, en noblesse de sentiments en vrai mérite, puisqu'ils ont pu se procurer les secours au moyen desquels des hommes du peuple sentent bien qu'ils auraient cultivé avec succès les talents de leur esprit, et les penchants vertueux de leur cœur. Mais si la supposition si naturelle à faire, que les grands et les riches ont fait un usage si convenable de ces circonstances heureuses, se trouve démentie par le fait; à cette *autorité* déplacée n'est-on pas en droit de substituer le plus souverain mépris ?

Quel est le plus cruel ennemi d'une autorité appuyée sur la raison, sur le consentement universel? C'est le fanatisme qui ne reconnaît d'autres origines et ne respecte d'autres limites que ses chimères et ses terreurs.

Qu'est-ce que le *fanatisme?* c'est l'effet d'une fausse conscience qui abuse des choses sacrées, et qui asservit la religion aux caprices de l'imagination et aux dérèglements des passions.

En général, il vient de ce que la plupart des législateurs ont eu des vues trop étroites, ou de ce qu'on a passé les bornes de ce qu'ils se prescrivaient. Leurs loix n'étaient faites que pour une société choisie. Étendues par le zèle de tout un peuple, et transportées par l'ambition d'un climat à l'autre, elles devaient changer et s'accommoder aux circonstances des lieux et des personnes. Mais qu'est-il arrivé? C'est que certains esprits d'un caractère plus analogue à celui du petit troupeau pour lequel elles avaient été faites, les ont reçues avec la même chaleur, en sont devenus les apôtres et même les martyrs, plutôt que de démordre d'un seul *iota*. Les autres, au contraire, moins ardents ou plus attachés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nouveau joug, et n'ont consenti à l'embrasser qu'avec des adoucissements; et de là le schisme entre les rigoristes et les mitigés, qui les rend tous furieux, les uns pour la servitude et les autres pour la liberté.

Le *fanatisme* a fait beaucoup plus de mal au monde que l'impiété. Que prétendent les impies? Se délivrer d'un joug, au lieu que les *fanatiques* veulent étendre leurs fers sur toute la terre.

Zélotypie infernale! A-t-on vu des sectes d'incrédules s'attrouper et marcher en armes contre la divinité? Ce sont des âmes trop faibles pour prodiguer le sang humain : cependant il faut quelque force pour pratiquer le bien sans motif, sans espoir et sans intérêt. Il y a de la jalousie et de la méchanceté à troubler des âmes en possession d'elles-mêmes, parce qu'elles n'ont ni les prétentions, ni les moyens que vous avez... On se garde bien, au reste, d'adopter de semblables raisonnements, qui ont fait le tourment de tant d'hommes aussi célèbres par leurs disgrâces que par les écrits qui les leur ont attirées.

Quel est le remède du fanatisme? Il n'en est qu'un : la tolérance. J'en parle souvent, messieurs, je reviens malgré moi, à ce sujet qui semble épuisé; mais j'ai pour excuse ce mot de Voltaire : « Je me répéterai, disait-il, jusqu'à ce « qu'on se corrige! » Rendre les hommes plus fermes et plus doux, leur inspirer à la fois une grande fierté et une grande indulgence, enseigner la charité du cœur et l'inflexibilité de l'âme, la volonté et l'amitié, propager la bonté, cette vertu des forts, quel meilleur emploi de la parole? Et ne faut-il pas pardonner à un radoteur qui se réclame de Voltaire?

Quelle est la *tolérance* que se doivent les diverses communions chrétiennes? Je réponds qu'elle doit être entière et univer-

selle, avec les seules limitations, que la tranquillité publique, bien entendue, y doit mettre nécessairement en certain sens.

... Je dis d'abord que l'essence de la religion et la nature de l'homme, pour qui elle est révélée et établie, prouvent invinciblement la nécessité de la *tolérance*, puisque l'intolérance est en contradiction directe avec l'une et avec l'autre.

C'est la liberté naturelle opprimée par la faction triomphante, quelle qu'elle soit, qui occasionne les haines et les factions. Si toutes les Églises d'un pays reconnaissaient, et enseignaient, qu'elles doivent se *tolérer* les unes les autres, qu'il ne faut contraindre personne pour la foi, il n'y aurait plus ni querelles, ni plaintes, ni tumultes, et bientôt tous les esprits se rapprocheraient comme les cœurs. Voilà le vrai syncrétisme, la véritable réunion propre à ramener la paix. Ce n'est donc pas la *tolérance* de diverses communions qui causera le trouble, mais l'intolérance ou la persécution de l'Église la plus faible par la plus puissante. Soyez, par conséquent, juste, ferme et impartial envers toutes, et aucune n'attaquera l'autre pour troubler la paix civile. Vous redoutez la multiplication d'une Église non-conformiste, parce que vous l'avez maltraitée et que vous craignez les représailles. Si vous persécutez une Église faible et naissante, vous lui attirez des sectateurs, vous lui inspirez avec du zèle pour leurs opinions, de la haine contre les vôtres ; de là naissent la collision violente des passions, les chocs d'intérêts, les ressentiments, les animosités, les projets et les entreprises de la vengeance. Voilà l'origine des guerres de religion, de toutes les plus atroces, et la *tolérance* les préviendra toutes.

... L'intolérance est seule la cause des troubles qui accompa-

gnent quelquefois la diversité des opinions, elle doit en être chargée seule. Sans elle, cette variété n'aurait jamais altéré la paix de l'État ni de l'Église. Si donc vous prenez véritablement intérêt à cette paix civile et religieuse, aimez la *tolérance*, prêchez-là de toutes vos forces, établissez-la par votre exemple et vos conseils, maintenez-la avec soin, et vous jouirez bientôt du délicieux plaisir de voir les chrétiens unis, la société tranquille, le christianisme respecté et la religion regardée comme l'appui des États et le fondement du bonheur temporel et éternel des hommes.

Je ferme ici le livre des philosophes. Son esprit s'est répandu au milieu de vous. — Il me reste, en finissant, à le juger.

« L'ENCYCLOPÉDIE, suivant M. Villemain, ca-
« ractérise le dix-huitième siècle, en ce qu'elle
« atteste le progrès des connaissances humaines
« et le désir de les faire servir au bien de l'espèce
« humaine; mais en même temps elle est rem-
« plie de ce scepticisme qui, pour changer un
« état de société en contradiction avec l'état
« des esprits, ébranle les principes de toute
« société et quelquefois, de toute morale. Que
« de plus ce livre soit souvent mal écrit, cela
« était inévitable dans quarante volumes in-
« folio. Que Voltaire dise : « j'y trouve des

« articles pitoyables qui me font honte à moi qui « suis l'un des garçons de cette grande bou- « tique, » rien de plus naturel. Que Diderot se « vante d'avoir dans cet ouvrage, « l'univers « pour école, et le genre humain pour pupille, » « l'expression est ridicule; mais l'intention qui « dictait L'ENCYCLOPÉDIE n'en était pas moins « puissante. »

« La raison humaine, écrit M. Géruzez, éman- « cipée du joug de la foi religieuse et comme « enivrée de son indépendance et de ses con- « quêtes, pensant avoir atteint les limites de « la science, devait songer à élever le monu- « ment de son triomphe. C'était une imprudence, « car si la victoire était assurée, elle n'était pas « complète, la guerre durait toujours. Le temple « allait devenir une citadelle condamnée à être « attaquée et forcée de se défendre, pendant « qu'on la construirait. Toutefois l'attente était « vive et générale, l'espérance ressemblait à de « la sécurité, lorsque vers le milieu du dix-hui- « tième siècle les philosophes entreprirent de « réunir, sous le nom d'ENCYCLOPÉDIE, l'en- « semble des connaissances humaines. Les ar- « chitectes avaient l'ambition de construire un

« édifice à l'abri des injures du temps. Il arriva « qu'ils ne purent l'achever, que le plan en était « trop vaste, que l'inhabileté et l'indiscipline de « quelques-uns des ouvriers ne permirent pas « même de mettre en œuvre tous les matériaux « dont on pouvait disposer, que dès les premiers « essais les mécomptes furent nombreux, et que « le bâtiment battu en brèche par les ennemis « du dehors pendant qu'on y travaillait avec « précipitation, vit s'écrouler quelques-unes de « ses parties, qui furent des ruines antici- « pées. »

Messieurs, ce temple de la philosophie, pour me servir de l'expression même du savant critique, ce temple immense, prodigieux, démesuré, battu des vents contraires, à demi submergé sous le flot montant de la science moderne, cette tour gigantesque qui s'élève jusqu'aux cieux et dont les fondements plongent aux abîmes, cette œuvre de Titans me paraît un des témoignages les plus étranges et les plus éclatants de la force de l'esprit humain. Je suis moins touché, je l'avoue, de son ampleur que de l'âme qui y respire, et j'oublie la pauvreté de quelques détails d'architecture devant la majesté

de l'idée qui l'engendre, l'appuie, l'enveloppe et la domine.

L'ENCYCLOPÉDIE, en effet, repose sur la même idée que l'*Essai sur les mœurs* : l'égalité des hommes devant la nature; l'égalité des religions devant la raison. A l'idée hébraïque et catholique, elle substitue l'idée humaine. Ce livre renoue la tradition des âges; il est le livre de l'alliance. Au dessus des guerres, sur le front du genre humain relevé, apaisé, rajeuni, il apporte la branche de l'espérance et du travail. Le catholicisme disait : il n'y a qu'un peuple, c'est mon peuple; il n'y a qu'une loi, c'est ma loi; il n'y a qu'un droit, mon droit. L'ENCYCLOPÉDIE répond : il n'y a qu'un droit, la justice; il n'y a qu'une loi, la tolérance; il n'y a qu'un peuple, l'humanité.

Mars, 1858.

J.-J. ROUSSEAU. — ÉMILE

MESSIEURS,

Je relisais, il y a quelques jours, *le Peuple*, par M. Michelet, livre tendre et hardi, tendre par les principes, hardi par les déductions, évoquant l'égalité sociale du sein de l'amour universel, enthousiaste du progrès, respectueux pour la tradition, aspirant à fonder l'avenir sur les assises du passé. Je touchais aux dernières pages, à celles où l'auteur semble avoir versé toute la charité patriotique de son âme, et songeant au précepte qui commande « d'ordonner l'enseignement public sur l'image de la patrie, » de le féconder par son amour, de lui donner pour but sa grandeur, pour devoir sa loi, pour

religion son culte, songeant, dis-je, à ces maximes destinées à créer l'unité de l'âme humaine et la cité des égaux, un mot me frappa : « Quelle est « la première partie de la politique? l'*éducation*. « Et la seconde? l'*éducation*. Et la troisième? « l'*éducation*. » — Je tombai involontairement dans une méditation silencieuse; et comme toutes mes études, toutes mes pensées, la vie même de mon intelligence se rapportent à vous, à nos entretiens, je résolus de vous communiquer le fruit de ces méditations. Peut-être auraient-elles besoin de mûrir. Eh bien, c'est vous qui les mûrirez en vos consciences.—Recevez-les comme un germe, comme le grain de sénevé qui tombe au sein de la terre et s'y transforme en herbe, en épi, en gerbes, en moissons : la parole humaine, est ce grain. L'orateur est un semeur.

L'éducation, l'enseignement, quel sujet plus vaste et plus utile à traiter? Quel plus opportun? Quel plus instant? Je l'avais touché dans *les Provinciales*, dans *Tartufe*, dans ma première étude sur Jean-Jacques Rousseau. J'y reviens aujourd'hui; j'y reviendrai toujours : cette lumière m'attire et me réveille; c'est l'étoile matinale de l'avenir. Ne la laissons ni dérober,

ni diminuer, ni s'éteindre. Elle disparue sous les partis et les sectes, c'en est fait de la justice. — Songez-y, messieurs. Il s'agit de votre plus cher intérêt : de la direction morale de la nation, de l'Europe, du genre humain. — Pour tout le reste : philosophie, littérature, politique, coutumes, je comprends qu'on discute et qu'on se divise. Ce n'est pas moi qui prétendrai jamais asservir les esprits au même dogme, plier les volontés à une discipline inflexible. Mais ici, j'ose dire que tout le monde est d'accord. Ceux mêmes qui refusent l'enseignement ou qui l'altèrent, en reconnaissent la grandeur et l'importance; car le refuser, c'est le redouter; et s'ils l'altèrent, c'est pour l'exploiter au profit de leurs ambitions. « Qui a l'enfant a tout : la mère, le « père, et, par eux, le monde. » La maternelle nature a voulu que l'enfance des êtres donna leurs lois aux univers. Les plus petits mènent les grands; un gland de chêne contient une forêt; et c'est aux berceaux qu'il faut demander le secret des tombes. — On a coutume de juger les nations à la mesure de leur gloire militaire, de leurs conquêtes, de leur agrandissement de territoire. Plus elles contiennent d'arpens, plus

elles nourrissent de soldats, plus elles pèsent d'un poids lourd sur la volonté des peuples, et plus elles sont vantées par les matérialistes de l'histoire. La force, à nos yeux fascinés, paraît le plus souvent la forme même du droit. Que cette mesure disparaisse! Que cette soumission à une providence capricieuse et souveraine soit abolie! Cessons de juger à la toise et au mètre cube la valeur morale et la dignité des peuples. Ne plaisantons pas avec Voltaire sur *les Magnifiques seigneurs de Genève*, sur les augustes magistrats d'une *République de deux lieues d'étendue;* ne raillons pas Jean-Jacques de leur avoir dédié ses livres immortels. La liberté n'eût-elle qu'un pouce de terre, j'y respirerai plus à l'aise que sur l'Océan asservi. — Et quelle est, dans les temps modernes, la mère et la gardienne de la liberté? C'est l'éducation. Seule, elle nous apprend à aimer les lois justes. La liberté vit du respect des lois que l'ignorance redoute comme autant d'embûches et que l'arbitraire déchire comme autant de liens.

Je voudrais que toutes les nations de la terre comparussent devant un congrès de philosophes, pour y être enfin jugées au nom de l'es-

prit; et j'y convoquerais, non seulement les nations vivantes, mais les peuples morts, les patries ensevelies sous la poussière des siècles. L'Égypte se lèverait de son tombeau creusé dans la pierre des Pyramides, silencieuse et pâle, la tête ceinte du bandeau d'Isis, les mains chargées des livres sacrés d'Hermès; elle marcherait, comme une prêtresse, sur les sables de ses déserts et sur les bords du Nil; elle évoquerait, magicienne immense, les fantômes de ses monuments, de ses institutions, de ses dogmes; elle tracerait d'un doigt mystérieux la carte vague de ses conquêtes presqu'aussi vite emportées qu'une tente par le vent. La Judée se lèverait parmi les roseaux du Jourdain et du Cédron, armée de la harpe de David, enveloppée du voile de la fille de Jephté; elle montrerait les Iduméens vaincus, les Amalécites égorgés, le cèdre, l'ivoire et l'or de son temple, et la Bible de ses juges, de ses rois et de ses prophètes. Rome se lèverait d'un sépulcre de pierre et de marbre, la pierre de sa pauvreté qui fut sa grandeur, le marbre de sa richesse qui fut sa décadence; elle compterait ses palais, ses aqueducs, ses voies triomphales, ses amphithéâtres,

et, par la pointe de l'épée de César écrirait, avec le sang des nations, la carte du monde conquis et dévoré. — « Donnez-nous la palme, » diraient-elles. « Non, non. Toi, Égypte, tu constituas la tyrannie sacerdotale, appuyée sur l'ignorance des opprimés. Toi, Judée, tu représentas le principe de l'intolérance, enté sur l'ignorance des fidèles. Toi, Rome, tu mangeas l'univers, grâce à l'ignorance et à la bestialité de tes soldats! » — La Grèce alors : « J'ai vécu jusqu'aux temps de Philippe de Macédoine, tantôt dans la paix tantôt dans les orages de la liberté politique, ou des grandes guerres de la patrie. Autant que je l'ai pu, j'ai lutté contre l'invasion, conservé mon indépendance, défendu ma virginité nationale. A Platée, à Marathon, à Salamine, à Mycale, contre le flot de l'Asie en armes, j'ai combattu pour le droit, pour la pensée, pour l'intégrité du sol où étaient nés Solon, Eschyle, Homère, où devaient fleurir et mûrir Périclès, Démosthène, Euripide, Aristophane et Platon. » « Prends la couronne, mère de la civilisation antique et moderne; seule, ô Vestale, tu veillas jusqu'à ta mort sur la flamme de l'esprit. » — Ainsi parlerait ce congrès d'hommes de bien

aux ombres des anciens jours, — Et si les royaumes, les empires, les confédérations de l'Europe étalaient leurs titres : l'Espagne et l'Italie : leur passé gigantesque, le glaive du *Cid*, le globe de Charles-Quint, le compas de Galilée et le ciseau de Michel Ange; la Russie : la croix d'Ivan, la scie et le rabot de Pierre Ier, ses provinces moins vastes que ses espérances; l'Autriche : ses parchemins diplomatiques et le bien-être matériel de ses peuples; la France : le drapeau de Jeanne d'Arc, la plume de Voltaire, le sabre de Hoche et de Marceau; l'Angleterre : les drames de Shakespeare et la flotte de Nelson; la Prusse : l'épée de Frédéric; l'Allemagne : l'œuvre de Leibnitz, de Gœthe, de Schiller et de Beethoven; la Suisse : l'arc de Guillaume Tell et les ossements de Morat; la Hollande : les livres des bannis et les haillons des gueux; la Belgique : le billot d'Egmont, le pinceau de Rubens et la charte des communes; — savez-vous, messieurs, quelle patrie mériterait la couronne? La plus vaste? Non. La plus guerrière? Non. La plus industrieuse, la plus vaillante? Non. Laquelle? Celle où l'enseignement est le plus répandu. Je ne demande pas

aux démocraties : combien avez-vous de soldats? aux aristocraties : quel est le nombre de vos ouvriers? Aux empires despotiques : comptez vos gendarmes. Je ne veux savoir ni la vitesse des navires, ni le travail des forges, ni le secret des arsenaux; je demande à chaque nation le registre de l'instruction primaire, et que celle-là reçoive la couronne, de qui tous les enfants savent lire!

Cette question de l'enseignement n'est pas nouvelle. On peut dire qu'elle est vieille comme le monde. Chaque conducteur de peuples l'a résolue tour à tour, dans un sens ou dans l'autre, dans celui de la diffusion ou de l'étouffement. Moïse, élève des prêtres égyptiens, décrète : « Tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre de la « science du bien ou du mal. » Je sais tout ce qu'ont écrit d'éloquent, d'ingénieux, d'abstrait et de métaphysique, les commentateurs orthodoxes de cette parole. Mais, connaissant l'origine de Moïse, et plus curieux de dire la vérité que de me livrer à la gymnastique du sophisme, je maintiens avec Voltaire, avec Diderot, et le dix-huitième siècle tout entier, que cette maxime est l'acte constitutif du gouvernement théocra-

tique et de la souveraineté sacerdotale. Il y a une chose qu'on ne me démontrera jamais : c'est que l'ignorance n'est pas la pierre même de la servitude, et que ce n'est pas sur cette pierre que les prêtres de Jérusalem et de Memphis ont bâti l'édifice de leur puissance politique. En Égypte, en Judée, l'instruction descend du prêtre sur le prêtre : elle ne rayonne pas sur le front obscur des multitudes. Protégée par des mystères redoutables, inaccessibles, les peuples n'en aperçoivent, par intervalles, que de rares lueurs, pareilles aux éclairs qui déchirent un ciel lourd et orageux. L'éclair évanoui, la nuit est plus épaisse, et la chair se trouble et frissonne au milieu des bruits vagues de la solitude et des ténèbres. Car l'ignorant est seul, aveugle; il s'avance à tâtons, victime de ses défiances ou de l'habileté d'autrui. Solitude de l'ignorance, qui pourra mesurer ta profondeur? — En Grèce, il semble suivant la parole de M. Villemain que « l'éducation était la politique même. « Dans ces villes grecques où la puissance absolue de l'être collectif appelé peuple ne laissait « rien à l'existence individuelle et où la place « publique était comme le foyer domestique de

« l'État, l'éducation réelle ne devait avoir et la « théorie même ne pouvait se proposer qu'un « seul but : dans l'enfant, former le citoyen, « l'homme qui doit agir, parler, combattre pour « la patrie. Sparte n'était qu'une école pratique, « un gymnase rigoureux pour la vie entière. » — L'homme disparaissait ainsi dans le citoyen. Lycurgue absorbait au profit de l'État toutes les énergies individuelles. Je connais la force de cette dure doctrine, sa puissance génératrice, et ses miracles. Elle a fait les Thermopyles, engendré une race de soldats et de héros ; mais aux pieds d'une statue de granit, aux pieds de la patrie, elle immole la liberté. Que d'autres admirent ce sacrifice! qu'ils s'efforcent de le recommencer! qu'ils abîment l'homme dans le moine ou dans le soldat, et qu'ils couvrent cette immolation du voile de la foi ou du prétexte de l'ordre public! Pour moi, la patrie a pour cerveau l'intelligence, et pour cœur la liberté de ses fils.

Il y eut dans Athènes deux éducations, celle de l'État et celle des philosophes. La première fort relâchée. La deuxième diverse, confuse, contradictoire, mais pleine de grandeur et de

sérénité. Jamais on ne chercha, par des chemins plus contraires, mais en même temps avec plus de ténacité, d'éloquence et de grâce, à pénétrer les secrets de la philosophie, les règles de l'art, les formules de la science, les mystères de la destinée. Jamais l'esprit humain n'eut en soi-même et en sa propre vertu une plus ferme confiance. Les Grecs, par la bouche de leurs poètes et de leurs philosophes, conversaient avec leurs dieux. Le nuage embaumé de l'Ida, les cimes radieuses de l'Olympe ne valent-ils pas le sommet obscur et le tonnerre du Sinaï? — Instruire la jeunesse, c'était la fonction quotidienne des plus grands génies. Le livre de *la République* de Platon : πολιτεια, peut s'appeler un traité d'éducation; j'en dirai autant de la *Cyropédie* de Xénophon, et de la *Vie des hommes illustres* de Plutarque de Chéronée. Le premier fonda sa morale, et son enseignement sur ce précepte : « *On ne doit offrir à la jeunesse « que les images du beau et du bon, afin de la por- « ter naturellement à aimer ce qui est beau et « bon.* » Parole admirable, bien digne de celui qui a écrit : « *Le beau est la splendeur du vrai.* » — Socrate, Pythagore, Anthistènes, Anaxa-

gore, Apollonius, qu'étaient-ils, et quel nom leur décerner? Le nom glorieux de maîtres d'école. Platon dans les jardins d'Académus, Pythagore à Tarente, Socrate sur les places d'Athènes, Appollonius à Corinthe et plus tard à Rome dans les cachots de Domitien, tous ces grands hommes en qui la philosophie respire, je les appelle des instituteurs. Quel titre plus simple et plus beau que celui-là? « Instruire, « c'est construire, » disait un poète. Ils ont construit la civilisation de la Grèce. Ils ont été les Pygmalions de cette déesse vénérable et charmante. Leur âme a chanté dans sa jeunesse, elle animait son âge mûr, elle soutenait sa vieillesse, elle survit à sa tombe. — Les pères de l'Église, encore tout imprégnés de la philosophie grecque, condisciples des écoles d'Athènes qui, vaincue, envahie, dépouillée, conservait pourtant le dépôt du savoir, ces confesseurs puissants et doux, Augustin, Jérôme, Jean Chrysostôme, Grégoire de Nazianze, Basile de Césarée, que disaient-ils? ils répétaient la parole du maître : « *Sinite parvulos...* » « Laissez « venir à nous les petits enfants. » Profonde politique! Reconnaissons-en la hauteur, mes-

sieurs, en même temps que les dangers et les piéges. « Laissez venir les petits enfants. » Ils sont allés vers ceux qui les appelaient, ils se sont livrés à eux, ou plutôt on les a livrés. Pendant de longs siècles, l'enfant appartint à l'Église, comme dans quelques États libres, il avait appartenu à la cité. Le prêtre fut non seulement le précepteur de la foi, mais le maître de la science. Dans cette promiscuité de la réalité et de la chimère, la réalité fut vaincue. Vous eussiez dit, durant le moyen âge, que les temps de l'Égypte revenaient : toute science dormait au fond des temples, ne franchissant jamais le seuil des initiations. On assure que les moines des abbayes conservaient la lumière intellectuelle? En effet, ils la conservèrent... sous le boisseau. Pendant plus de mille ans, l'Église revêtue seule du droit d'enseigner, mit sa gloire à ne pas enseigner; à moins que vous n'appeliez enseignement le bruit aigre, aigu, sec, stérile de la scolastique. — Ceux même qui protestent contre la méthode de l'Église : Abailard, sur la montagne Sainte-Geneviève; Rabelais, en sa cure de Meudon, sortent de son sein. Malgré les discours et les livres de ces protestants de

la nature et de la raison, le monopole persévère, les ordres mendiants, rivaux des universités, les jésuites rivaux de tout le monde s'emparent à l'envi de la jeunesse, et la caressent pour l'endormir.

« En France, » écrit M. Villemain, que j'aime à citer en ces matières, « l'ancienne éduca-« tion déclinait comme les mœurs. Cette cor-« poration, longtemps si redoutable qui avait « régné par les colléges, comme par le confes-« sionnal des rois, n'était plus qu'intrigante, « tracassière, et bonne à être chassée. Elle « venait de l'être quand Rousseau publia son « ÉMILE. Sous le point de vue seul de l'éduca-« tion et des intérêts de l'enfance, le livre devait « exciter une vive attention. Mais Rousseau « avait fait bien plus : il avait ramené à son « sujet toutes les questions de mœurs et de « croyances, et engagé dans le débat la société « entière. »

ÉMILE n'était pas le premier livre de Rousseau. Déjà, comme vous le savez, il avait agité l'opinion par ses deux discours sur l'*Influence des arts et des lettres*, et sur les *Causes de l'inégalité parmi les hommes*, Cet enfant d'une patrie li-

bre, conservant en ses doctrines quelque chose de la rudesse de ses mœurs républicaines, et dans son style comme un parfum amer et pénétrant des fleurs de ses montagnes; cet écrivain, éprouvé par ce que la misère a de plus poignant et par ce que la passion a de plus fougueux; ce génie trempé dans la haine et dans l'amour, mais pour lequel la misanthropie même n'était que de l'amour aigri; cet orateur populaire qui calculait et notait l'harmonie de ses harangues avec une sollicitude littéraire digne d'Hortensius et de Quintilien; ce tribun égalitaire et passionné, mélange de Tiberius Gracchus et de Fénelon; cet apôtre éloquent et bizarre en qui l'Évangile contrariait tour à tour et réchauffait la raison; cet ennemi des préjugés et ce rêveur des chimères; l'homme qui luttait à la fois contre le catholicisme et contre la philosophie, qui rompait en visière avec le moyen âge et avec son temps; cet Alceste irrité, dédaigneux, soupçonneux et tendre, avait, au sein de la solitude de L'hermitage et de Montmorency, composé *la Nouvelle Héloïse*, tracé le plan de ses *Confessions*, écrit la fameuse *Lettre à d'Alembert*, ébauché le *Contrat social*.

« La vie de Montesquieu touchait à son « terme, » écrit M. Géruzez dans les meilleures pages, les plus sensées et les plus éloquentes de son *Histoire de la littérature française*, « Buffon « était dans toute sa gloire, Voltaire avait produit « ses belles œuvres, lorsqu'un homme de génie, « longtemps entravé dans sa marche et trempé « par les épreuves mêmes que la destinée lui « avait fait subir, entra tardivement et avec « éclat dans la carrière littéraire par une dou- « ble déclaration de guerre aux lettres et à la « civilisation. C'est le génevois Jean-Jacques « Rousseau, le plus éloquent des écrivains de « son siècle. Apôtre de la vertu dont le senti- « ment s'était exalté dans son âme par le con- « tact et la pratique du vice, et de l'indépen- « dance, après avoir connu la gêne et la honte « d'une position quelquefois servile, toujours « précaire, il parla de la dignité de l'âme imma- « térielle et même de la religion à des matéria- « listes et à des sceptiques, du devoir de con- « quérir et de faire respecter ses droits de « citoyen à des mutins asservis qui se conten- « taient de railler et de harceler leurs maîtres, de « la simplicité et des vertus de la nature primi-

« tive à des sybarites fiers de leur luxe et « infatués de leur corruption. Il se fait écouter, « parce qu'il étonne; il entraîne parce qu'il « émeut et qu'il commande impérieusement. Le « secret de la force de Rousseau n'est pas tout « entier dans son éloquence; il est surtout dans « son ton d'oracle, dans la véhémence de ses « reproches, dans l'assurance de son dogma- « tisme. Voltaire avait armé les esprits pour la « défensive et surtout pour l'attaque; Rousseau « les échauffa du feu de sa parole, il les gonfla, « les souleva de terre, il leur donna l'essor sans « les diriger, il les vivifia sans les remplir, et il « parut les avoir ennoblis. Jean-Jacques Rous- « seau n'est pas une âme saine, mais c'est une « âme puissante. »

Lorsque parut son premier discours, Diderot lui écrivit : « Votre ouvrage prend tout par « dessus les nues; il n'y a pas d'exemple d'un « succès pareil. » Lorsque le second éclata, comme un météore, au milieu de la société élégante et polie, hiérarchisée et monarchique du dix-huitième siècle, Voltaire s'écria, dans un accès de bonne humeur mordante : « Il prend « envie de marcher à quatre pattes en vous

« lisant. » Puis, avec la rancune égoïste d'un gentilhomme et d'un capitaliste effarouché par quelques maximes paradoxales de Rousseau : « Quelle est donc l'espèce de philosophie qui fait « dire des choses que le sens commun réprouve « depuis le fond de la Chine jusqu'au Canada? « N'est-ce pas celle d'un gueux qui voudrait « que tous les riches fussent volés par les pau- « vres, afin de mieux établir l'union fraternelle « entre les hommes? » — Buffon, gravement, doctement, d'un style irréprochable, combattit en Rousseau le sophistique amant de la sauvagerie et des forêts vierges, le poète des mondes inachevés. Il montra que l'homme, par sa constitution physique, par la durée et la faiblesse absolue de sa première enfance, exige la société et la famille, et que cette période sauvage considérée par Jean-Jacques comme l'apogée de l'humanité, n'est que son aurore ou son dernier soleil.

Rousseau ne répondit pas. Qu'aurait-il pu répondre? Il continua ses méditations solitaires, et conçut le plan d'une éducation naturelle et rajeunie.

Pour un esprit synthétique, deux méthodes se

présentaient, reposant sur deux principes également profonds et contradictoires. Premièrement : la discipline. En second lieu : le libre arbitre. — L'une, née du dogme de la chute, consacrée et bénie par la nécessité de l'expiation; l'autre, fille de la bonté originelle de l'homme, embrassant sa mère et soumise à ses lois. Sur le premier principe s'ordonnait l'éducation sacerdotale. Sur le second principe s'ordonnait l'éducation de la nature. La première, jalouse et soupçonneuse, étendait l'homme-Procuste sur le lit et sous le linceuil de ses défiances. La seconde, associée à la création, organe de l'universelle harmonie, et prêtresse de l'ordre, étudie les instincts, éveille les vocations et les développe avec mesure sous les vastes cieux. Jean-Jacques Rousseau n'hésita pas. Son âme religieuse s'écrie : « Tout « est bien sortant de la main de l'auteur des choses! » Ce cri contient sa doctrine. Il se propose, dans ÉMILE, d'être, non pas le redresseur, mais le collaborateur de la nature et son compagnon :

Tout est bien sortant de la main de l'auteur des choses, tout

dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre; il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons; il mutile son chien, son cheval, son esclave, il bouleverse tout; il défigure tout, il aime la difformité, les monstres; il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme; il le faut dresser pour lui, comme un cheval de manége; il le faut contourner à sa mode, comme un arbre de son jardin.

Sans cela tout irait plus mal encore, et notre espèce ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où sont désormais les choses, un homme, abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres serait le plus défiguré de tous.

Par là Rousseau conclut à la nécessité de l'éducation. J'aurais beaucoup à dire sur la dégénérescence des choses entre les mains de l'homme; je demanderais si ce sophisme ne contredit pas manifestement l'excellence de la nature divine, car l'homme étant un produit de la puissance créatrice, on comprend malaisément pourquoi, seul parmi les êtres créés, il serait l'artisan et la proie de fantaisies meurtrières. Rousseau n'est-il pas ici l'ennemi de la liberté humaine? N'est-ce pas à cette faculté à la fois sublime et misérable que s'adresse son invective? — Avant lui, Blaise Pascal gourmandait et châtiait la vanité de l'homme et ses

bizarres appétits; mais il les submergeait en Dieu, tandis que Rousseau les redresse et les dirige au profit de l'humanité :

C'est à toi que je m'adresse, tendre et prévoyante mère, qui sus t'écarter de la grande route, et garantir l'arbrisseau naissant du choc des opinions humaines! Cultive, arrose la jeune plante avant qu'elle meure; ses fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'âme de ton enfant; un autre en peut marquer le circuit, mais toi seule y doit poser la barrière.

Invocation touchante! L'amour maternel est, en effet, le centre et le sommet de l'éducation. Centre où tout vient aboutir, sommet d'où tout rayonne, la mère est à la fois chaleur, enseignement, lumière; elle réchauffe, elle dirige, elle éclaire; c'est le pénétrant et doux soleil de l'enfance; heureux ceux qui l'ont connu, car de lui procède toute grâce et toute candeur.

Nous naissons faibles, nous avons besoin de forces; nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance; nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grand, nous est donné par l'éducation. — Cette

éducation nous vient ou de la nature, ou des hommes, ou des choses. — Chacun de nous est formé par ces trois maîtres.

La société commence. Rousseau déserte enfin les contrées chimériques au sein desquelles se complaisaient ses premiers rêves. Il abandonne les grands bois et les grands fleuves inconnus, le pays des songes et de l'utopie. L'enfant est le germe, le pivot des sociétés humaines. Tout tourne autour de l'enfant. Il est le gage, le protecteur, le gardien de la famille, et par conséquent de l'humanité. De combien de soins et de caresses ne faut-il pas entourer cette première fleur de la vie universelle, cette primevère qu'on appelle l'enfance? « Il ne suffit pas, disait Montaigne, de lui raidir l'âme, il faut aussi lui raidir les muscles. »

On ne songe qu'à conserver son enfant, ce n'est pas assez ; on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l'opulence et la misère, à vivre, s'il le faut, dans les glaces d'Islande ou sur le brûlant rocher de Malte. — Il s'agit moins de l'empêcher de mourir que de le faire vivre. Vivre, ce n'est pas respirer, c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence.

L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans qui mourut dès sa naissance.

Rousseau s'occupe d'abord des conditions de la vie. Créer, former un être, tel est son but. Lorsque la plante est née, qu'elle a percé le sol, elle a besoin d'air, de soleil, de pluie et de rosée. Le ciel les lui dispense. « Voyez les lis des champs, ils ne filent, ne sèment, ni ne moissonnent, et ils sont plus éclatants qu'un roi dans sa gloire. » Quelle sera la providence de l'enfant? La famille, et surtout la mère en qui la famille se résume; la mère qui donne son lait, c'est à dire son sang.

Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs? commencez par les mères; vous serez étonnés des changements que vous produirez. Tout vient sucessivement de cette première dépravation : tout l'ordre moral s'altère; le naturel s'éteint dans tous les cœurs; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers; on respecte moins la mère dont on ne voit pas les enfants; il n'y a point de résidence dans les familles; l'habitude ne renforce pas les liens du sang; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni enfants, ni frères, ni sœurs; tous se connaissent à peine, comment s'aimeraient-ils?

Chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les mères daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se réveiller dans tous les cœurs; l'État va se repeupler; ce premier point, ce seul point va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs.

Par là, messieurs, le philosophe de Genève a fait une révolution morale. Déjà Plutarque, dans son beau livre de *l'Éducation des enfants*, avait recommandé ces soins maternels. Conseils oubliés! Montaigne n'écrit-il pas quelque part : « J'en ai perdu deux ou trois en nourrice, sinon « sans regret, du moins sans fascherie. » ? « Et Marguerite de Valois n'avait-elle pas été émerveillée de voir la femme du grand bailli du Hainaut allaiter elle-même son enfant, avec une tendresse de bonne et naïve flamande (1)? » Les Françaises, pour ces soins religieux, avaient trop d'esprit au dix-huitième siècle. Par son éloquence, par sa verve, par son ironie, Jean-Jacques leur donna du cœur... « Eh sans doute, disait Buffon, nous avons dit tout cela; mais M. Rousseau le commande et se fait obéir. »

(1) M. Villemain.

— Cette révolution a été durable, comme toute révolution qui s'appuie sur un principe élevé, et non sur de grossiers appétits. Le principe de l'amour maternel, ce pivot du monde, avait été faussé par l'éducation sacerdotale. A quoi bon s'occuper d'un petit être souillé dans son origine et qui ne se peut purifier sans la grâce?... Messieurs, ne creusons pas cette idée : nous verrions s'ouvrir des abîmes. Rousseau poétisa le rôle de la femme, il en transfigura par le sentiment les côtés simples et modestes; il mit l'amour maternel à la mode; et plusieurs, par coquetterie, s'empressèrent d'être nourrices. — Mais la femme doit-elle, seule, nourrir son enfant? L'homme serait-il exempté de cette tendresse viscérale?

Un père, quand il engendre et nourrit ses enfants, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espèce; il doit à la société des hommes sociables; il doit des citoyens à l'État. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain, qui le dispensent de nourrir ses enfants et de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire ; je prédis à quiconque a des entrailles et néglige de si saints devoirs qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, et qu'il n'en sera jamais consolé.

Cri d'une âme torturée, angoisse sans cesse

renaissante d'un cœur ulcéré par la mémoire de sa faute! Avez-vous oublié le douzième livre des *Confessions?...*

Ainsi est noué, par l'enfant, le lien de la famille, surtout de la famille du pauvre. Ah! ne contemplons jamais sans respect ces humbles maisons où le père remplit, au retour du travail, les fonctions maternelles; où la mère parfois s'arme d'une fermeté virile. Logis couverts de chaume, mansardes sous les toits, cavernes sous les pieds des passants, murs en pierres sèches, cabanes où souffle la bise, étables où dorment, côte à côte, l'enfant, le chevreau et l'agneau; si la vertu, le dévouement et la bonté habitent chez vous, vous êtes, à mes yeux, plus resplendissants que les palais! On ne voit que votre misère, mais moi, c'est votre richesse morale que je regarde et qui m'éblouit. Un jour, ô pauvres gens, l'enseignement vous réchauffera de sa flamme paisible; il passera, bienfaisant, sur vos têtes courbées; comme un sourire du mois de mai à travers les fentes de vos portes, il pénétrera en vos âmes obscures. — Que le père et la mère, unis par l'enfant, soient tendres pour lui :

Que faut-il penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espèce, et commence par le rendre misérable pour lui préparer au loin je ne sais quel prétendu bonheur dont il est à croire qu'il ne jouira jamais? Quand je supposerais cette éducation raisonnable dans son objet, comment voir sans indignation, de pauvres infortunés soumis à un joug insupportable, et condamnés à des travaux continuels comme des galériens, sans être assuré que tant de soins leur seront jamais utiles? L'âge de la gaieté se passe au milieu des pleurs, des châtiments, des menaces, de l'esclavage. On tourmente le malheureux pour son bien; et l'on ne voit pas la mort qu'on appelle, et qui va le saisir au milieu de ce triste appareil. Qui sait combien d'enfants périssent victimes de l'extravagante sagesse d'un père ou d'un maître? Heureux d'échapper à sa cruauté, le seul avantage qu'ils tirent des maux qu'il leur a fait souffrir, est de mourir sans regretter la vie, dont ils n'ont connu que les tourments.

Cette amitié pour l'enfance qu'est-elle sinon le gage même de l'amour de l'humanité? Respecter, protéger, aimer l'innocence, c'est là toute la justice. L'enfant en est le livre, la Bible, la révélation. Livre primitif, Bible inspirée, révélation inconsciente; il ne sait rien, et il nous apprend tout, comme cette autre Bible ouverte sous les cieux et dans les profondeurs de l'espace, ruisselante de lumière, pénétrée de raison, chargée

d'énigmes. — Apprenons à ce maître candide, les conditions de la vraie liberté. — Il touche à sa puberté. Que l'enseignement grandisse avec lui :

O homme! resserre ton existence au dedans de toi, et tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir; ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité, et n'épuise pas, à vouloir résister, des forces que le ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît, et autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles et pas au delà; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion; car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par des préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de manière de penser, il faudra bien par force que tu changes de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du peuple que tu dois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres : ces visirs, ces courtisans, ces prêtres, ces soldats, ces valets, ces caillettes, et jusqu'à des enfants, quand tu serais un Thémistocle en génie, vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Sitôt qu'il faut voir par les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés.

Mes peuples sont mes sujets, dis-tu fièrement ; soit. Mais toi, qu'es-tu ? Le sujet de tes ministres. Et tes ministres à leur tour que sont-ils ? Les sujets de leurs commis, de leurs maîtresses, les valets de leurs valets. Prenez tout, usurpez tout, et puis versez l'argent à pleines mains ; dressez des batteries de canon ; élevez des gibets, des roues ; donnez des lois, des édits ; multipliez les espions, les soldats, les bourreaux, les prisons, les chaînes ; pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela ? Vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours : nous voulons ; et vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin pour le faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens ; d'où il suit que le premier de tous les biens n'est pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, et fait ce qu'il lui plaît. Voilà ma maxime fondamentale.

Messieurs, c'était celle de Caton et de Thraseas. La liberté que l'homme se donne à soi-même par la modération de ses désirs et par la dignité de sa vie est plus assurée que celle que lui garantissent les lois. Les lois changent ; une seule chose est immuable : la volonté de l'homme de bien. — Socrate, assassiné par la calomnie : « Je m'en vais donc subir la peine que « vous avez prononcée contre moi » disait-il ; « mes accusateurs subiront l'infamie et l'iniquité

« auxquelles la vérité les condamne. Je m'en « tiens à ma peine, comme eux à la leur; et je « trouve que tout est dans l'ordre. » — Sentence ratifiée par le jugement des siècles. — Pour donner à la jeunesse cette force interne qui sera le soutien de sa virilité, enseignons-lui l'égalité, le travail, la justice. A mesure qu'ÉMILE avance en âge, la nature, sa première institutrice est remplacée par l'éducation des hommes et des choses. Cette triple influence agit tour à tour, et le développe sous le triple rapport physique, intellectuel et moral. Il doit agir, en effet, dans ces trois sphères. De la grâce de l'enfance, il est monté à la vigueur de la puberté; le voici qui s'élève à la dignité de citoyen :

L'homme et le citoyen quel qu'il soit n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même, tous ses autres biens y sont malgré lui ; et quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse, ou le public en jouit aussi. Dans le premier cas il vole aux autres ce dont il se prive ; et dans le second, il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste entière tant qu'il ne paye que de son bien. Mais mon père en le gagnant, a servi la société... soit, il a payé sa dette, mais non pas la vôtre.

Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste que ce qu'un

homme a fait pour la société en décharge un autre de ce qu'il lui doit; car, chacun se devant tout entier, ne peut payer que pour lui, et nul père ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables : or c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve et le prix du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même le vole; et un rentier que l'État paye pour ne rien faire, ne diffère guère, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passants. Hors de la société, l'homme isolé, ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social.

Riche ou pauvre, puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon.

Sur ces axiomes égalitaires dont l'âpreté est plutôt dans la manière de son style que dans la rigueur dogmatique de son esprit, Rousseau établit sa fameuse théorie du travail manuel qui longtemps défraya les railleries des salons. « Apprendre un métier à mon élève, à votre fils, madame! quelle idée impertinente et burlesque! » s'écriaient les abbés galants et les doctes fermiers-généraux aux petits levers des marquises et des danseuses. — Voltaire aussi se moquait de l'établi de menuisier auquel Rousseau

met son élève. « Trente ans plus tard Rousseau « aurait eu raison, remarque finement M. Ville- « main; que de gentilshommes français, ruinés « et errant sans secours en Europe, se seraient « bien trouvés de savoir le métier d'ÉMILE! » Un prince du sang qui plus tard devint roi, enseignait alors l'arithmétique. Les révolutions et les exils nous rappellent à l'égalité. — Mais ici, messieurs, ce n'est pas à la lettre du précepte, qu'il faut regarder, c'est à son esprit. « La lettre « tue, s'écrie Jean-Jacques, et l'esprit vivifie! « Il s'agit moins d'apprendre un métier pour « savoir un métier que pour vaincre les préjugés « qui le méprisent. » — Glorification du travail, telle est l'idée du philosophe. Quelle hardiesse pour ces temps encore si près de nous! L'Eglise disait : Le travail, c'est l'expiation. Les maltotiers, les gens d'agiotage et d'usure, ceux que Labruyère avait flétris de ce sarcasme : « Ils ne « sont ni citoyens, ni chrétiens, ni hommes, ils « ont de l'argent; » — ces sauveurs des empires de qui Montesquieu disait : « Les financiers sou- « tiennent l'État comme la corde soutient le « pendu : » Le travail, criaient-ils, c'est la spéculation. » — De nos jours, un orateur disparu

dans une révolution qu'il n'avait su ni empêcher ni prévoir, disait : « Le travail est un frein. » Non, non, le travail est la loi, le devoir, la destinée. Cette maxime a produit le monde moderne. C'est sur elle que s'ordonneront les sociétés de l'avenir. Que tous travaillent, creusent, labourent; les uns la terre, les autres les idées! Qui es-tu, toi? Paysan. Prends ta charrue, trace le sillon où germera le blé. — Et toi, qui es-tu? Je m'appelle Newton. Prends ton compas, ta sphère, mesure les cieux, pèse les mondes, creuse le sillon de la science où germera l'industrie. — Et toi, ton nom? Montesquieu. Pénètre les mystères du droit, arrache-leur la justice enfouie sous les textes, creuse le sillon de la liberté politique. — Et toi? Vésale. Prends ton scalpel, dérobe à la mort les secrets de la vie. — Et toi? Je suis Voltaire. Sème, vulgarise, répands sur le monde la philosophie, le bon sens, l'équité, la morale éternelle. Allez, songez, méditez, cherchez! osez! regardez le ciel! Pour le craindre? Non. — Pour l'adorer? J'y consens. — Pour le comprendre? Oui. — Pour le discuter, s'il le faut. — La nature livrera ses mystères aux vaillants. La vieille Isis n'a plus de voiles; le travail

les a déchirés. Hommes du doute, apôtres de la faiblesse, vous qui vous nommez les gardiens de la foi et les dispensateurs de la grâce, vous avez dit que le travail est le signe de la déchéance? Aveugles, aveugles, misérables aveugles! Il est la marque de la gloire et la couronne de l'humanité.—Tous seront appelés et tous seront élus. Depuis le plus humble jusqu'au plus grand, il y a place pour tous dans l'immense atelier des forces humaines. — Pour le créer, pour constituer cette cité du droit et du devoir, il faut la justice, et avec elle sa compagne plus douce encore : la pitié.

Il y a disent encore nos sages, même dose de bonheur et de peine dans tous les états. Maxime aussi funeste qu'insoutenable; car si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incommoder pour personne ? Que chacun reste comme il est ; que l'esclave soit maltraité ; que l'infirme souffre ; que le gueux périsse; puisqu'il n'y a rien à gagner pour eux à changer l'Etat... Apprenez à votre élève à aimer tous les hommes, et même ceux qui les déprisent ; faites en sorte qu'il ne se place dans aucune classe, mais qu'il se retrouve dans toutes : parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne déshonore point l'homme.

Douce morale! cœur profond d'où jaillissent

ces maximes touchantes, aimantes, qui enveloppent l'humanité, le pauvre, avec la tendresse d'une mère environnant son enfant de sa chaleur, de sa prévoyance, de son inquiétude, de sa vie. Nous sommes bien loin du scepticisme, de la désespérance de Pascal. — Respirons encore un moment cette atmosphère si pure.

M. Villemain, en des temps difficiles, disait avec une courageuse raison que je cherche vainement dans la scolastique contemporaine : « Rousseau définit admirablement l'âge qui « s'écoule entre la fin de la première enfance et « la puberté... Que de lumières jetées sur les « premières années et sur la croissance morale « de l'homme! On reproche à Rousseau d'avoir « voulu supprimer le sentiment de l'émulation. « Mais il y substitue l'amour du bien, l'émula- « tion de l'âme contre elle-même; et dans l'édu- « cation isolée qu'il a conçue, il ne pouvait trop « développer ce principe de perfectionnement « qui suit l'homme partout.

« Nous approchons du point où l'intérêt de « l'ouvrage et le génie de Rousseau s'élèvent « également. La grande beauté d'ÉMILE, ce qui « en fait un livre salutaire, c'est le soin religieux

« apporté à l'époque décisive, à la révolution qui « finit sa première adolescence, et détermine « souvent toute la vie morale de l'homme. La « religion y avait songé sans doute, en réser- « vant pour ce temps d'émotion et de passage « une sauvegarde sacramentelle, dont Voltaire « lui-même décrit quelque part l'influence sur » des âmes jeunes et vives. Mais lorsque l'an- « cienne foi, candide ou dogmatique, avait fai- « bli, que pouvait-on offrir à la raison de meil- « leur et de plus utile qu'un livre comme l'ÉMILE? « quelle impression s'attache à ce premier réveil « du sentiment religieux qui se rencontre avec « le développement même de l'homme et les « premiers symptômes de la jeunesse. »

En effet, messieurs, par un scrupule philosophique blâmé de la plupart des commentateurs, mais que j'approuve pleinement en ce qui me concerne, Rousseau diffère jusqu'à l'adolescence de communiquer à son élève la notion de la Divinité. Il faut pour la recevoir, une force de conception et d'abstraction étrangère à l'enfance. L'esprit de l'enfant se refuse à gravir vers l'idéal, à pénétrer dans la cause; il répugne, en un mot, à l'absolu.

L'Être incompréhensible qui embrasse tout, qui donne le mouvement au monde et forme tout le système des êtres, n'est ni visible à nos yeux, ni palpable à nos mains; il échappe à tous nos sens; l'ouvrage se montre mais l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une petite affaire de connaître enfin qu'il existe, et quand nous sommes parvenus là, quand nous nous demandons quel est-il? où est-il? notre esprit se confond, s'égare et nous ne savons plus que penser.

Est-il sain pour l'âme de l'enfant de la lancer et de la plonger au travers des régions invisibles? Et si la pauvre âme délicate et naïve ne peut s'élever jusqu'à la notion pure de l'Être et de la substance infinis, ne risquons-nous pas de l'égarer au sein de ces immensités spirituelles?

Durant les premiers âges, écrit Rousseau, les hommes ont rempli l'univers de dieux sensibles. Les astres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maisons même, tout avait son âme, son dieu, sa vie. Ils n'ont pu reconnaître un seul Dieu que, quand généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une première cause, de réunir le système total des êtres sous une seule idée, et de donner un sens au mot *substance*, lequel est au fond la plus grande des abstractions.

Appliquant à l'enfance de l'homme cette loi générale de l'enfance des peuples, il ajoute ces

paroles qu'on ne saurait trop méditer, car elles contiennent, en germe, l'éducation par la raison et par la science :

> Tout enfant qui croit en Dieu est donc nécessairement idolâtre, ou du moins anthropomorphite; et quand une fois l'imagination a vu Dieu, il est bien rare que l'entendement le conçoive.

Contrairement à la méthode de Locke qui veut qu'on commence par la connaissance des esprits, Rousseau préserve les premières années de son élève de toute spéculation sur ces matières graves et obscures. — Cependant ÉMILE touche à la sérieuse et contemplative curiosité de la jeunesse qui succède à la vaine curiosité de l'enfance; l'heure est venue de couronner son éducation par l'idée de Dieu; il est temps que son âme pure, généreuse et avide communie avec le Créateur et se mêle à l'âme des mondes. Initiation redoutable et sublime! Rousseau, avec un sens exquis où se révèle sa puissante organisation de prêtre, de poète et d'artiste, y convie les splendeurs de l'aurore afin que la clarté céleste s'unisse à l'intérieure évidence, et que l'idée de Dieu inonde l'intelligence d'ÉMILE au

moment où le soleil se lève sur les monts, les vallées, la mer et les plaines.

On était en été ; nous nous levâmes à la pointe du jour. Il me mena hors de la ville, sur une haute colline, au dessous de laquelle passait le Pò, dont on voyait le cours à travers les fertiles rives qu'il baigne ; dans l'éloignement l'immense chaîne des Alpes couronnait le paysage ; les rayons du soleil levant rasaient déjà les plaines, et, projetant sur les champs par longues ombres les arbres, les côteaux, les maisons, enrichissaient de mille accidents de lumière le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être frappé. On eût dit que la nature étalait à nos yeux toute sa magnificence pour en offrir le texte à nos entretiens. Ce fut là qu'après avoir quelque temps contemplé ces objets en silence, l'homme de paix me parla ainsi.

Alors se déroule cette magnifique *profession de foi du vicaire Savoyard*, qui fut l'évangile religieux de la révolution, de même que *l'Esprit des lois* et *le Contrat social* furent, l'un après l'autre, son code politique.

Certes, messieurs, la philosophie et la métaphysique rationalistes auraient à y reprendre maint point vague, hasardeux. Le sentiment déborde ces pages où Rousseau verse, à flots majestueux, cette éloquence de style qu'aucun écrivain n'a égalée. Sa parole grandit avec le

sujet qui l'inspire : grave, mesurée, pénétrante, elle rappelle celle de Cicéron dans les *Tusculanes;* comme elle, elle se joue savamment au sein des problèmes, humanise les questions abstraites, anime et fait vibrer les théories, et donne à l'invisible la passion, l'accent, la vie. C'est là surtout que Rousseau me semble incomparable. Nul, pas même le grand Bossuet, ne nous entraîne et ne nous subjugue à ce point; nul, pas même Fénelon, ne nous ravit en émotions si douces; et parmi les écrivains de nos jours, le seul Lamennais sut tirer de la langue française ces larges et puissants accords. — Dans *la Nouvelle Héloïse*, dans *les Rêveries sur la Montagne,* dans ses discours fameux, souvent même dans *les Confessions*, l'éloquence de Rousseau est déclamatoire; j'y reconnais le parti pris et j'y sens l'effort; le verbe ambitieux dépasse la pensée; je crois ouïr un de ces comédiens antiques qui parlaient par un masque sonore; mais la profession de foi du vicaire Savoyard unit à la grandeur la cordiale familiarité de l'accent; oratoire à la fois et confidentielle, elle nous étonne, nous ébranle et nous charme : c'est la voix d'un ami qui, avec la verbeuse complai-

sance de la vieillesse, nous entretient des choses qu'il a vues et nous soumet, en souriant, à l'autorité de son expérience; il revient, en effet, d'un long voyage, il a parcouru de vastes contrées; Dieu, la création, l'âme, l'humanité, l'immortalité, la conscience, sont les étapes de sa route dans les domaines de l'esprit; chacune d'elles lui rappelle une idée, une conjecture, un souvenir, lui inspire un désir, un souhait, un regret peut-être; il repasse avec ÉMILE, par les chemins et les sentiers qu'il a déjà explorés et dont l'herbe, les fleurs, les buissons et les pierres remplissent sa mémoire d'un attendrissement religieux.

Tout est pur, tout est grand, tout est calme et harmonieux dans cette harangue, depuis ces mots qui renferment la loi de la justice divine :

Dieu, dit-on, ne doit rien à ses créatures. Je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or, c'est leur promettre un bien que de leur en donner l'idée et de leur en faire sentir le besoin. Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : *Sois juste et tu seras heureux*. Il n'en est rien pourtant à considérer l'état présent des choses; le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est

frustrée! La conscience s'élève et murmure contre son auteur ; elle lui crie en gémissant : Tu m'as trompé! Je t'ai trompé, téméraire? et qui te l'a dit? Ton âme est-elle anéantie? As-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu, *la vertu n'est rien*, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que j'ai promis.

On dirait, aux murmures de ces impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux ;

Jusqu'à ceux-ci qui fondent et consacrent l'asile de la justice humaine :

S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ses transports d'admiration pour les actes héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes âmes? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrais-je être Caton qui déchire ses entrailles plutôt que César triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie... Mais quel que soit le nombre des méchants sur la terre, il est peu de ces âmes cadavéreuses devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon... La sérénité du juste est intérieure... Il est au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, mal-

gré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises, et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience... Conscience! conscience! instinct divin, immortelle et céleste voix; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre; juge infaillible du bien et du mal qui rends l'homme semblable à Dieu! c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe.

Va, maintenant, jeune homme : tu as pour t'appuyer ce bâton : la conscience; pour dormir, cet oreiller : la conscience; pour lutter au nom du droit, cette arme : la conscience; pour supporter la défaite et l'oubli, ce refuge : la conscience; pour mourir en paix, ce prêtre, le seul qui ne trompe jamais : la conscience. — Que lui manque-t-il? Rien. Car il épouse la jeune fille qu'il aime, et donne à son tour, à son fils, les leçons qu'il a reçues.

Ainsi le livre finit, comme il a commencé, par le nom sacré de l'enfance.

Messieurs, Emile est le monument du génie de Rousseau. Après l'avoir achevé, il pût dire

comme Horace : *Exegi monumentum ære perennius.* « J'ai bâti un monument plus durable que l'airain. » Malgré ses assises romanesques et ses proportions utopiques, il restera. — Jamais l'éloquence ne servit à propager des vérités plus hautes; jamais plus de vigueur morale et plus de charité sociale n'inspirèrent un philosophe. Pareil à ces grands instituteurs dont je parlais en commençant, il nous apprend à former un homme, un citoyen. Citoyen d'une république? Non. D'une monarchie? Non. D'une aristocratie? Non. D'un État despotique? Est-ce qu'il y a des citoyens sous le despotisme?... — Un citoyen libre de la libre humanité. — Les autres font des catholiques, des protestants, des anglicans. Jean-Jacques fait un homme. — Voilà sa gloire. — Et moi aussi, ô jeunesse, lorsque j'évoque devant toi ces souvenirs de l'esprit, lorsque je te donne le peu que je sais, ou, pour mieux dire, lorsque je m'instruis avec toi, moi aussi j'aspire à faire, non des élèves, mais des hommes. Retiens-donc, ô jeunesse, ce refrain d'un vieux Noël de nos pères, que je crois entendre chanter dans les œuvres de Rabelais, de Voltaire et de Rousseau :

Assez mangé d'herbe et de foin,
Quitte les vieilles choses, et va !

Assez mangé de l'herbe des songes et du foin de la scolastique. Quitte les vieilles choses! abandonne les chimères, les superstitions, les fantaisies gothiques; dépouille la robe de l'enfance pour revêtir la toge de la virilité; monte un échelon de la science; gravis une marche du droit; sors, avec Descartes, du fond du doute et de l'observation pour t'élancer au sommet de la certitude; arrache les préjugés, déracine les vanités, chasse les fantômes; fais de ton âme un temple digne de recevoir et d'abriter la raison!

Assez mangé d'herbe et de foin,
Quitte les vieilles choses... va !

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

MESSIEURS,

Le 26 mars 1857, je terminais mes premières lectures par ces mots : « Il y a un poème plus vaillant que *l'Illiade :* c'est le poème de la vie humaine. Il y a une statue plus fière et plus haute que le Jupiter de Phidias : c'est la statue du devoir. Il y a un temple plus inviolable que les Parthénon et les églises : c'est la conscience. Il y a une force plus indomptable que celle des Titans : c'est la volonté. L'âme est le bloc de marbre; la volonté est le ciseau; travaillez à votre âme! — Il y a deux ans, je concluais en ces termes : « O jeunesse, ô promesse

de l'avenir, toute capitulation est un mensonge. Malheur à qui t'abuse! malheur à qui profite de ta candeur pour s'emparer de toi au profit du passé! Malheur à qui redoute la pensée qui vit en toi! Malheur à qui te retient dans les ténèbres au lieu de t'inonder des clartés de la raison! Et si l'éloquence de tes maîtres pouvait jamais s'égarer et s'avilir jusqu'à devenir la parole du sophisme ou le verbe de la servitude, qu'elle périsse et que ta conscience soit sauvée! » — Enfin l'année dernière, je disais, en achevant mon étude sur *l'Esprit des lois* : « Nous avons protesté ensemble, au nom du mouvement contre le matérialisme politique, contre l'immobilisme littéraire, contre le fanatisme de l'histoire. J'ai dit « qu'il ne fallait pas mesurer la grandeur morale des peuples à l'étendue de leurs frontières. » J'ai dit « qu'il suffit d'un atome pour former un nouvel univers. » J'ai dit : « L'homme n'est pas le jouet de la Providence mais l'associé responsable de l'ordre universel. » J'ai dit : « La liberté n'eût-elle qu'un pouce de terre, j'y respirerai plus à l'aise que sur l'océan asservi.

Par là j'indiquais le but de mon enseignement

et j'en traçais les limites. Je confessais mes vœux, mes désirs, mes espérances. En effet, messieurs, lorsque je songeai pour la première fois à remplir le programme tracé par un homme de bien dont je m'honore d'être l'ami (1), homme en qui la science s'unit à la simplicité et la fermeté à la tolérance, esprit délicat et profond, bien digne de régir cette université libre où la recherche du vrai s'allie à la modération envers les personnes; lorsque je reçus de ses mains savantes le plan de nos entretiens, deux méthodes s'offraient à mes yeux, deux chemins déjà glorieusement parcourus par des devanciers illustres. Premièrement, la méthode littéraire. En second lieu, la méthode historique et philosophique. Je pouvais m'attacher aux beautés de la forme, aux détails du style, au relief de la pensée; ou bien essayer de pénétrer au fond même des choses, demander aux écrivains, non le secret de leur talent, mais celui de leur âme; aux siècles, non les merveilles de leur floraison, mais les lois de leur stérilité ou de leur fécondité. — La Harpe,

(1) M. Tielemans.

MM. Villemain et Saint-Marc-Girardin, d'autres, moins fameux, m'engageaient à choisir la première route. L'un, dans un langage correct, académique, un peu froid; l'autre, en une langue pittoresque, animée, inspirée, incisive; le troisième, avec une éloquence persuasive et douce, m'attiraient vers le giron fleuri des beautés littéraires. MM. Cousin, Michelet, Quinet, m'excitaient, d'un autre côté, à pénétrer résolûment dans le sein de la philosophie et de l'histoire; ils me conviaient au foyer de la vérité abstraite. — Mais quoi! Je n'avais ni le goût exercé de La Harpe, ni la grâce athéniennne de M. Villemain, ni la flexibilité éclectique du traducteur de Platon, ni la verve de M. Michelet, ni la solide ampleur de l'auteur des *Révolutions d'Italie*. Je me demandais : Que donnerai-je à ces amis inconnus, à ces disciples qui vont m'écouter? Comment et par quoi remplacer tout ce qui me manque? Comment me rendre digne de tant de confiance? Enseigner, quel fardeau, quelle responsabilité! Eh bien, me dit une voix consolatrice sortie des profondeurs de mon être : tu ne peux leur offrir ni la science, ni l'éclat, ni l'éloquence, ni l'érudi-

tion, ni la philosophie; va, donne-leur ton cœur! ouvre-le comme un livre; et si le professeur est impuissant, que l'homme en toi apparaisse dans sa sincérité.

Depuis, nous avons parcouru ensemble ces deux grands siècles, riches parmi les plus opulents, et que nulle étude n'épuisera jamais. Ils représentent, chacun dans son intégrité, le double principe sur lequel s'ordonnent les sociétés modernes : l'ordre et la liberté, le respect de la tradition et l'audace de la pensée humaine. Lire et méditer les œuvres des génies de ces temps écoulés, c'est en réalité assister au spectacle de toutes les manifestations de l'esprit humain, car ils ont touché à tout d'une main magistrale et hardie. Quelques-uns même, semblent appartenir aux deux époques : Descartes et Pascal (je parle du Pascal des *Provinciales*), confinent au siècle suivant, l'un par l'audace de sa méthode, l'autre par son âpreté de pamphlétaire. Buffon et Montesquieu remontent au temps de Corneille et de Bossuet par la beauté lumineuse et la robuste éloquence de leur style. Mais il n'en existe pas moins un abîme entre ces deux temps, et c'est cet abîme

que je me suis efforcé d'éclairer dans sa profondeur.

Je pense donc que je suis. — Par cet axiome de la philosophie de Descartes, j'ai ouvert ces lectures. Consacrées par votre assiduité, votre bienveillance, votre fidélité, elles resteront désormais comme ma consolation, mon soutien, le plus cher souvenir de ma vie. Comment oublier que, durant sept années, je me suis trouvé en communion d'idées, de principes, de sentiments avec des âmes libres? Le reste passe et se *transmue*, suivant l'expression de Montaigne. Qui sait le secret de l'avenir? — Une seule chose ne passera jamais, ou si elle s'évanouit, la mémoire en demeurera comme embaumée : c'est d'avoir vécu ensemble de la véritable vie, d'avoir joui ensemble des véritables voluptés, d'avoir pratiqué ensemble la véritable liberté : la vie morale, les voluptés de l'intelligence, la liberté de la raison. Non, cela ne passera pas, à moins que l'esprit lui-même ne succombe. Aussi longtemps qu'il résistera aux menaces ou aux caresses de ceux qui s'efforcent de l'étouffer ou de l'endormir, aussi longtemps cette intime et fraternelle union durera. — Plus tard, lorsque les années

auront changé avec les destins et les flots, nous aimerons... moi du moins j'aimerai à remonter lentement le cours des heures envolées et des événements disparus ; dévot de l'amitié, il me sera doux de voir briller, au fond des souvenirs, ces temps où il me fut donné, après un orage, d'emporter avec moi ce que l'homme a de plus précieux : sa pensée; non seulement de l'emporter, mais de trouver pour elle un abri, de l'y cultiver en paix, de la mûrir dans la solitude, de la répandre parmi des hommes sincères, amoureux du juste et de l'honnête, qui m'ont environné d'une atmosphère morale, cordiale, saine, où me sentant renaître et respirer j'ai pu m'écrier enfin : *Je pense donc je suis!* car la pensée est le signe de l'être, son premier et son dernier titre, et son impérissable témoignage.

C'est donc ici une école de la pensée, et si je l'ai mise sous la protection de René Descartes, ne voyez-vous pas que j'ai voulu indiquer par là son caractère? C'est une école libre, inspirée par la modération, la justice et la tolérance, ces gardiennes de toute liberté politique, religieuse et civile.—Descartes, arrachant l'esprit humain à la double autorité du dogme théologique et de

la lettre philosophique, émancipant la raison de la tutelle qui depuis tant de siècles pesait sur elle et l'arrêtait dans son essor sous prétexte de régulariser sa marche; renonçant aux préceptes, aux symboles, aux traditions du moyen âge et de l'antiquité, affranchissant du même coup les âmes du joug de la foi et des règles d'Aristote, Descartes est la première figure sur laquelle nous avons jeté les yeux. Quel courage, quelle fermeté, quelle persévérance, quelle domination de soi-même il pratiqua durant une vie consacrée tout entière à la recherche de la vérité! c'est ce que j'ai essayé de vous faire comprendre. Avons-nous pénétré au fond même de sa doctrine? Avons-nous creusé les problèmes de sa psychologie, les préceptes de sa morale? Vous ai-je initiés à tous les secrets métaphysiques de cette nature abstraite, où il semble que l'esprit se meut par sa force propre sans rien emprunter aux circonstances extérieures? Vous ai-je raconté les rêves scientifiques de ce solitaire obstiné et ses visions mathématiques de l'infini? — Il m'a suffi d'indiquer sa puissance dans la méthode, sa clarté dans les déductions, la simplicité et la grandeur de son œuvre, dans

laquelle on peut dire que la philosophie moderne est contenue, sans y être enfermée, où elle change, se transforme et se transfigure incessamment, comme les mondes créés s'agitent et s'amoncellent avec harmonie au sein du temps et de l'espace. Descartes, en effet, a donné à la raison pour appui la raison même. Lorsqu'il a fait jaillir du fond de la pensée qui s'affirme la certitude de la vie, il me paraît avoir engendré une nouvelle race de penseurs armés d'un criterium infaillible. Sa philosophie, assise sur la base de la conscience individuelle, apportait au monde la notion du progrès et la règle de la justice. Que son exemple demeure comme une preuve de la force interne de la raison, comme un encouragement à tous ceux qui oseront penser par eux-mêmes !

Au contraire, messieurs, souvenez-vous, avec une sorte de pitié mélancolique, de la destinée de Blaise Pascal. Celle-là aussi mérite d'être considérée, et je n'en connais pas de plus digne de vos méditations. Voyez-vous ce jeune homme pâle, ardent, silencieux, aux yeux profonds et calmes, où l'étincelle de la jeunesse se mêle, pour un seul jour, à la flamme du travail inté-

rieur? Le voyez-vous, à l'âge où les autres jouissent du printemps de leur vie ouverte au plaisir, aux belles passions, aux longues espérances, demander au ciel et à la terre leurs secrets, les interroger, les sonder, parfois les leur ravir? *Génie effrayant*, comme M. de Chateaubriand l'appelle, il semble qu'il aurait dû nous donner la somme de ce que l'esprit est capable d'enfanter. D'abord vous diriez qu'il va tenir toutes ses promesses. Son génie littéraire, sa verve juvénile, sa fougue de tribun chrétien se développent en même temps que ses aptitudes mathématiques. Il invente la trente-deuxième proposition d'Euclide, et il écrit les *Provinciales*. O livre amer et doux! Amer pour les jésuites auxquels il fit boire publiquement le calice de leur propre ignominie. Doux pour les cœurs sincères qu'il révélait à eux-mêmes dans leur droiture et dans leur candeur. O livre! sur tes pages il me semble voir Rabelais sourire, Montaigne se moquer, La Boetie s'indigner et frémir. Tu n'as pas vieilli. La sincérité ne vieillit pas; elle est toujours jeune. Il le faut bien pour combattre ce vieillard éternel qu'on appelle le mensonge, spectre couvert des haillons de

toutes les sectes, marmotant des sophismes avec des prières, parlant le langage des vivants avec je ne sais quel souffle de la mort, revenant sinistre qui, chassé de tous les royaumes, s'obstine à montrer au jour des libertés modernes sa face d'affranchi, à faire clignoter ses yeux nocturnes sous le regard limpide et fier de la vérité qui le dédaigne. Comment l'auteur des *Provinciales* a-t-il laissé dans son livre inachevé des *Pensées*, le testament d'un esclave et l'extrait mortuaire d'une âme suicidée? Par quels chemins, par quelles pentes a-t-il glissé des sommets de l'intelligence libre à l'abîme de l'abêtissement volontaire? La bouche qui prononça cette magnifique revendication de la liberté morale :

C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre : quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge, mais la violence et la vérité ne peu-

vent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales; car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, qui en conduit les effets à la gloire de la vérité qu'elle attaque; au lieu que la vérité subsiste éternellement, et triomphe enfin de ses ennemis, parce qu'elle est éternelle et puissante comme Dieu même;

cette bouche de philosophe et de prophète est-elle la même qui a laissé tomber ces sombres paroles :

Vous voulez aller à la foi et vous n'en savez pas le chemin; vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes; apprenez de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé; c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement cela vous fera croire et vous abêtira !

Quel langage! s'écriait M. Cousin, au temps de sa jeunesse, « est-ce donc là le dernier mot « de la sagesse humaine? La raison n'a-t-elle « été donnée à l'homme que pour en faire le « sacrifice, et le seul moyen de croire à la

« suprême intelligence est-il, comme le veut et « le dit Pascal, de nous *abêtir?* » Ils veulent, disent-ils en leur superbe, nous montrer Dieu face à face, et ils commencent par éteindre en nous la divine lumière. Épargnez-moi, messieurs, de vous retracer les combats, les douleurs, les angoisses, les déchirements de cette âme en proie au doute le plus poignant, au scepticisme le plus désenchanté : au doute de l'orthodoxie, fils aveugle d'une foi qui s'abandonne; au scepticisme engendré par le souvenir mystique et le sentiment amer d'une chute irrémédiable et d'une éternelle misère. — Comprenez, comprenez enfin l'effrayante réalité de cette maxime que Pascal adressait à la vie humaine comme un défi de la mort, et qui est, en effet, l'épitaphe de sa raison :

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais !

J'ai hâte d'échapper à cette atmosphère de la tombe pour gravir à la sphère idéale et sereine des arts. — Après vous avoir montré en Descartes le triomphe paisible d'un esprit en pos-

session de lui-même, en Pascal la défaite d'une âme en proie aux terreurs de l'absolu, au vertige de l'insondable, et qui succombe dans les embûches de Dieu; j'ai cherché une région moins abstraite où nous verrions grandir avec majesté les véritables héros du siècle de Louis XIV, ceux qui en rendent témoignage devant la postérité. Corneille, La Bruyère, Molière, Racine, Lafontaine passaient devant vous, portant les titres de leur temps à l'admiration des siècles. Corneille présentait au baptême de vos suffrages *le Cid*, ce fils aîné de sa muse tragique, *Cinna*, *Horace*, *Pompée;* La Bruyère, ses *Portraits;* Molière, le *Misanthrope* et *Tartufe;* Racine, *Britannicus*, *Andromaque* et *Athalie*. — Arrêtons-nous quelques instants parmi ces hôtes glorieux, tantôt graves, tantôt souriants; chevaleresques, passionnés, Espagnols et sublimes aux mains de Corneille; Français avec La Bruyère; gentilshommes chez Racine, et sur le théâtre de Molière contemporains du monde et citoyens de l'humanité. — J'ai demandé à Corneille le rôle, la mission de l'art dramatique. Pour réponse, le don Diègue du théâtre français m'a montré ses tragédies.

J'en lisais les titres, rempli d'une sorte de piété filiale : *le Cid*, c'est à dire l'honneur aux prises avec l'amour ; *Horace*, image auguste de la patrie, foulant sous ses pieds tous les sentiments, toutes les affections, toutes les tendresses, et triomphant parmi ces hécatombes. *Cinna*, qu'est-ce autre chose que la clémence affranchie de la raison d'État? *Polyeucte*, le martyr aimé, adoré et conquis pour la glorification d'une foi nouvelle?—Ainsi le jeune Cid, le vaillant Campéador; ainsi le vieil Horace à la barbe grise; ainsi Auguste tout chargé du poids de ses remords et du poids de l'empire, moins lourd à soutenir; ainsi Polyeucte, jetant par terre les statues des dieux, m'instruisaient à la lutte morale, au combat dont notre cœur est le siége, dont notre conscience est le juge. Qui l'emportera, sur la scène cornélienne, des hautes vertus ou des tendres faiblesses? Qui sera le vainqueur, en nous-mêmes, de la passion ou du devoir? Il ne s'agit plus, comme en Pascal, d'un duel de la vie luttant contre la mort. Il s'agit d'une mêlée où tout est vivant, où les passions remuent, où le devoir parle, où l'homme entier est ébranlé. — Corneille me disait alors : « Re-

garde! médite! considère! » Partout j'assistais au spectacle de l'héroïsme victorieux; l'homme transfiguré échappait aux liens, aux caresses, aux mollesses de la passion, pour embrasser la statue du sacrifice. Le théâtre devenait une école de grandeur, d'abnégation, de dévouement, un temple, une église où je voyais, pareils à ces vieux saints dont la tête rayonne entourée d'un nimbe de lumière, les héros de l'histoire gravir les cimes du patriotisme, de la vaillance et de l'honneur. « *L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus,* » s'écriait Mathurin Regnier. Le théâtre de Corneille ressuscite l'honneur, et par là nous donne la définition et la mesure de sa mission civilisatrice.

L'honneur, en effet, messieurs, le sens de la dignité humaine, est la condition du progrès, son arme et sa sauvegarde. Un second caractère me frappe dans l'art français : l'universalité. En Espagne, l'art a été catholique. En France, il refuse de se mûrer dans le dogme et d'y mourir. Corneille, Racine, Molière, Lafontaine, comme artistes, n'ont d'autre religion que la beauté. Ils s'abreuvent aux sources grecques et romaines.

Désertant le moyen âge, ils constituent, au dessus des sectes, l'art moderne dans sa liberté et dans sa gloire. Je te salue, aube de la tolérance! Les esprits se sont réconciliés dans l'art, avant de se réconcilier dans une foi commune. Les artistes ont été, sans le savoir peut-être, les précurseurs de la philosophie et les ancêtres de la Révolution. Souvenez-vous, ah! souvenez-vous — remember — des enseignements de Corneille; tout à l'heure Bossuet vous accablera de la mort; apprenez du grand tragique la vertu de la vie. Quelle est-elle? Ne nous lassons jamais de le répéter : c'est le sacrifice; l'immolation au devoir, c'est à dire le combat. Le théâtre Cornélien est une école de vaillance. Que d'autres prêchent le renoncement stérile et la résignation stupide! Jeune homme, si tu veux marcher d'un pas ferme et hardi dans les sentiers de l'avenir, ceins tes reins de force et de volonté; apprends par l'exemple de Rodrigue à sacrifier ton amour à l'honneur; par Polyeucte à sacrifier ta fortune, ta vie à ta croyance; par Cinna à sacrifier même ta haine à ta dignité, au soin de ta grandeur morale; apprends, apprends par le vieil Horace à tout immoler aux pieds de

la patrie! Jeune homme, n'es-tu pas de la race des Van Artevelde, des Agneessens? N'es-tu pas du sang des indomptables? Va, romps, avec le vieux Corneille, le pain de l'héroïsme; c'est le pain sacré.

Peut-être voudras-tu t'arrêter en souriant et en soupirant sous les ombrages de Port-Royal qui inspirèrent l'auteur des *Provinciales* et celui de *Phèdre* et d'*Iphigénie?* Eh bien, oui : que le premier te donne sa verte colère! que le second verse sur toi les plus chastes et les plus suaves mélodies de sa muse virginale! Apprends, il le faut, à haïr l'hypocrisie. Mais aussi, apprends à aimer. Le cœur de l'homme n'est pas fait pour la haine. Que ton intelligence repousse et dédaigne les théories malsaines! que ton âme répudie la morale changeante! que ton équité arrête et déshonore la justice boiteuse! mais que ton cœur toujours soit baigné d'indulgence et pénétré de pardon! Haine aux idées oppressives! Pitié pour les hommes! Les premières sont tes ennemies : combats-les par le droit. Les seconds sont tes frères.

Le théâtre de Racine est une école de tendresse et de passion. Tendresse un peu élé-

giaque, passion un peu énervante. Nul doute qu'en ses mains l'idéal tragique n'ait baissé. Son temps influa sur lui plus que sur aucun autre de ses contemporains. Les Achille, les Pyrrhus, les Britannicus et les Hyppolite ne sont-ils pas, je vous le demande, parents, non des héros ou des empereurs anciens, mais des marquis modernes? Descendus, non des rois de Scyros et d'Épire, ou des Messalines romaines, mais de quelque chevalier égaré dans les romans de Scudéry et de la Calprenède? Non pas fils des Dieux, mais des grands seigneurs de l'Œil-de-bœuf, cousins germains de messieurs de Guiche et de Lauzun? Versailles est le palais des Atrides; Agamemnon cache Louis XIV; Junie et Bérénice, sous leurs pudiques voiles, un peu relevés, laissent deviner mademoiselle de Fontange ou mademoiselle de la Vallière.

Mais quoi! pendant que je m'oublie en la compagnie de ces demi-dieux et de ces déesses, La Bruyère, Lafontaine et Molière murmurent en souriant : « Assez de héros! regarde les hommes. » Et voici que la cour et la ville, le Palais et le Marais, les Condé et les maltôtiers, la robe et la finance défilent dans la gale-

rie de portraits du nouveau Théophraste. Quelle finesse! quelle vigueur contenue! quels détails fouillés! quel relief! Il annonce parfois Beaumarchais, par le piquant de ses maximes, il présage Jean-Jacques Rousseau par la chaleur de son éloquence. C'est La Bruyère qui a dit :

Les grands ne doivent point aimer les premiers temps. Ils ne leur sont point favorables. Il est triste pour eux d'y voir que nous sortons tous du frère et de la sœur.

C'est lui qui a écrit ces belles et sévères paroles :

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent sans relâche avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent, la nuit, dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

C'est une chose étrange que cette passion agraire et cet accent amer, deux mille ans après Caius Gracchus, un siècle avant Babeuf. Mais, comme épouvanté d'avoir formulé la grande hérésie sociale; trop artiste pour effacer cette page

éloquente, trop prudent pour ne pas l'adoucir, trop galant homme pour la renier, La Bruyère, en 1696, écrivait :

A un homme né chrétien et Français, les grands sujets sont défendus.

De quel poids pèse cette parole sur la mémoire de Louis et sur le catholicisme!

La Bruyère cependant, de même que Bossuet, Boileau et Racine, me paraît trop l'homme de son temps. Il n'y a en eux ni l'infini des grandes œuvres, ni l'horizon de l'avenir. Ils appartiennent par la pensée, le style et l'attitude à une époque déterminée et sont comme les naturels ornements d'un règne.

Au contraire, si vous voulez converser avec des génies véritablement humains, j'entends par là qui n'appartiennent en propre à aucune école, qui ne relèvent d'aucune date, mais, sont par leur verdeur, et leur ampleur, éternellement jeunes et concitoyens du monde, lisez Molière et La Fontaine. Je veux marquer par un mot la fraternité de ces deux génies dont l'un a été baptisé du nom de dernier grand poète du seizième siècle. Laissant aux tragi-

ques, aux orateurs sacrés, au législateur du goût, leur préférence pour les grands seigneurs de la cour et du langage, La Fontaine et Molière ont aimé les petits, réchauffé les pauvres, réhabilité les dédaignés, défendu les innocents. Le fabuliste est l'ami intime du rat, de la fourmi, du lapin, de la colombe et du roseau, ces prolétaires de la nature. Contre les oiseaux de proie, contre les aigles, les faucons, les tiercelets et les buses, il prend le parti du rossignol, du rouge-gorge et de la fauvette; il est avec les chanteurs et les artistes de la feuillée et des buissons contre les assassins de l'air et les brigands des falaises et des nuées. — Le comique bafoue les avares, se moque des marquis, raille les financiers, châtie les parvenus, et devant la finesse du valet fait baisser pavillon à la fatuité du maître. Tous deux sont les génies de la démocratie. Voilà pourquoi ils sont toujours verts et nouveaux comme l'idée qui les nomme ses poètes; idée persécutée, outragée, honnie, mais qui rit des outrages, qui brave les persécutions, sans murmure supporte les exils, se recueille au sein de la défaite, se modère et s'éclaire; et par dessus les haines d'ennemis

impuissants, malgré les reproches ou les impatiences d'amis ingrats, s'envole vers son pacifique domaine de l'avenir.

Heureusement pour Molière, il ne vit pas la fin si triste et si froide d'un règne qui s'annonçait avec tant d'éclat, et dont les premiers jours resteront comme la gloire et la leçon de la monarchie française. Il n'assista pas aux dernières années de solitude et d'abandon qui, une à une, partaient d'un vol si lourd, pendant que Louis XIV aux genoux d'une femme et d'un confesseur, ne conservant de sa gloire qu'une apparente majesté, usait sa volonté dominatrice au sein d'un incurable ennui, et menait le deuil de tous ses serviteurs couchés dans la tombe. Molière composa ses comédies avant que le despotisme politique et religieux eût achevé d'assouplir les âmes, d'énerver les intelligences, d'amollir et de détendre les caractères. Aurait-il alors d'un pinceau libre et hardi, comme celui d'Aristophane, peint les vices de son temps? Aurait-il osé flageller ceux qui convoitent le bien d'autrui, couvrant des intérêts du ciel leur appétit insatiable et leur concupiscence effrénée? — Qui le sait?... Il faut tant d'audace, en

de certaines époques, pour dire la vérité! Je crois donc que nous eussions perdu son chef-d'œuvre, la comédie qui lui valut l'honneur d'une sépulture clandestine; car celui que Louis XIV fit enterrer par charité, c'était l'auteur de *Tartufe*. — Je crois même que les dernières années du règne n'étaient point favorables à l'éclosion d'un génie comique.

Au sortir des guerres civiles du seizième siècle, à l'issue des querelles de la Fronde, les caractères tranchés, francs, tout d'une pièce donnaient prise aisément. Les originaux abondent en ces temps troublés où la fortune change, où chacun occupe la place qu'il a conquise. Molière n'avait qu'à choisir. L'uniformité des courtisans n'avait point encore remplacé la variété des gentilshommes. La noblesse n'était pas absorbée par la royauté. Plus tard, elle fut autour du roi-soleil un amas de nébuleuses, et le peuple, sous ses pieds, une poussière. Peu à peu, par le seul effet d'une tyrannie envahissante, les originaux disparurent. Une règle uniforme, une même discipline courbèrent les tempéraments et les dominèrent. Le silence se faisait à Versailles, en même temps

que l'égalité de la servitude étendait son niveau sur la nation appauvrie, décimée et ruinée. Voilà où avaient abouti Nordlingue et Rocroy, les guerres de Hollande, la prise de Namur célébrée par le vaillant Despréaux, le passage du Rhin, les coups d'épée de Turenne, de Villars et de Catinat : voilà par quels chemins passera tout despotisme militaire : d'abord la marche en avant sur les peuples étonnés; puis la retraite; car s'il est quelque chose de sacré c'est la frontière d'une patrie! Et comme pour nous forcer à respecter enfin ses décrets, la destinée nous montre, à chaque pas du temps, la décadence des arts marchant avec la décadence des empires. — Molière enchantait la France en 1660; créait *les Femmes savantes*, *l'École des maris*, *Don Juan*, *le Misanthrope*, mille chefs-d'œuvre; je ne crains pas d'affirmer qu'en 1696, Molière eût vu son génie stérilisé. Voilà le signe et la punition des gouvernements despotiques : la pensée les abandonne, c'est à dire que la vie se retire d'eux et qu'ils demeurent, comme de gigantesques cadavres, au milieu de l'univers stupéfait.

Qui donc, messieurs, pendant que Louis XIV

constituait la centralisation sous le nom d'unité de la France; pendant que Despréaux s'efforçait de constituer l'unité poétique et la discipline littéraire, qui donc constituait l'unité de l'Église? Quel homme donnait pour sauvegarde et pour sanction à l'autorité royale, l'orthodoxie religieuse? Ai-je besoin de le nommer? C'est Bossuet.

Vous savez avec quelle anxiété j'ai abordé l'étude de cette figure épiscopale, dans le premier entretien que nous avons eu là bas, au milieu des souvenirs et des témoignages de votre liberté; sous le toit de cet hôtel de ville, sous ces voûtes auxquelles, pour prix de l'hospitalité qu'elles m'accordaient, je n'ai fait répéter que des paroles dignes d'elles et dignes de vous. — Oui, avec anxiété, avec une sorte d'hésitation; non pas que je ne fusse assuré de posséder la vérité, mais parce que je craignais de l'affaiblir par mon impuissance... « Bossuet! quel nom! disais-je alors, et comment oserai-je ébranler presque seul cette colonne de l'Église que soutient une tradition d'admiration constante et que révère une complaisante philosophie? De quel droit, de quel front m'attaquer à celui que

les catholiques considèrent comme leur maître, que les libres penseurs recherchent, comme leur allié, et qui les regarde, superbe, comme la proie désignée de son omnipotence sacerdotale ? » Contre ce que j'allais dire s'élevaient MM. Villemain, Saint-Marc-Girardin, Cousin, Nisard, Jules Simon, les critiques, les penseurs, les historiens. Pourquoi ne le dirais-je pas? J'étais retenu, sans le savoir peut-être, par la secrète attache des anciens souvenirs; car à moi aussi on avait appris le culte de Bossuet. — Eh bien, vous m'en êtes témoins : je vous ai immolé cette antique idole. A vous?... Non, mais à moi-même et à l'équité. Je ne suis pas Polyeucte, et l'évêque de Meaux n'est pas Jupiter; mais je n'ai pas voulu, avec la foule des fidèles, sacrifier aux faux dieux.

De même que nous avions choisi pour lieu d'épreuve de la doctrine servile l'âme pure, vaillante et haute de Pascal; de même j'ai tenté l'expérience de la politique du clergé sur son représentant le plus accrédité, le plus savant, celui que La Bruyère appelait « le dernier père de l'Église. » Il m'a été donné de vous faire assister au spectacle des contradictions

de cet esprit auquel la plupart des critiques accordent autant de solidité que de hauteur et d'ampleur, et qu'ils nous représentent comme le type de la réconciliation définitive de la théologie et de la philosophie, comme un raisonneur et comme un prophète, ornant les axiomes de Descartes de la langue poétique et enflammée d'Isaïe et d'Ezéchiel.

Jetez les yeux sur cette chaire, au milieu de cette Église, au seul point lumineux parmi les masses d'ombre. Un orateur en gravit lentement les degrés. Il se recueille, il prie, son front se dresse, ses yeux bleus sont éclairés, ses lèvres agitées par la lumière et l'orage du verbe intérieur. Il prêche sur la justice, sur les devoirs des rois, sur l'unité de l'Église, sur l'aumône. Il célèbre les vertus des squelettes couronnés; et en même temps il enseigne leur néant. Condé, Henriette d'Angleterre, Henriette de France, Marie-Thérèse d'Autriche, couchés dans le tombeau, lui servent de témoins. Du pied des catafalques son éloquence gravit aux régions de l'absolu et du surnaturel. La pensée fondamentale de l'évêque Meaux, c'est la pensée de la mort. Sur elle, comme sur son

axe, roule et tourne son œuvre oratoire tout entière. Depuis les premiers sermons de l'Église des Minimes, jusqu'à sa dernière oraison funèbre, la mort le prend par la main. Je me trompe : c'est lui qui prend la mort, la place à ses côtés dans la chaire, c'est lui qui l'interroge; cette bouche de spectre lui répond avec un souffle glacé. De ce dialogue jaillissent les éclairs de son éloquence. Ici, la mort n'est ni le repos, comme dans Homère; ni le sommeil, le réveil ou le rêve comme dans Hamlet; ni la transformation nécessaire, la fin et la source, l'interruption et la promesse de la vie. C'est l'épouvante, c'est l'angoisse, l'embûche dressée au bout de la destinée. De quels accents bibliques il célèbre ses affres! La plainte de Job est moins amère. D'où lui vient cette complaisance pour les os des trépassés?... On dit que l'image de la mort caressée par ce Michel-Ange de la chaire — mais un Michel-Ange modéré par Lesueur — on dit qu'elle n'est autre chose que le foudroyant emblème de l'égalité? Je repousse, pour ma part, cette égalité qui naît dans le cimetière comme une rançon illusoire des priviléges et des luxures. Ce n'est pas sur l'herbe des tombes;

c'est sur les sillons de l'humanité vivante et libre que l'égalité fera sa gerbe. — Si Bossuet prêche l'égalité devant la mort, s'il enseigne le communisme des tombeaux, s'il jette aux pieds de la Déesse les princes et les rois, et les princesses qui passent du matin au soir et se sèchent en un jour comme l'herbe des champs, s'il les humilie dans la poudre, c'est devant l'Église. Le tombeau d'Henriette et de Condé et de Marie-Thérèse sont la base et les degrés de sa théocratie. Il la pose sur des sépulcres, comme les pyramides égyptiennes qu'il admirait tant : images du gouvernement sacerdotal assis sur la poussière et le silence des générations. Par ses harangues, par ses combats contre Fénelon, et le grand Claude Jurieu, par ses épiscopales faiblesses pour les faiblesses du monarque, par son *Histoire universelle*, Bossuet poursuit le but et construit la cité que nous avons vu enfin apparaître dans sa politique tirée des paroles de l'Écriture : en bas, perdue, enfouïe sous l'ignorance et la misère, la foule obscure des laborieux; plus haut, les soldats; plus haut, le roi; au sommet le prêtre.—Quant à sa philosophie, tant vantée, il m'a été donné de prouver, l'histoire de

son âme à la main, que le cartésianisme de Bossuet détruit son catholicisme, que l'évêque ne peut pas capituler avec le philosophe, que le *Traité du libre arbitre* donne un démenti aux *Élévations sur les mystères*, enfin que de tant de travaux, de méditations, de controverses, il ne reste que la plus admirable rhétorique et pas un seul point fixe dans le champ remué des théories. — Je me trompe, messieurs, il en est un, un seul, immobile, invariable, par où Bossuet demeure le drapeau de l'Église : c'est la persécution. En tout le reste, il change, il flotte, il donne indifféremment la main à Descartes et à Saint-Thomas. Ici, comme en politique, il est immuable. C'est sa grandeur. Il a écrit que les rois sont les souverains maîtres des hommes et n'ont de règle et de frein que les ordres de l'Église et leur propre conscience ; par là il a rédigé le code de l'absolutisme théocratique. — Il a entonné le cantique de Siméon sur le catafalque de Michel Letellier, proscripteur de trois cent mille innocents ; par là il a sanctifié le catéchisme de l'intolérance. Qu'il dorme à jamais, chargé de ces deux souvenirs ! Nous, du moins, apprenons à nous aimer ! n'acceptons ni cet héritage de haine, ni ce patri-

moine de servitude, entrons sur les domaines de la philosophie nouvelle, reconnaissons nos véritables ancêtres; et saluons le dix-huitième siècle qui s'avance.

Vous connaissez ma prédilection pour ce dernier-né de l'histoire, Souvent je vous en ai dit les causes. Elles sont nombreuses, et je n'ai pas la prétention de les rappeler toutes en ce moment. Il en est cependant sur lesquelles je crois utile de revenir. Oui, j'aime le dix-huitième siècle, il me plaît d'en parler; plus je le considère, plus je m'entretiens avec les grands hommes qu'il a produits, et plus je demeure convaincu qu'il est marqué d'un signe entre tous les autres, comme ce fils dont le vieux Jacob ne pouvait rassasier ses yeux; du signe le plus beau qui puisse briller au front d'une époque, du signe de la douceur. C'est par lui qu'il triomphera! On peut contester sa philosophie, sa littérature, ses poèmes, sa métaphysique, même ses découvertes; une chose que nul ne pourra lui ravir, c'est son humanité. C'est de lui que M. Guizot disait : « *Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il* « *a beaucoup aimé.* » Je ne sais si ce mot est bien appliqué ici. J'ai quelque peine à me figurer

Voltaire et Diderot en Madeleines repentantes. Mais puisque cet homme d'État cite l'Évangile je me permettrai de citer la Bible. Le dix-huitième siècle durera parce que suivant une antique parole : *L'amour est fort comme la mort!*

Comment se fait-il que ce siècle si doux ait subi tant d'attaques violentes? D'où sont-elles parties? Quel souffle attise, depuis soixante ans, le feu discret et dévorant des calomnies contre nos pères? (car ils sont nos pères. Lorsque je relis leurs livres, j'éprouve, sans m'en défendre, ce respect tendre et filial avec lequel nous parcourons ces papiers de famille où reste quelque trace de ceux qui nous ont précédés). — Quelle est la source de ces colères? Pourquoi les catéchumènes de la charité évangélique déchirent-ils les apôtres de la tolérance? Je ne reconnais plus les agneaux des premiers âges du christianisme. Je soupçonne ces fougueux sectaires d'une religion pleine de mansuétude et toute spirituelle, je les soupçonne de quelque préférence temporelle pour les moyens coercitifs. (Soupçon que rien ne justifie, préjugé qu'ont fait naître en moi les ridicules souvenirs d'une histoire mal expurgée.) Que si je voulais dé-

fendre le dix-huitième siècle et confondre ses accusateurs, il me suffirait sans doute de dérouler leurs propres annales et d'y marquer du doigt quelques dates fameuses. Mais je ne crois pas utile de réveiller les morts; je n'ai pas besoin du témoignage des suppliciés. Laissons, laissons dans les profondeurs du passé ces événements ensevelis, oubliés et dormants. C'est l'histoire humaine, libre, animée, vivante que je veux une dernière fois offrir à vos méditations. — En sera-t-elle plus grande et plus haute si elle est appuyée sur l'ossuaire du catholicisme? Non, messieurs, que notre dernier entretien dédaigne ces vulgaires ambitions, cette vanité des représailles! Les hommes dont je parle protesteraient contre de haineuses revendications, et pour être glorifiés par vous, ils ne demandent que la seule justice.

Est-il vrai que le temps de Voltaire soit impie. anarchique et matérialiste? Toutes les accusations des sophistes peuvent, en effet, se réduire à ces trois points : nier Dieu, attaquer les gouvernements, bannir l'âme du monde.

Cette accusation d'impiété n'est pas nouvelle. C'est celle que toute église dominante inflige aux

dissidents. C'est le poids sacré sous lequel elle les écrase. Ne pas adorer son Dieu, c'est nier Dieu même. Entre son Dieu et le néant, il ne reste debout que le gibet ou le bûcher. Socrate était impie, au dire d'Anitus, et il bût la ciguë. Jean Huss était impie, selon le concile de Constance, et il fut brûlé. Savonarole était impie, d'après un décret de Rome, et il périt au milieu des flammes, devant ce peuple de Florence qu'il avait tant aimé. Galilée, Campanella, Giordano, Bruno, Vanini, Descartes, Bayle, Voltaire, étaient impies, et ils subirent la torture, l'exil, la mort. L'accusation d'impiété, savez-vous ce qu'elle a été dans tous les temps? Un moyen de se débarrasser de son ennemi. Elle est vague, immense, par cela même effrayante. Que voulez-vous que devienne un homme accablé de l'infini? — Or, c'est de toute la hauteur de l'infini que les orthodoxes de la Grèce, de Constantinople, du moyen âge et de 1685, avec une fureur tranquille, précipitèrent leurs adversaires dans le néant.

Quel est l'impie? — demande Voltaire, dans son dictionnaire philosophique. — C'est celui qui donne une barbe blanche, des pieds et des mains à l'être des êtres, au grand Demiourgos, à

l'intelligence éternelle, par laquelle la nature est gouvernée. Mais ce n'est qu'un impie excusable, un pauvre impie contre lequel on ne doit pas se fâcher.

Si même il a peint le grand être incompréhensible porté sur un nuage qui ne peut rien porter; s'il est assez bête pour mettre Dieu dans un brouillard, dans la pluie ou sur une montagne, et pour l'entourer de petites faces rondes, joufflues, enluminées, accompagnées de deux ailes; je ris et je lui pardonne de tout mon cœur.

L'impie qui attribue à l'être des êtres des prédictions déraisonnables et des injustices me fâcherait, si ce grand être ne m'avait fait présent d'une raison qui réprime ma colère. Ce sot fanatique me répète, après d'autres, que ce n'est pas à nous de juger ce qui est raisonnable et juste dans le grand être, que sa raison n'est pas comme notre raison, que sa justice n'est pas comme notre justice. Eh! comment veux-tu, mon fou d'énergumène, que je juge de la justice et de la raison autrement que par les notions que j'en ai? Veux-tu que je marche autrement qu'avec mes pieds, et que je te parle autrement qu'avec ma bouche?

L'impie qui suppose le grand être jaloux, orgueilleux, malin, vindicatif, est plus dangereux. Je ne voudrais pas coucher sous le même toit avec cet homme.

Mais comment traiterez-vous l'impie qui vous dit : Ne vois que par mes yeux; ne pense point; je t'annonce un Dieu tyran qui m'a fait pour être tyran; je suis son bien-aimé; il tourmentera pendant toute l'éternité des millions de ses créatures qu'il déteste pour me réjouir; je serai ton maître dans ce monde,

et je rirai de tes supplices dans l'autre? — Ne vous sentez-vous pas une démangeaison de rosser ce cruel impie? Et si vous êtes né doux, ne courez-vous pas de toutes vos forces à l'occident, quand ce barbare débite ses rêves à l'orient?

A l'égard des impies qui manquent à se laver le coude vers Alep et vers Érivan, ou qui ne se mettent pas à genoux devant une procession de capucins à Perpignan, ils sont coupables sans doute, mais je ne crois pas qu'on doive les empaler.

Ainsi le rire de Voltaire vengeait les victimes immolées sous prétexte d'impiété. Ce rire libérateur, compagnon de celui de Figaro, fleurit encore sur les ruines des abus, des préjugés, des intolérances. On peut dire qu'il a chassé les fantômes du passé, et qu'il veille, sentinelle incorruptible, au seuil du temple purifié. Un moine prêcheur, travesti en libéral, frappe à la porte? « Passez votre chemin, bonhomme, » s'écrie Voltaire. Un Almaviva de contrebande se hisse au balcon de Rosine, et Basile se glisse en nos conseils? « Halte-là! » dit Beaumarchais. — L'ironie puissante du dix-huitième siècle monte la garde.

Il me semble, avec M. Quinet, entendre dans ce formidable rire la plainte amère, aiguë, stridente des peuples abusés, des générations

trahies. Elle ébranle les vitraux des églises, asiles rêvés et révérés de paix, de tranquillité, de charité, d'espérance, et qui, depuis mille ans, s'étaient changés en cimetières de la pensée humaine.

Que dirai-je à ceux qui reprochent à ce siècle d'avoir installé l'anarchie sur les pierres descellées de la monarchie absolue? Que leur dirai-je? Ils pleurent comme les captifs de Babylone, et suspendent leurs harpes aux charmilles suspectes du parc aux cerfs et de Trianon. — L'anarchie? Elle menace, en effet, les États lorsque les mœurs dégradées, le sentiment public éteint, la dignité des âmes souillée, la fidélité des contrats bannie, le respect des lois chassé par la peur de l'arbitraire, le travail déserté, le hasard triomphant, troublent les consciences, épouvantent les penseurs, et déshonorent la patrie. L'anarchie? — Montesquieu nous a fait voir, dans son livre sur *les Causes de la grandeur et de la déeadence des Romains*, par quels chemins elle passe, comment elle grandit en secret sous l'absolutisme, comment elle éclate à des jours marqués, déchirant les empires qu'elle rongeait en dedans. Et dans son immortel *Esprit des lois*,

il enseigne comment on la dompte : elle expire aux pieds de la liberté.

Liberté politique! dit en effet Montesquieu; et il prélude à *l'Esprit des lois* par ses considérations sur *les Causes de la grandeur et de la décadence des Romains;* livre où, pour la première fois depuis Machiavel, de Beaufort et Perizonius, on retrouvait le sens caché de l'histoire; livre où la flamme de la raison se mêle à celle de l'indignation et la tempère sans l'éteindre; livre que je ne puis me lasser de méditer, messieurs, et que les révolutions modernes éclairent d'une nouvelle lumière. Jamais la probité ne reprocha plus éloquemment aux peuples leur abjection, et aux tyrans leur infamie. Jamais on n'enseigna mieux la fragilité des conquêtes et la solidité du droit. Avec quelle sagacité Montesquieux pénètre au fond de la cité romaine! comme il nous dévoile les arcanes de cette énorme puissance! *Tu, Romane, populos regere memento.* Toi, Romain, souviens-toi que tu dois gouverner le monde. — Dans les fondations de ses maisons de pierre sèche, Rome avait trouvé le secret de sa grandeur. Quel? La confiance en l'avenir, la foi à la solidarité de tous les fils de

la patrie. Le Romain travaillait pour la domination de sa race; d'avance il domptait les siècles, et l'on peut dire que Coriolan et Junius Brutus moururent avec la vision des triomphes de Paul-Émile et des conquêtes de Jules César. De là, messieurs, cette sérénité, cette fierté dans les monuments et dans les hommes. Les âmes sont de marbre et de granit comme les temples. Ceux-ci devaient embrasser et confondre tous les dieux de l'univers. — Qu'est-ce que le Panthéon? L'asile de la tolérance romaine. En peut-on dire autant du Vatican?... — Celles-là, les âmes antiques du Latium, se sentaient appelées à régenter les esprits, à diriger les peuples par la double puissance du droit et des armes. Rome était à la fois un camp et un prétoire.

Qu'est devenu l'éclat des glaives? — Qu'est devenu le gigantesque monde romain? — Ruiné, dispersé, évanoui, des nations nouvelles se sont formées avec sa cendre. Tout ce qu'engendra la force a disparu; la conquête s'est dévorée elle même; au lieu que, par le droit, Rome tient encore l'Occident; tant il est vrai que les conquérants véritables ne sont pas les preneurs de villes, mais les fondateurs d'institutions. La jus-

tice est si belle, que son image suffit pour attirer les peuples et pour les dominer. — Les conquérants?... Ils passent, ravageurs rapides, saisissent à la gorge les nations; mais l'âme leur résiste, le divin se dérobe, l'esprit incessamment conspire. O Pologne massacrée, sois mon témoin! Conquérants, mot risible! c'est à peine si les plus fameux ont conservé dans leur patrie six pieds de terre pour y pourrir mangés des vers. Réponds, Babylone, tombeau du Macédonien! réponds, statue de Pompée, aux pieds de laquelle roula Jules César! Parlez, larmes tombées des yeux de Charlemagne! Et toi aussi, parle, rocher vengeur de Sainte-Hélène! — Les sables, les monts et les vallées, les flots de l'océan et la mer des étoiles se lèvent et protestent de la vanité des conquêtes.

Cet instinct d'oiseau de proie, cette fringale d'aigle et de vautour, perdirent Rome. Sa gloire militaire servit de litière aux orgies de ses empereurs. O honte! le manteau de Scipion où se vautre Héliogabale!

C'est ici, — s'écrie Montesquieu, — qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de

Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? Quoi! ce sénat n'avait fait évanouir tant de roi que pour tomber lui-même dans le bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'exterminer par ses propres arrêts! on n'élève donc sa puissance que pour la voir mieux renversée! Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains!

Liberté de croyance! s'écrie Voltaire; et il écrit ses dialogues, ses tragédies, ses romans, ses histoires, son épopée. Liberté de croyance, c'est à dire de conscience. Par ce mot, Voltaire éclaire et domine son temps et le nôtre. Et moi je dis à la jeunesse, à la gardienne du monde : Liberté de conscience! Tu vaincras par ce signe! *In hoc signo vinces!*

Liberté dans la science! s'écrient D'Alembert, Diderot, d'Holbach, Helvétius; et ils composent *l'Encyclopédie* qui repose sur la même idée que *l'Essai sur les mœurs* : l'égalité des nations, des races et des hommes devant la nature; l'égalité

des religions et des sectes devant la raison; l'égalité des systèmes devant la vérité; l'*Encyclopédie* que j'ai appelée le livre de l'alliance. A l'idée juive et catholique, il substitue l'idée humaine; au dessus des rivalités, au dessus des guerres, sur le front du genre humain rajeuni, il apporte la branche verte de l'espérance et de la paix. Le catholicisme politique disait : Il n'y a qu'un droit, mon droit! *L'Encyclopédie* répond: Il n'y a qu'un droit : la justice! Il n'y a qu'une loi : la tolérance! Il n'y a qu'un peuple : l'humanité!

Liberté de l'opinion, c'est à dire de la presse! s'écrie Beaumarchais; et il écrit ce drame immortel, ce *Figaro* étincelant, dont le rire alluma la première étincelle de quatre-vingt neuf.

Liberté de l'enfance! s'écrie Jean-Jacques Rousseau; et il lègue à la postérité l'*Émile*, ce livre plein de tendresses, de larmes et d'espérance, que l'on prendrait pour un rêve de Platon.

Sophistes, qui reprochez à ce siècle son matérialisme, je vous le demande : est-il, depuis le commencement, depuis que les hommes pensent, est-il dans l'histoire, un temps où le culte de l'idée ait été plus religieusement observé? Mon-

trez-moi un âge, parmi les meilleurs, où pour vraincre, l'idée toute seule ait paru assez forte à ceux qui en étaient armés; un âge où elle ait vécu de sa propre substance, où elle ait relevé de sa seule autorité; où, fière de sa puissance abstraite, elle ait dédaigné la pourpre et le glaive; où elle ait brillé, incorruptible, sur autant de têtes, où elle se soit répandue aussi loin, où elle ait pénétré aussi profond?—Il n'en est pas.—*Siècle de l'esprit*, a dit Hegel. Les Allemands ont recueilli la tradition que les Français renièrent après avoir été sauvés par elle.

Depuis 1815, une école nombreuse, savante, expérimentée, rompue aux gymnastiques de l'esprit, affecte de diminuer le dix-huitième siècle. Elle se nomme philosophique, afin de frapper plus sûrement la philosophie. C'est au nom du libre examen qu'elle injurie Voltaire et qu'elle embrasse Bossuet. Elle n'a pas commencé par une si haute orthodoxie. D'abord curieuse, amoureuse de la philosophie grecque, traduisant la langue de Platon, armée de ses préceptes, elle a séduit les intelligences libres, et peut-être s'est-elle abusée elle-même sur sa bonne foi. Aujourd'hui, après de longs détours, la

voici revenue au giron de l'Église; des jardins d'Académus elle s'est retirée aux cloîtres de Citeaux ou de Port-Royal. Là, avec une onction pastorale, elle s'efforce d'attirer la jeunesse; elle fait briller à ses yeux la relique surannée de la réconciliation du catholicisme et du rationalisme; tous ses docteurs portent au doigt l'anneau symbolique de ces augustes fiançailles. Ils sont éloquents, ils règnent par l'éclat de la forme et par les splendeurs du langage. On respire en eux je ne sais quel mélange des pères de l'Église primitive et de Sanchez. Ils ont les ardeurs de l'apostolat et les habiletés des jésuites. Leurs livres brillent d'une lumière douteuse qui n'est pas le jour et qui n'est pas la nuit, mais qui flotte indécise sur tous les problèmes qui intéressent la conscience humaine.

O jeunesse, ô sollicitude de mon âme! Fuis ces docteurs! Leur doctrine est une capitulation. Veux-tu déjà rendre tes armes?

Non, messieurs, non mes amis; ne nous laissons pas abattre par la langueur présente; ne glissons pas, sur les pentes du scepticisme et de l'indifférence littéraire et politique. C'est le mal de notre temps, c'est sa plaie, hélas! Puissions-

nous l'en guérir! — Ne répétez pas, après tant d'autres, que le matérialisme envahit tout; que les intérêts oppriment à jamais la pensée; ne dites pas que l'industrialisme seul a le droit de cité et que c'en est fait des autres manifestations de l'esprit humain. Par qui donc s'affranchira cette pensée proscrite, si ce n'est par vous-mêmes? — Ne dites pas : L'art est mort, la tragédie est morte. Ne chantez pas le *Requiem* des littératures, et ne vous hâtez pas d'écrire l'épitaphe des philosophies. Si l'humanité vous paraît assoupie, songez que ce n'est pas la première fois qu'elle sommeille. Il fut un temps lointain, mais jamais oublié, où le monde fatigué se coucha comme un esclave ivre sur la paille des voluptés et des corruptions, où Rome et l'univers se soûlèrent de luxures. Alors les sages s'alarmèrent, et les esprits furent saisis d'angoisse et d'épouvante. Voici que des voix mystérieuses passèrent dans l'air criant : Les dieux s'en vont! En effet, ils croulèrent au milieu d'un bruit formidable, et avec eux le monde antique. Mais un nouvel univers moral surgit, ayant pour arme et pour symbole un gibet de supplicié. A son tour cet univers s'obscurcit et

disparut pendant plus de mille ans sous les ténèbres, la misère, les invasions sanctifiées par l'Église; pendant plus de mille ans, l'Europe demeura nue et pensive et pâle sous cette pluie de sang du moyen âge dont chaque goutte perçait jusqu'aux os. Tout à coup, c'est le jour! Voici le jour! Saluez l'aube! Saluez la renaissance et la réforme! Place à la foule auguste des artistes, des savants, des inventeurs et des apôtres! Voici Raphaël et Harviq, Guttinguer et Christophe Colomb; voici Luther, Ulric de Hutten, Franz de Sickingen, le doux Mélancton, le vaillant Marnix. — L'Allemagne tressaille et enfante; l'Espagne et la France égorgent à Madrid, à Mons, à Paris; un nouveau voile s'étend, un nouveau linceuil, sous lequel je devine les morts de 1572 et les proscrits de 1685, car l'exil aussi est un suaire. Il est déchiré par le dix-huitième siècle et par la révolution. Condorcet et Mirabeau sont les fils de Platon et d'Étienne Marcel. — Esprit humain, esprit divin, tu dormiras encore peut-être; mais nul ne peut t'exterminer!

Et quel est donc, en effet, pour ne parler que de nos études, le genre littéraire dont ce siècle

serait fatalement déshérité? La satire? Ah! que n'ai-je le fouet d'Archiloque et le fer rouge de Juvénal pour marquer les convoitises et les apostasies! — La comédie?... Est-ce que Tartufe est mort, par hasard? — La tragédie?... Jamais époque fut-elle plus tragique? Derrière nous, il y a soixante-dix ans, les morts héroïques, les hécatombes, les nations d'abord délivrées, puis trahies; les princes et les grands bannis de leurs royaumes, errants et poursuivis comme Oreste; aujourd'hui, sous nos yeux, des ouvriers, des paysans marchant dans le sillon jadis tracé par l'exil des rois. Ah! vous qui refusez à votre temps l'idéal tragique, vous n'avez pas vu les yeux des mères obscurcis par les larmes, et l'œil des pères séché par le désespoir. — Est-ce l'épopée? Oui, disent-ils, la foi est éteinte, le merveilleux a disparu. Le merveilleux? il est en vous, au dessus de vous, autour de vous. Qu'avez-vous besoin du surnaturel et de l'incompréhensible? Le merveilleux; c'est vous-même, votre connaissance, votre amour, votre colère, votre volonté : levez les yeux et les cœurs! *Sursùm corda!* Regardez en en haut : vous ne verrez plus le Jupiter d'Ho-

mère sur le mont Ida, ni le dieu de la Comédie divine au sein des splendeurs incréées; vous contemplerez face à face le Dieu de la vérité et de la science; non, non, les cieux ne sont pas déserts; à défaut de l'ombre immense des divinités épiques, ils renferment la semence des univers et la poussière des astres.

Espérons donc, messieurs, *la cara speranza è l'ultimo ben che se perde!* (Proverbe italien justifié par Catalafimi!) Chaque poète a jadis exprimé l'idée de son temps et de sa patrie.

Quelle est l'idée du siècle où nous sommes? Quelle est sa mission? Immoler les derniers vestiges du monde ancien; constituer la société du droit; abaisser toutes les barrières; déraciner les poteaux plantés au sein des nations et des intelligences par la haine politique, par la jalousie commerciale et par le fanatisme; affranchir tous les peuples; échanger tous les produits; clore, par la seule justice, l'ère des révolutions. Il y a dans le monde moderne un besoin impérieux de se connaître et de s'aimer. — Malgré l'incertitude de l'heure où je parle, il me semble que l'âme de l'Europe passe sur mes lèvres : c'est notre mère! — N'épuisons

pas ses mamelles sanglantes. Elle a tant souffert, tant pleuré, tant travaillé! — Que le repos, que la consolation, l'espérance et la paix cicatrisent enfin ses blessures! Elle a été le champ de bataille des ambitions; elle va l'être encore peut-être... Qu'elle devienne le forum du droit et le champ d'asile des idées! — Alors surgiront les poètes; alors le travail distribuera la richesse; alors nous entendrons sous les cieux cléments, l'épopée de la grande amitié des peuples.

Je sais, aussi bien que personne, et je déplore que la littérature française contemporaine donne un cruel démenti à mon opinion et soufflette mes espérances. Elle suit la pente accoutumée qui d'Eschyle, d'Homère et de Pindare aboutit, en Grèce, aux sophismes de l'école alexandrine; qui, à Rome, descend, de Lucrèce et de Virgile, à Pétrone et à Martial; en Italie, mène, de Dante Alighieri, à Boccace et à la Mandragore; en France, croule, de Corneille, de Montesquieu, de madame de Staël, de Chateaubriand, de Quinet et de V. Hugo, à des écrits sans vergogne, œuvres de plâtre, remplaçant des œuvres de marbre; je sais que telle est la loi des

décadences et que les écrivains corrompus, corrupteurs, immoraux et serviles ne sont que les éclats de la fange des mœurs publiques. N'avons-nous pas notre part dans cette chute des esprits? Voulez-vous y échapper, messieurs? Voulez-vous ruiner à jamais les empoisonneurs des âmes, les fermiers généraux des boues littéraires? Voulez-vous l'assainissement des esprits et la salubrité des consciences? Les voulez-vous? Alors, écoutez : ce n'est pas moi qui parle, ni aucun pédagogue : l'arme qui convient pour cette extirpation de la gangrène morale, demandez-la à vos mères, à vos sœurs, à vos femmes : elles vous répondront : — Je ne suis ici que l'organe de ces gardiennes du foyer : — « L'instrument incorruptible de la pureté et du « salut du monde c'est notre vertu à nous, « notre bouclier, notre innocent attrait et notre « refuge : la douce, la fière, la noble, la sainte, « la divine pudeur. »

Surtout, ô vous qui, depuis sept ans, pensez, vivez, méditez, aimez avec moi; demeurez fidèles à vos pères et à vous-mêmes. Sachez que les femmes sont pudiques où les hommes sont libres. On vous dira que votre liberté est semée

de dangers et d'orages; on fera reluire à vos yeux les oripeaux du despotisme; on s'efforcera de vous persuader que lui seul crée la richesse, les vastes entreprises, les longues spéculations. Eh bien, quand cela serait vrai, quand ce ne serait pas un abominable mirage; quand l'exemple de l'Angleterre, de l'Amérique, de la Hollande et de la Suisse, quand votre propre exemple ne protesterait pas contre la doctrine de l'esclavage; dites à ces théoriciens de l'abjection : « Agiotez, jouez, grouillez, mangez! « Moi je pense et je travaille! » Répétez-leur ce cri de l'exilé de Guernesey : A vos richesses aléatoires, à votre grasse et servile opulence, à vos banquets de Trimalcion, à vos ripailles, je préfère, « ton pain noir, liberté! »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME

			Pages.
I.	Montesquieu. —	*Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*	4
II.	—	*Esprit des lois*	47
III.	Voltaire.	*Le siècle de Louis XIV et de Charles XII*	97
IV.	—	*La Henriade*	141
V.	—	*Essai sur les mœurs*	197
VI.	—	*Romans, correspondance*	247
VII.	L'Encyclopédie		289
VIII.	J.-J. Rousseau.	*Émile*	325
IX.	Résumé général		371

541656

3 vols

136

HARANGUES

ET

COMMENTAIRES

LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES

PAR F. D. BANCEL

—

TOME III

MONTESQUIEU. — VOLTAIRE
L'ENCYCLOPÉDIE
J.-J. ROUSSEAU. — RÉSUMÉ GÉNÉRAL

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
13, RUE DE GRAMMONT, 13
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG
—
1864

Droits de traduction et de reproduction réservés

EN VENTE CHEZ LES MÊMES

V. HUGO. Les Misérables.
1re partie, *Fantine*.—2 v.—12 fr.
2e » *Cosette*. —2 v.—12 fr.
3e » *Marius*. —2 v.—12 fr.
4e » *L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis*. —2 v.—12 fr.
5e » *Jean Valjean*. —2. v. —12 fr.

—

HISTOIRE.

Collection des grands historiens.

G. BANCROFT. Histoire des États-Unis d'Amérique. 6 vol. in-8°. 5 fr. le vol.

PRESCOTT. Histoire du règne de Philippe II.—5 v. in-8°.—25 fr.

Histoire de Ferdinand et d'Isabelle.—4 vol. in-8°. — Prix 20 fr.

Histoire de la Conquête du Pérou. — 3 vol. in-8°. — Prix 15 fr.

Histoire de la Conquête du Mexique. — 3 vol. in-8° avec gravures. — 18 fr.

Essais et Mélanges historiques et littéraires. — 2 vol. in-8°.

WASHINGTON IRVING. Histoire et Légende de la conquête de Grenade. 2 vol. in-8°. — 10 fr.

Vie et Voyages de Christophe Colomb. 3 vol. in-8°. — 15 fr.

MOMMSEN. Histoire romaine.

PEEL (SIR ROBERT). Mémoires. 2 vol. in-8°. — Prix 10 fr.

J. SCHMIDT. Histoire de la littérature française depuis 1789 jusqu'à nos jours. 6 vol. in-8°.

G. GROTE. Histoire grecque.

HERDER. Philosophie de l'histoire de l'humanité. 3 v. in-8°. 15 fr.

EMERSON. Les Représentants de l'humanité. 1 v. Ch'. 3 fr. 50 c.

XAVIER EYMA. La République américaine. — Ses institutions, ses hommes. — 2 beaux et forts vol. in-8°.—Prix 12 francs.

Les 34 étoiles de l'Union américaine. (Histoire des 34 Etats de l'Union et des Territoires.)—2 vol. in-8°. — Prix 12 francs.

A. BORGNET, professeur à l'université de Liége. Histoire des Belges à la fin du XVIIIe siècle. 2 vol. in-8°, 2e édit — 10 fr.

ALFRED BOUGHART. *Danton*. Documents authentiques pour servir à l'histoire de la révolution française. in-8°. 7 fr. 50.

THÉODORE JUSTE. Histoire du Congrès national de Belgique. 2e édition. — 2 vol. Charpentier.

Les Pays-Bas sous Charles-Quint. Vie de Marie de Hongrie, 2e édition. 1 vol. Charpentier.

Souvenirs diplomatiques du XVIIIe siècle. Le comte de Mercy-Argenteau. 1 vol. Charpentier. — 3 fr. 50 c.

Le comte d'Egmont et le comte de Hornes. 1 vol. in-8°. — 7 fr. 50.

F. LAURENT. Van Espen. Étude sur l'Eglise et l'Etat. — 1 vol. Charpentier. Prix 3 fr. 50 c.

Études sur l'histoire de l'humanité, 8 vol. à 7 fr. 50 c. chacun.

P. DE MARNIX. Ecrits politiques et historiques. 1 v. in-8°. 4 fr.

Correspondance et Mélanges.— 1 fort vol. in-8°. — Prix 5 fr.

E. VAN BRUYSSEL. Histoire de la marine et du commerce en Belgique. — 3 vol. in-8°. 18 fr.

J. L. MOTLEY. Fondation de la République des Provinces-Unies.— La Révolution des Pays-Bas au XVIe siècle. — 8 demi-volumes in-8°. — Prix 20 francs.

CH. POTVIN. Albert et Isabelle (leur règne). in-8°. 3 fr. 50.

Dr G. WEBER. Histoire universelle. 10 vol. Charp.

VOYAGES ET DESCRIPTION DE PAYS

H. BARTH (Le Docteur). Voyages et Découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale. — 4 beaux vol. in-8° avec gravures, portrait, chromo-lithographies et carte. — Prix 24 fr.

CHINE CONTEMPORAINE (LA). Mœurs, description du pays, histoire, etc.—2 v. Charp. —7 fr.

J. FROEBEL. A travers l'Amérique. 3 v. Ch'.—Prix 10 fr. 50 c.

PHILOSOPHIE ET RELIGION.

P. LAROQUE. Examen critique des doctrines de la religion chrétienne. — 2 beaux vol. in-8°. —Prix 15 francs, 2e édition.

Rénovation religieuse. — 1 vol. in-8°. — Prix 7 fr., 2e édit.

La Guerre et les Armées permanentes.—1 vol. in-8°.—Prix 5 fr.

PHILIPPE DE MARNIX. Le Tableau des différends de la religion. — 4 vol. in-8°. — Prix 16 fr.

De Bijenkorf. (La Ruche à miel de l'Eglise romaine.) 2 v. in-8°. 7 fr.

C. H. DE SAINT-SIMON. Œuvres, précédées d'un essai sur sa doctrine, avec portrait et lithographie. 3 vol. Charp.—10 fr. 50c.

P. J. PROUDHON. Théorie de l'impôt. Mémoire couronné au concours ouvert à Lausanne en 1860, par le Congrès. 1 vol. Charpentier. — 3 fr. 50 c.

La Guerre et la Paix. Recherches sur le principe et la constitution du droit des gens. 2 v. in-18. 7 fr.

P. RENAND. Identité des origines du christianisme et du paganisme. 1 fort vol. in-8°. — 6 fr.

P. VOITURON. Recherches philosophiques sur les principes de la science du beau. 2 vol. in-8°.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

G. BANCROFT. Essais et Mélanges, 1 vol. in-8°. — Prix : 5 fr.

A. CASTELNAU. Zanzara. Études sur la renaissance en Italie. Roman historique.—2 vol. format Charpentier.— Prix 7 fr.

C. L. CHASSIN. A. Petœfi. Le Poète de la révolution hongroise. — 1 vol. Charp. — 3 fr. 50 c.

NIBELUNGEN (Le Poème des), traduction par Emile de Laveleye. 1 fort vol. in-12. 3 fr. 50

GRÉTRY. Mémoires ou Essais sur la musique, suivis de mélanges.— 2 vol. format Charpentier.

A. DE HUMBOLDT. Correspondance avec Varnhagen von Ense et autres contemporains célèbres. — 1 beau et fort vol. in-12. 5 fr.

Le même ouvrage. — 1 vol. in-8° avec portrait. — 6 francs.

ALBERT LACROIX. De l'Influence de Shakspeare sur le théâtre français jusqu'à nos jours. Ouvrage couronné.—1 vol. grand in-8°. — Prix 5 francs.

G. W. CURTIS. Rêveries d'un homme marié, 2 v. in-32. 2 fr. 50 c.

LIGNE (Prince Charles de). Œuvres historiques, littéraires, poétiques, dramatiques, mélanges, etc. — 4 vol. Charp — 14 fr.

Mémoires, suivis de Pensées.— 1 vol. Charpent. — Prix 3 fr. 50 c.

NOUVELLES CALABRAISES par B. Miraglia.—1 v. Ch'. 3 fr. 50 c.

LE ROMAN DU RENARD Poème.—1 vol. Charp.—3 fr. 50 c.

G. H. AUBERTIN. Grammaire moderne des écrivains français. 1 vol. in-8° compacte. — 6 fr.

J. A. CROWE et **G. B. CAVALCASELLE.** Les Anciens Peintres flamands, leur histoire et leurs œuvres. 2 vol. in-8°, ornés des mêmes planches que l'édition originale anglaise. — 15 fr.

KLENCKE. Le Panthéon du XIXe siècle (Vie d'Alexandre de Humboldt), traduit de l'allemand par Burgkly. 1 vol. Charp. 3 fr. 50 c.

A. SIRET. Dictionnaire des peintres, par ordre alphabétique. 2e édition corrigée et améliorée. — 1 vol. gr. in-8° à 2 colonnes de 1,000 à 1,200 pages.

POLITIQUE, DROIT, ÉCONOMIE POLITIQUE ET SCIENCES.

CH. MAYNZ. Eléments de droit romain. 3 vol. in-8°. — 24 francs.

G. DE MOLINARI. Questions d'économie politique et de droit public.—2 vol. in-8°. 10 fr.

Cours d'économie politique. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Lettres sur la Russie.—1 v. ch.

CH. LE HARDY DE BEAULIEU. Traité élémentaire d'économie politique. — 1 vol. 4 fr.

UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES. Statuts, discours, rapports, documents divers, programme des études, bibliographie, etc. — 1 vol. Charp. — 5 fr.

BIBLIOTHÈQUE DU PEUPLE ET DES ÉCOLES.

OTTO HUBNER. Petit Manuel populaire d'économie politique. In-12. — 2e édition. — 1 fr.

BOICHOT. Petit Traité de connaissances à l'usage de tous. 1 vol. in-12 avec de nombreuses gravures sur bois.

A. de HUMBOLDT. Résumé du Cosmos. In-18. — 75 cent.

Divers ouvrages à l'usage du peuple et de la jeunesse sont sous presse pour cette collection.